



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



✓ 100 10.0-36

✓ 86. d 23





BIBLIOTHÈQUE CHOISIE
DES
CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

XL

LETTRES AMOUREUSES
D'HÉLOÏSE & D'ABEILARD

SUIVIES DES
LETTRES DE LA RELIGIEUSE PORTUGAISE

LETTRES AMOUREUSES
D'HÉLOÏSE & D'ABEILARD

SUIVIES DES

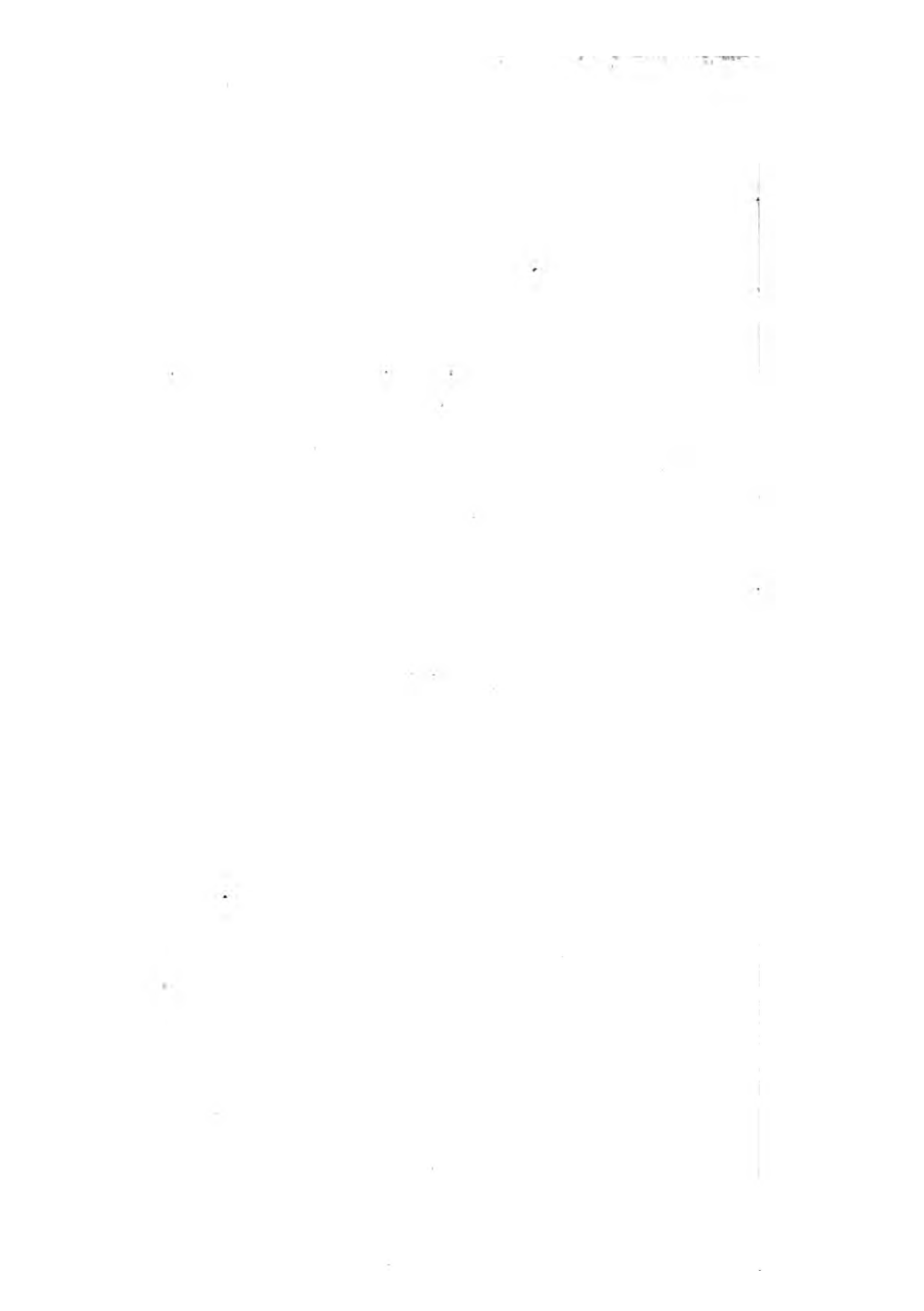
LETTRES DE LA RELIGIEUSE PORTUGAISE

NOUVELLE ÉDITION, AVEC NOTICE



E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL
1888

Tous droits réservés



NOTICE

L'histoire d'Héloïse et d'Abeilard est trop connue pour que nous la retracions ici. On la trouve du reste en ses détails les plus intimes dans l'introduction qui précède la correspondance des deux amants.

Nous avons ajouté à ce volume les célèbres Lettres d'amour de la religieuse portugaise, qui sont classées depuis longtemps au nombre des chefs-d'œuvre de la littérature amoureuse. La première édition de ces Lettres parut en 1669 chez Claude Barbin, sans nom d'auteur ni de traducteur. Le succès en fut si grand et si rapide qu'on vit éclore un nouveau genre de littérature et de publications : celui des PORTUGAISES. L'au-

teur de ces lettres était réellement une religieuse, Marianna Alcaforado, qui s'était éprise d'un jeune officier français, M. de Chamilly, qu'elle avait aperçu du haut d'un balcon de son couvent, M. de Chamilly eut plus tard de fréquentes entrevues avec sa maîtresse, car les couvents d'Espagne n'étaient pas à cette époque de tristes et sombres prisons comme ils sont aujourd'hui. Les filles des premiers gentilshommes y faisaient leur éducation et y prenaient le voile. Les franciscaines du couvent de Beja n'étaient pas plus que les autres soumises à la règle d'une discipline sévère, les visiteurs y étaient admis, et on y jouait même la comédie.

Les lettres de Marianna furent montrées par M. de Chamilly à ses amis, et c'est grâce à cette indiscretion qu'elles furent traduites et publiées.

Si les cinq premières sont vraiment admirables par leurs cris de passion, leur folie amoureuse, les réponses ne sont malheureusement que d'assez pâles imitations attribuées à l'avocat Subligny.

TABLE

	Pages
NOTICE	I
La vie, les amours et les infortunes d'Héloïse et d'Abeilard	1
Traduction des épitaphes d'Abeilard, composés en latin par Pierre le Vénérable, Abbé de Cluny.	52
Lettre d'Abeilard à son ami.	67
Lettre d'Héloïse à Abeilard	77
Lettre d'Abeilard à Héloïse	95
Lettre d'Héloïse à Abeilard	107
Lettre d'Abeilard à Héloïse pour servir de réponse à la lettre précédente	131
Lettre d'Héloïse à Abeilard	141
Lettre d'Héloïse à Abeilard	163
Lettre d'Abeilard à Héloïse	187

Lettres d'amour d'une religieuse portugaise . . .	217
Réponses aux lettres de la religieuse portugaise . .	265



LA VIE

LES AMOURS ET LES INFORTUNES

D'HÉLOÏSE & D'ABEILARD

Il est peu de personnes qui ignorent les infortunes d'Abeilard et d'Héloïse. Tout le monde sait qu'ils furent aussi célèbres par leur profonde érudition dans les langues orientales (hébraïque, grecque et latine), qu'ils furent malheureux dans leurs amours.

Pierre Abeilard éprouva surtout ce que la vengeance humaine peut inventer de plus bar-

bare, par l'opération cruelle qui lui fut faite et qui ne lui laissa de l'homme que le nom.

Cet infortuné est né en 1079 au bourg de Palais, près de Clisson, dans le diocèse de Nantes en Bretagne.

Béranger était le nom de son père, et Luce le nom de sa mère. On assure que, par un pressentiment de sa future éloquence, ses père et mère le nommèrent Abeilard, à cause de cet amas de belles connaissances, d'où il découlerait un miel plus délicieux que celui de l'abeille. (Ainsi, suivant cette étymologie, il faut dire Abeilard, et non pas Abelard, ni Abailard.)

Quoique son père fût noble et qu'il suivit avec éclat la profession des armes, Abeilard, dès sa jeunesse, préféra les belles-lettres au génie militaire.

Tout cédait à la vivacité de son esprit. Ce qui devenait un travail pénible pour ses camarades, n'était qu'un jeu pour lui. Les poètes, les orateurs, les langues latine, grecque et hébraïque, et la jurisprudence, lui devinrent familiers. Il s'arrêta particulièrement à la philosophie scholasti-

que, qui, dans ce temps, était fort à la mode. Aussi, pour s'y livrer entièrement, il céda à ses frères son droit d'aînesse, et les biens qui devaient lui revenir de sa famille. Dès ce moment, Abeilard quitta la Bretagne.

Dans toutes les villes par où il passait, il laissait des marques de la subtilité de son esprit. Personne ne savait mieux approfondir une question et embarrasser un homme. Non content de cet avantage qu'il avait déjà sur les autres, par la supériorité de ses talents, et pour satisfaire la noble curiosité qu'il avait de s'instruire et son inclination pour les sciences, il vint étudier à Paris, où la réputation de ceux qui enseignaient attirait des écoliers de toutes les nations de l'Europe.

Parmi les savants qui se distinguaient dans cette capitale, Guillaume de Champeaux, fameux théologien, d'abord archidiacre de Paris, puis évêque de Châlons-sur-Marne, enfin, religieux de Citeaux, fut celui qu'Abeilard se choisit pour professeur.

La réputation du nouveau disciple éclipsa

bientôt la gloire et blessa l'orgueil du maître.

Cette supériorité lui fit mille ennemis. Guillaume de Champeaux, entr'autres, très jaloux des succès de son écolier, fut un de ceux qui voulurent ternir sa renommée; mais Abeilard triomphait toujours. Personne n'osait entrer en lice avec lui. Cependant, pour ne point irriter davantage la jalousie de ses adversaires, il quitta Paris et alla enseigner la philosophie à Melun. Cette ville était alors assez considérable.

La cour, qui y passait une partie de l'année, attirait beaucoup d'étrangers. Abeilard n'était âgé que de vingt-deux ans, lorsqu'il obtint la permission d'ériger en cette ville une chaire de philosophie. Champeaux, dont la jalousie n'était pas éteinte, employa en vain ses amis pour empêcher son disciple d'ouvrir cette école.

Abeilard l'emporta.

Sa réputation fit tant de bruit, qu'en peu de temps il eut un si grand nombre d'auditeurs, que les classes de Paris semblaient désertes. On ne parlait plus que d'Abeilard.

Non seulement il effaça la gloire que Cham-

peaux s'était acquise, mais même il le rendit odieux, parce qu'on reconnut qu'une basse jalousie l'avait animé contre ce philosophe.

Quelque temps après, il alla s'établir à Corbeil. Ce fut là que les écoliers de Champeaux vinrent en foule se disputer contre les disciples d'Abeilard; mais ces derniers remportaient toujours la victoire et acquirent à leur maître une gloire infinie.

Abeilard en jouissait à peine, qu'il tomba dangereusement malade. C'était aux dépens de ses forces et de sa santé qu'il avait fait des progrès si rapides dans les sciences. La passion de devenir le plus grand philosophe de son siècle, lui faisait oublier de prendre le repos et la nourriture nécessaires à la conservation de sa vie. Il fallut qu'il cédât à la violence du mal qui augmentait de jour en jour.

Les médecins l'obligèrent, s'il voulait être guéri, d'aller prendre l'air natal. Cette décision lui fut sensible. Il partit. Les savants furent touchés de l'éloignement de ce célèbre professeur. Le désir qu'Abeilard avait de retourner à Paris,

lui fit prendre beaucoup sur lui-même et le ménagea avec tant de soin, qu'au bout de deux ans il se vit en état de paraître avec encore plus d'éclat qu'auparavant.

A son retour à Paris, il trouva les choses bien changées. Champeaux s'était fait moine; ses disciples étaient dispersés, et les études languissaient. Abeilard était alors âgé de vingt-huit ans.

Il fit la paix avec son ancien maître, qui enseignait la rhétorique, et se remit sous sa discipline. Mais il ne fut pas longtemps sans se brouiller de nouveau.

Abeilard l'obligea de changer d'opinion et de se rétracter en public. Il profita de la disgrâce de son adversaire, et fut bientôt le seul qui enseigna dans Paris.

C'est alors qu'Abeilard se vit, considéré comme l'oracle de la philosophie. Il était suivi d'une foule d'auditeurs qui payaient bien chèrement l'honneur d'étudier sous le plus habile maître qu'il y eut alors dans le monde.

A ces faveurs de la fortune, fut joint un canonicat de l'église de Paris. Il y a lieu de croire que

s'il fût resté dans cette capitale, il en eût été évêque.

La profession monastique était alors dans une singulière vénération, et particulièrement en France.

Il était très commun de voir des princes, des évêques, et même des personnes mariées, quitter le monde pour passer le reste de leurs jours dans le cloître.

Le père d'Abeilard fut du nombre de ces pieux chrétiens ; il se fit religieux, ainsi que son épouse. Ce changement imprévu dans la famille de notre philosophe, et les lettres réitérées de sa mère, qui le pressait de se rendre auprès d'elle, l'obligèrent de revoir sa patrie.

C'est pendant cette absence que Champeaux fut fait évêque ; ce qui fit revenir promptement Abeilard à Paris. Mais n'y trouvant plus personne capable d'étendre sa réputation, il prit la résolution d'aller entendre les leçons d'Anselme, doyen, archidiacre de Laon. La capacité de ce théologien ne répondant pas à l'estime qu'il en avait conçue, il allait rarement à ses leçons ; et

lorsqu'il s'y trouvait, il avait toujours la gloire d'imposer silence à son maître.

Anselme, offensé de la conduite d'Abeilard, l'engagea d'expliquer en public le premier chapitre d'Ezéchiel; ce qui attira tant d'auditeurs à ce philosophe, qu'en peu de temps son auditoire devint plus nombreux que celui de son maître, qui, par une vile jalousie, le fit chasser de Laon.

Dans cette triste situation, Abeilard prit le parti de revenir à Paris. Il y parut en qualité de théologien. Les leçons publiques qu'il fit de l'écriture sainte, lui attirèrent les plus grands applaudissements, et augmentèrent considérablement son revenu.

Chacun se faisait l'honneur de l'avoir pour ami. Son mérite, ses manières agréables et engageantes, tout paraissait conspirer à son repos et à sa félicité.

Il y avait déjà quatre à cinq ans qu'Abeilard enseignait la théologie dans Paris, lorsqu'il apprit que dans cette ville il y avait un prodige d'esprit, dont les siècles précédents n'avaient point donné d'exemples. C'était une demoiselle

de dix-sept à dix-huit ans, d'un génie si élevé, qu'elle savait, outre sa langue, le latin, le grec et l'hébreu.

Peu de filles la surpassaient, en beauté, et il n'y en avait aucune dans le royaume, ni peut-être sur la terre, qui l'égalât en esprit et en érudition. Son nom était Héloïse, ou Louise, déjà célèbre dans le monde par la réputation qu'elle s'y était acquise.

On n'en parlait qu'avec admiration. Elle était nièce d'un chanoine de la cathédrale, nommé Fulbert, qui l'aimait tendrement, et qui faisait ses délices de l'élever près de lui, avec tous les soins imaginables.

Il lui tenait lieu de père et de mère, qu'elle avait perdus dès sa plus tendre enfance. Abeilard fit connaissance de cette aimable fille. Il fut si transporté des perfections qu'Héloïse possédait, qu'il donna à son nom la plus sublime origine, prétendant qu'il venait du mot hébreu Héloï, qui signifie Divinité.

Cependant on assure qu'elle était de la maison de Montmorency. Ces deux personnes, si supé-

rieures à leur siècle par les lumières de leur esprit et par la sensibilité de leur âme, se virent, s'aimèrent, se le dirent, se le jurèrent, et prirent des précautions pour se livrer sans contrainte à leur passion.

Héloïse, plus passionnée, était encore plus sensible au mérite d'Abeilard, qu'Abeilard ne l'était au sien.

Il faut convenir que ce philosophe joignait à la science profonde dont il était rempli, tous les avantages du corps. Il était dans la fleur de son âge, âgé de trente-neuf ans environ, beau, bien fait, l'air doux, la voix belle, parlant bien et chantant encore mieux.

Héloïse avoua elle-même dans une de ses lettres, que sa voix et son éloquence l'avaient enchantée.

Abeilard, transporté d'amour, fit, sous des noms empruntés, des chansons ¹ à la louange de sa maîtresse, qu'il lui envoyait secrètement,

¹ Abeilard composa aussi, dit l'abbé Dubos, en langue française, des chansons pour Héloïse, et d'autres petites

et qui bientôt coururent toute la ville. Mais ils ne pouvaient se voir librement. Cette contrainte obligea Abeilard d'employer toute son adresse pour se faciliter les moyens de voir et d'entretenir en liberté Héloïse.

pièces qui étaient reçues avec des applaudissements incroyables. Cet auteur s'est trompé ; ces chansons étaient latines. L'éditeur des poésies du roi de Navarre s'exprime ainsi (p. 206 à 213, t. I, édit. de Guérin, 1742) : Au seul nom d'Abeilard on est ému, touché ; on a de lui l'idée d'un savant et galant homme, dont la réputation, les amours et les infortunes remuent et attendrissent, pour peu qu'on soit sensible. Formé pour aimer, instruit par le cœur et par Ovide, quelle devait être sa poésie ! Ce serait un mérite pour la langue française, en l'état auquel elle était de son temps, si elle avait pu exprimer ce que pensait un homme si tendre, si délicat et si habile. J'ai cherché dans ses œuvres quelques prétendues galanteries en vers français, dont, suivant nos auteurs, il charmait Héloïse et tout le royaume. Je n'en ai trouvé aucune ; et tout ce qu'on en dit est sans nul fondement.

« Quand ma connaissance commença avec Héloïse, dit Abeilard, j'étais d'une réputation brillante, dans la fleur de la jeunesse, d'une figure si agréable, que je n'avais point à craindre de cruelles. J'eus d'autant plus de facilité à me faire aimer de la jeune Héloïse, qu'elle avait une vive passion pour les lettres ; passion rare chez les dames, et

En conséquence, il fit consentir, par ses amis, Fulbert à le prendre en pension chez lui, sous des prétextes honorables et spécieux. Fulbert, prêtre aussi simple qu'avare, accepta, sans hé-

qui l'a rendue célèbre dans toute l'Europe. L'amour m'ayant embrasé le cœur, si j'inventais encore quelques vers, ils ne parlaient plus de philosophie ; ils ne respiraient que le langage de mon vainqueur. Plusieurs de mes petites pièces sont chantées dans nos villes par ceux surtout dont le cœur est dans une situation pareille à celle où je me trouvais. »

Abeilard ne dit rien de plus de sa poésie. Héloïse, qui en était plus touchée que lui, en parle avec plus de feu : « Entre les qualités qui brillaient en vous, lui dit-elle, deux surtout m'enflammèrent ; les grâces de votre poésie et celles de votre chant : toute autre femme en aurait été également enchantée. Lorsque, pour vous délasser de vos exercices philosophiques, vous composiez en mesure simple ou en rime, des poésies amoureuses, tout le monde voulait les chanter, à cause de la douceur de votre expression et de celle du chant. Les plus insensibles aux charmes de la mélodie ne pouvaient vous refuser leur admiration. Comme la plupart de vos vers chantaient nos amours, mon nom fut bientôt connu par le vôtre ; les sociétés particulières et les publiques ne retentissaient que du nom d'Héloïse ; les femmes enviaient mon bonheur : hélas ! que sont devenus ces temps heureux ? qu'ils sont changés ! »

siter, la demande que lui fit Abeilard de prendre un logement dans sa maison, aux conditions cependant de lui payer une forte pension et d'instruire sa nièce. Il poussa même la complaisance si loin, qu'il permit au précepteur de châtier Héloïse, si elle était indocile à ses leçons. Voilà donc nos amants libres de se voir, de se parler la nuit comme le jour.

Cette étroite liaison forma bientôt une dangereuse familiarité, et cette familiarité une union de cœurs si intime, qu'en peu de temps Héloïse devint si éprise, qu'elle n'aimait plus de son maître que les leçons que l'amour lui dictait. Ils cherchaient, sous prétexte d'étudier, les endroits les plus écartés ; mais la passion l'emportait toujours sur le devoir. Pendant plusieurs mois,

Dans ce récit des effets de la poésie d'Abeilard, il n'y a pas une syllabe qui fasse voir qu'elle ait été écrite en langue vulgaire. Aurait-elle eu dès lors cette douceur et cette mélodie qui distinguaient particulièrement les vers de ce beau génie, et qui les rendaient si chantants ? et si elle l'avait eue, pourquoi aurait-elle été autant négligée qu'elle l'était encore ! Non sûrement, elle ne l'avait point.

ces amants vécurent heureux dans les bras de l'amour ; mais ce commerce secret transpira et devint public.

Les disciples d'Abeilard furent les premiers qui s'en aperçurent, par la négligence de leur maître dans ses leçons. On en fit des chansons.

Fulbert, qui n'aurait jamais pensé de sa nièce un tel dérèglement, et qui ignorait le commerce clandestin de ces deux amants, ne l'apprit que par ses amis et par des chansons qui lui découvrirent tout le mystère. C'est alors qu'il se reprocha sa trop grande simplicité et son aveuglement. Il s'accusa d'imprudence.

L'amitié qu'il avait pour Héloïse suspendit son indignation. Il la fit venir, lui parla des bruits scandaleux qui se répandaient sur son compte.

Héloïse dissimula, fit au contraire l'éloge de la retenue et de la sagesse de son maître ; que s'ils avaient passé des nuits ensemble, elles avaient été employées à l'étude ; que les lieux écartés où ils allaient souvent, étaient choisis pour travailler avec plus de tranquillité, et que ces vers et ces chansons pleines de passion étaient un jeu

d'esprit d'Abeilard pour le délasser d'un travail qui ruinait sa santé ; enfin, que ce qu'on publiait de ce grand homme n'était qu'une pure calomnie inventée par ses ennemis, et que lui attirait son rare mérite.

Fulbert ne fut pas la dupe de ce feint discours ; il s'emporta vivement contre sa nièce ; et après avoir accablé de reproches et d'injures Abeilard, il le chassa honteusement de sa maison.

Dans ce malheur Abeilard ne voyait que celui de sa maîtresse ; comme Héloïse dans sa disgrâce, n'était touchée que de l'affliction de son amant, et d'avoir causé la ruine de sa fortune.

Ils ne pouvaient plus se voir. Les amours de ces infortunés devinrent la nouvelle du jour. Mais Abeilard, pour dissiper ce bruit, fit entendre que toute cette catastrophe n'était qu'une vision du chanoine Fulbert, qui jaloux de sa nièce entraît, sur les moindres apparences, dans de fâcheux soupçons.

Ce discours eut tout l'effet que ces amants pouvaient en attendre.

Abeilard, plus tranquille, reprit ses exercices. A peine jouissait-il de cette tranquillité qu'il reçut secrètement une lettre d'Héloïse, qui lui donnait avis, avec des transports de la joie la plus excessive, qu'elle était enceinte. Abeilard ne songea plus qu'aux moyens de sauver l'honneur de sa maîtresse, ayant tout à craindre du ressentiment de Fulbert.

En conséquence, il fit avertir Héloïse que, pendant l'absence de son oncle qui devait aller passer quelques jours à la campagne, il viendrait la nuit l'enlever ; qu'elle se déguiserait en religieuse, et qu'il la conduirait sous cet habit, en Bretagne chez sa sœur, que ce tendre amant avait eu soin de prévenir.

Cet arrangement eut tout le succès qu'ils avaient espéré. Fulbert, de retour, ne trouvant plus sa nièce chez lui, entra dans une fureur inconcevable, et voulait aller poignarder Abeilard, s'il n'eût craint un traitement pareil à celui qu'il méditait contre ce ravisseur.

Il aimait si fort cette fille, que le chagrin de ne la plus voir lui fit perdre l'appétit et le repos, de

sorte qu'une sombre mélancolie s'empara bientôt de son esprit.

Pendant ces entrefaites, Héloïse mit au monde un fils qui lui parut d'une si grande beauté, qu'elle le nomma Astralable, qui signifie *astre brillant*. Cette nouvelle circonstance qui faisait tant de plaisir à ceux qui lui avaient donné la vie, augmenta la douleur de Fulbert à un point qu'il en devint presque fou.

Il se promit de se venger de l'affront qu'Abeilard lui avait fait ; mais celui-ci, prévenu de cette résolution, se tint sur ses gardes. Il ne sortait plus que bien armé, et accompagné d'une multitude de ses écoliers.

Cette précaution arrêta le dessein de Fulbert, sans cependant rien diminuer de ses afflictions.

Abeilard eut pitié de la peine qu'il avait causé à cet oncle si outragé. Il eut le courage d'aller chez lui.

Il employa tout ce que l'esprit et l'éloquence peuvent suggérer pour apaiser le courroux le plus redoutable, et pallier sa faute.

Il ne manqua pas de s'excuser sur les charmes

puissants d'Héloïse, et qu'il était résolu, pour l'honneur de cette charmante personne, de lui donner toute la satisfaction qu'il souhaiterait. Fulbert parut s'adoucir, et devint plus traitable.

Abeilard, transporté de joie, lui offrit d'épouser Héloïse, à condition que le mariage serait tenu secret, afin de ne pas nuire à sa réputation, d'où dépendait toute sa fortune. Le chanoine le prit au mot, et, en présence de plusieurs parents, il fit la paix avec Abeilard, qu'il embrassa; et pour témoigner sa parfaite réconciliation, il lui jura une amitié éternelle.

Après avoir ainsi donné sa parole, Abeilard partit pour aller chercher sa future épouse.

Il espérait lui faire beaucoup de plaisir, en lui apprenant l'objet de son voyage. Mais quelle est sa surprise; Héloïse désapprouve son dessein.

Elle emploie tout ce qu'elle a d'esprit pour l'empêcher de l'épouser. Elle lui fait entrevoir les embarras du ménage, qu'ils ne conviennent point à un philosophe, et lui dit qu'elle *préférerait l'amour aux liens de l'hymen, aimant mieux être sa maîtresse que sa femme.*

Abeilard, pénétré de ces tendres sentiments, ne put s'empêcher d'admirer la grandeur d'âme et le courage d'Héloïse ; mais sa parole était donnée à son oncle et à ses parents, il lui était impossible de reculer. Héloïse, loin de se rendre aux discours persuasifs d'Abeilard, devint encore plus éloquente.

Elle ne put cependant rien gagner sur le cœur de son amant ; et loin de modérer l'excès de sa douleur, lorsqu'elle se vit obligée de partir, et comme si elle eût pénétré dans l'avenir, elle s'écria :

« Fasse le ciel que ce funeste mariage ne soit pas la perte de l'un et de l'autre, et que les peines qui le suivront ne soient pas plus grandes que l'amour qui l'a précédé ! » Dans ces entrefaites, ils perdirent leur fils.

Ils arrivèrent chez Fulbert qui leur fit tout le bon accueil qu'ils pouvaient désirer. Le jour pris pour la célébration des noces ils se rendirent dans une église, accompagnés de part et d'autre de quelques amis affidés, et reçurent du prêtre la bénédiction nuptiale.

Pour rendre le mariage plus secret, les nouveaux époux se séparèrent au sortir de l'église. Héloïse alla demeurer chez son oncle, et Abeilard reprit son appartement, et continua, comme à l'ordinaire, ses études et ses leçons publiques.

Tout contribuait à la félicité et au dessein de ces époux. Malgré la violence de leur amour, ils se voyaient rarement ; ils cédaient à des considérations d'intérêt et d'une réputation qu'Abeilard voulait soutenir, et d'où dépendait leur bien-être. Mais ce qui fait le bonheur de la vie, n'est pas toujours une fortune éclatante.

Abeilard et Héloïse eussent été heureux au milieu de leur disgrâce, si les choses fussent restées ainsi. Fulbert ne crut pas l'honneur de sa nièce entièrement réparé, si le mariage ne se déclarait pas. Il ordonna à ses domestiques de le divulguer, contre sa parole ; il le dit lui-même ; et en peu de temps la nouvelle se répandit dans tout Paris.

Héloïse en recevait des compliments ; mais prévoyant qu'un tel bruit allait faire un tort

considérable à son époux, elle se mit sur la négative, et protesta à tout le monde qu'il n'en était rien. Cette adorable femme accompagnait ses discours de tant de marques de sincérité, qu'on ne douta presque plus que Fulbert était un imposteur ; ce qui le tourna en ridicule.

Ce mauvais succès l'irrita davantage contre sa nièce ; il la menaça, et la maltraita d'une manière indigne de son caractère. Héloïse s'en plaignit à son époux, qui, sans perdre de temps, la retira des mains de cet oncle forcené, et lui choisit pour retraite l'abbaye d'Argenteuil, où elle avait été élevée dès le berceau.

C'est dans cette maison qu'elle avait appris les langues ; elle y avait beaucoup d'amies, et les religieuses la reçurent chez elles avec le plus grand empressement.

Fulbert ne sut rien du projet d'Abeilard, que lorsque sa nièce ne fut plus chez lui. De temps en temps, Abeilard allait voir son épouse, mais avec circonspection, et de façon que personne ne se doutait de leur entrevue, ni à Paris, ni à Argenteuil.

Lorsque Fulbert apprit qu'Héloïse était à l'abbaye d'Argenteuil en habit de religieuse, il devint furieux.

Il s'imagina qu'Abeilard voulait que sa femme en fit son état, et rendre par là son engagement nul. Il fit entrer ses parents et ses amis dans son ressentiment, leur exagéra la perfidie de son neveu, et l'affront qui rejaillissait sur la famille.

Il n'eut pas de peine à les faire conclure à la vengeance. Ils résolurent donc de se venger par leurs propres mains, et de punir Abeilard par le même endroit qui les avait déshonorés, ravis de ce que, du même coup, ils puniraient en même temps Héloïse.

Il ne s'agissait plus que d'exécuter leur infâme projet. Pour cet effet, ils gagnèrent, à force d'argent, un des valets d'Abeilard, qui promit de livrer son maître la nuit qu'on voudrait choisir.

Les assassins, au nombre de cinq, tous parents de Fulbert, se transportèrent vers le minuit au logis d'Abeilard.

Le traître de valet avec lequel ils s'entendaient,

les introduisit jusque dans la chambre où couchait son maître. Quatre des plus robustes se saisirent d'Abeilard, lorsqu'il était encore dans son premier sommeil, et le cinquième prenant un rasoir, lui fit le dernier des outrages, en ne lui laissant aucune ressource à la concupiscence.

Cet horrible forfait exécuté, ils laissèrent le malheureux Abeilard baigné dans son sang, et prirent la fuite. Le bruit que ces scélérats firent en se retirant, joint aux cris du patient, qui appelait à son secours, attirèrent les voisins chez lui, qui le trouvèrent dans l'état le plus pitoyable. On fit venir un chirurgien.

La justice, informée de cet horrible attentat, se transporta sur les lieux, apprend d'Abeilard le nom des complices de ce crime affreux.

On dresse des procès-verbaux, on fait les informations les plus exactes, et on envoie des archers de toutes parts pour arrêter les coupables.

A peine le jour commençait à paraître que cette triste nouvelle, déjà répandue dans la ville, attira chez Abeilard une multitude infinie de monde pour prendre part à sa douleur.

On n'entendait de tous côtés que des pleurs et des gémissements. Tout Paris était affligé de ce malheur, autant par la nouveauté de l'attentat, que par l'estime et la vénération qu'on avait pour ce savant homme. Les dames furent si sensibles à sa disgrâce, qu'elles en versèrent des larmes.

La justice, bien informée, décréta de prise de corps le chanoine Fulbert : on lui fit son procès. Il fut dépouillé de tous ses bénéfices, et ses biens confisqués au profit de l'église.

De tous les complices de cet attentat, qu'on poursuivait vivement, on n'en put arrêter que deux, dont l'un était son scélérat de valet.

Ils furent l'un et l'autre condamnés à la peine du talion, et à avoir les yeux crevés. Quelque dur que parût alors ce châtement, il serait aujourd'hui bien au-dessous de ce crime, qu'on punirait de mort.

Si les témoignages d'estime que reçut Abeilard, dans ces tristes conjonctures, devaient le consoler, il n'en était pas moins affligé. Il devint insupportable à lui-même ; il aurait préféré la mort à l'état où il se trouvait. Il craignait de se

montrer en public, et de devenir le sujet de la raillerie du peuple.

La vivacité de son esprit et toute son érudition ne servaient qu'à augmenter sa douleur. La religion, venant à son secours, le consolait ; mais l'idée de sa confusion l'emportant sur toutes les autres, il se détermina à la cacher dans l'obscurité d'un cloître.

Un dessein si pieux ne pouvait se remplir sans le consentement de son épouse. Héloïse était encore dans le fort de la douleur que lui avait causé la nouvelle de ce désastre arrivé à son malheureux époux, lorsqu'il lui fit savoir sa résolution.

Il l'exhortait à suivre son exemple, et à dire comme lui un éternel adieu à ce monde trompeur.

A voir tous les dangers d'un monde séducteur,
C'est en Dieu que l'on peut trouver le vrai bonheur.

Une âme moins noble que celle d'Héloïse aurait sans doute succombé sous le poids de tant d'afflictions. Elle n'avait que vingt-deux ans au plus

lorsqu'elle consentit à se séparer d'un époux qu'elle aimait plus que sa vie : elle crut, pour lui plaire, qu'elle devait l'imiter en se faisant religieuse.

Elle devenait donc *une épouse sans mari, une veuve avant sa mort, une mère sans enfants, une religieuse sans vocation, une désolée sans appui, une solitaire au milieu du monde qu'elle aimait encore*. Comme elle n'avait jamais eu d'autres volontés que celles de son époux, chose rare dans les femmes, même les plus chrétiennes, elle ne balança pas un moment à prendre le parti que lui offrait Abeilard.

Cette infortunée se regardait comme la cause de tous les malheurs de son mari ; elle crut n'en pouvoir jamais assez faire pénitence. Dans ces tristes entrefaites, ils s'écrivirent mutuellement des lettres, où la noblesse des sentiments et les beaux traits dont elles étaient remplies auraient orné notre histoire, si elles fussent venues à notre connaissance.

Pour Abeilard, aussitôt qu'il fut guéri de sa blessure, il alla cacher sa honte dans le cloître

Saint-Denis, où il fut reçu avec empressement, à cause de son mérite et de sa réputation. Il prit l'habit de religieux.

Avant de prononcer ses vœux, il engagea Héloïse à suivre son exemple. Accablé de son malheur, sa faiblesse l'avait rendu jaloux : il s'était fait de tous les hommes autant de rivaux. Héloïse s'aperçut de cette jalousie ; elle y fut si sensible, qu'elle en versa des larmes. Elle surmonta cependant ce déplaisir, et prononça ses vœux solennels avec un courage au-dessus de son sexe.

On voyait jusque dans l'excès de sa douleur, les marques de son érudition, les paroles qu'elle venait de prononcer étant une imitation de ces vers de la pharsale de Lucain : *O maxime conjux ! etc.*

O mon illustre époux !

Sur qui l'injuste ciel fait tomber son courroux,
A quel affreux malheur ton épouse t'expose !
Tu te vois accabler ! j'en suis la cause !
Fallait-il que l'hymen nous unît de ses nœuds,
S'il devait à jamais te rendre malheureux ?
Mais je veux te venger du destin qui t'opprime :
Vois ce que j'entreprends ; reçois-moi pour victime.

Ainsi cette admirable femme, en s'offrant à Dieu, portait à l'autel le cœur de son époux et le sien, et son sacrifice immolait l'un et l'autre.

J'offrais au ciel un cœur qui n'était plus à moi,
Et quand je l'invoquais, je ne pensais qu'à toi.

Quelques jours après cette triste cérémonie, Abeilard fit profession. Il faut convenir que son sacrifice était plus pur, plus dégagé des passions humaines, et par conséquent plus digne de Dieu que celui d'Héloïse.

Ses supérieurs l'engagèrent à reprendre ses fonctions ordinaires, c'est-à-dire, à continuer ses leçons de théologie. Il ne put résister à leurs vives sollicitations.

Les religieux de son ordre ne suivant pas les austérités de la règle, Abeilard crut devoir leur remontrer que leur dérèglement était un sujet de scandale ; qu'ils devaient mener une vie plus conforme à leur état.

Ses bons avis le rendirent si odieux aux moines, qu'ils résolurent de le chasser de la communauté.

A peine Abeilard eut-il reçu l'ordre de prêtrise, que son supérieur lui commanda de se retirer, sans aucun délai, dans une petite maison de campagne qu'il lui assigna pour ses fonctions, ajoutant que le tumulte du monde et le grand abord qu'il y avait à Saint-Denis, étaient contraires à des études si sérieuses, qu'un lieu retiré serait plus convenable pour ses leçons.

Abeilard s'aperçut bien du piège qu'on lui tendait ; mais il obéit. Cette retraite lui fut plus glorieuse que ses frères ne le souhaitaient. A peine sut-on que le docteur professait la théologie hors du couvent, qu'on accourut de toutes parts pour se faire instruire.

Les contemporains de ce docteur font monter le nombre de ses auditeurs à plus de trois mille. Il y en avait d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, de Flandre, de Bretagne, etc., etc. C'est de cette école d'où sont sortis tant de grands hommes qui ont éclairé l'Eglise.

Nous ne citerons ici que Guy du Châtel, cardinal, et depuis pape, sous le nom de Célestin II ; le fameux Pierre Lombard, évêque de Paris ;

Gaufredoy, évêque d'Auxerre ; Béranger, évêque de Poitiers. Saint Bernard, qu'on sait n'avoir pas toujours été de ses amis, avoue que la plupart des cardinaux et des prélats de l'Eglise romaine avaient étudié sous ce grand homme. Il est vrai que cet habile théologien se servait d'une excellente méthode dans sa manière d'enseigner ; il commençait ses leçons par les louanges de la philosophie, c'est-à-dire, de la vraie sagesse, qui consiste à se connaître soi-même. Il blâmait l'ignorance et l'aveuglement de ceux qui vivent comme des bêtes, sans penser à s'instruire. Ensuite il donnait des instructions solides de la logique, de la physique, des mathématiques, surtout la géométrie et l'astronomie, et enfin la morale, qu'il enseignait par pratique.

Après ces études, il amenait ses disciples à la théologie, et leur faisait lire tout ce qu'en avaient dit les anciens, soit grecs, soit barbares, et les exhortait à ne s'attacher à aucun philosophe, quelque réputation qu'il eût, mais à Dieu seul et à ses préceptes.

Ensuite il leur expliquait les Saintes Ecritures,

dont il était le plus savant interprète de nos temps.

Toutes ces belles qualités jointes à son désintéressement, qui lui attirèrent tant de monde, (car depuis qu'il était religieux, il n'exigeait aucun salaire de ses écoliers) ne manquèrent pas d'exciter l'envie et la jalousie des autres maîtres, qui voyaient avec douleur leurs écoles désertes et leur réputation flétrie.

A peine leur nom était-il connu parmi les savants, depuis qu'Abeilard enseignait. Tel est un petit arbrisseau sous un grand chêne, qui, étendant ses branches et ses feuillages, le cache de son ombre, et lui permet à peine d'être aperçu de ceux qui passent.

Tant de célébrité ne pouvait manquer d'animer ses nouveaux ennemis, entre autres Albéric et Lotulphe, professeurs de Rheims, qui s'élevèrent contre lui ; mais Abeilard triompha de leurs persécutions.

C'est dans ces temps qu'il composa, aux instantes prières de ses écoliers, un *Traité de théologie sur la Trinité*, qui contenait un abrégé de

cette divine science, et qui fut reçu du public avec un applaudissement général.

La réputation de cet ouvrage réveilla la fureur de ses ennemis, qui déférèrent son livre à l'archevêque de Rheims, comme rempli d'hérésies. Ce prélat assembla, en 1120, un concile à Soissons pour le faire condamner.

Abeilard est cité à ce concile par le légat du pape. Ce procédé surprit extrêmement ce professeur, qui pensa être lapidé en entrant à Soissons. Les prétextes dont s'étaient servi ses ennemis pour exciter cet orage, se trouvèrent faux. Son ouvrage fut remis, pour être examiné scrupuleusement, entre les mains de ses deux plus grands adversaires, qui n'y trouvèrent rien que de très orthodoxe.

Pendant ce temps, Abeilard prêche à Soissons avec le plus grand succès. Son mérite lui procure un entretien avec Albéric : ce dernier est couvert de confusion. Il triomphe : de sorte qu'on vit en lui l'accomplissement de ces paroles de saint Jérôme :

Le mérite et la vertu ne manquent jamais d'en-

vieux qui se déchaînent contre eux. Les foudres ne frappent que les montagnes les plus élevées. Cette pensée que ce saint avait puisée dans Lucain peut se traduire ainsi :

Ces superbes rochers qui menacent les cieux,
Eprouvent, les premiers, la foudre ;
Ces chênes, dont la cime est cachée à nos yeux,
Sont les premiers réduits en poudre.
Plus le mérite est grand, plus il a d'envieux.

Cependant les ennemis d'Abeilard travaillaient toujours à le perdre ; ils firent nommer de nouveaux censeurs pour examiner, avec la dernière rigueur, son *Traité de la Trinité*. Ils réussirent ; et malgré sa réputation et ses amis, Abeilard ne put empêcher que son livre ne fût condamné au feu. Il est obligé, en plein conseil, de le brûler lui-même, au grand étonnement de l'assemblée.

Il versa cependant des larmes sur son sort : « Lui qui n'avait travaillé, comme il le dit lui-même, que pour la gloire et l'honneur de l'Eglise : est-ce là, disait-il, le salaire de mes travaux et la récompense que méritait la droiture de mon

intention ? » On lui avait donné son cloître pour prison, où il ne manquait pas de consolation. Quelques mois après, il fut mis en liberté.

De retour à Saint-Denis, les moines du monastère ne l'y virent pas d'un bon œil, parce qu'il censurait leurs actions. Son opinion sur saint Denis l'aréopagite, lui attire une nouvelle persécution. Les moines de l'abbaye le font mettre en prison comme criminel d'Etat.

Par la faveur de plusieurs religieux qui voyaient avec peine l'envie de leurs frères contre Abeilard, il se sauve de la prison et se retire dans les Etats du comte de Champagne, qui le reçoit avec plaisir. Après avoir essuyé plusieurs contradictions avec ses supérieurs à qui il avait écrit, il a l'avantage de remporter la victoire, et d'obtenir la démission de ses vœux et sa retraite du couvent de Saint-Denis.

Ce savant théologien eut donc la liberté d'aller où il voudrait, d'accord avec l'abbé Suger, son supérieur.

L'amour de la solitude engagea Abeilard à se retirer proche de Nogent-sur-Seine. Il y fait

bâtir, avec la permission de l'évêque Hatton, un oratoire qu'il dédie au Saint-Esprit, et à qui il donne le nom de *Paraclet*, c'est-à-dire, *Conso-lateur*.

Sa retraite n'empêche point qu'un grand nombre de disciples qui viennent l'accompagner, et que son mérite lui attirait de toutes les parties de l'Europe. Abeilard dit lui-même, dans l'histoire de ses malheurs, « que la plupart des écoliers qui étaient en France préféraient le plaisir d'être pauvrement avec lui à la campagne à celui d'être bien logés et nourris délicatement dans les villes. » Il y enseigne, malgré lui, la théologie, et compose un nouveau *Traité de morale*. On l'accuse d'hérésie, pour avoir dédié son église au Saint-Esprit.

Il se justifie et confond ses adversaires, qui ont recours aux calomnies. Abeilard se désole. Il eut beaucoup de peine à se défendre ; il réussit cependant ; et il est fait abbé de Saint-Gildas de Ruys, dans le diocèse de Vannes.

Aussitôt qu'il eut pris possession de cette abbaye, les religieux n'ayant point une conduite

régulière, il veut y mettre une réforme. Abeilard avait alors quarante-sept ans environ. Le malheur le suivait partout. Les moines de Saint-Gildas firent souffrir à leur nouvel abbé toutes les persécutions possibles. Le souvenir de son cher Paraclet augmentait sa douleur.

Il avait été si sensible à la désolation de ses disciples lorsqu'il les eut abandonnés, que ce souvenir ajoutait encore à ses peines. Tandis que toutes ces pensées roulaient dans son esprit, la Providence lui fournit une occasion de satisfaire à sa piété et d'établir dans le Paraclet une communauté de saintes religieuses dont Héloïse serait abbesse.

Cette chère épouse d'Abeilard, par son exemple et ses rares qualités, était devenue pour ses sœurs un modèle de régularité ; ce qui porta son abbesse à la faire prieure de sa communauté. Quoiqu'elle n'eût pas encore vingt-huit ans, elle s'acquitta de cet emploi avec beaucoup d'édification.

Son érudition, son éloquence naturelle la firent briller dans cette charge ; mais ses instructions

devenaient inutiles; leur maison d'Argenteuil était si dérégulée, que les religieux de Saint-Denis prirent ce prétexte pour les en chasser, et s'y introduisirent eux-mêmes.

Abeilard ayant appris cette triste nouvelle, écrivit à Héloïse, et l'invita à venir dans la solitude du Paraclet, qu'il lui offrit avec ses dépendances.

Elle accepta ce parti, et fut suivie de huit ou dix religieuses d'Argenteuil qui s'étaient particulièrement attachées à sa personne. Entre ces religieuses, il y avait deux nièces d'Abeilard. Il se crut obligé d'aller sur les lieux pour y recevoir Héloïse et ses compagnes, et les mettre lui-même en possession des biens qu'il leur donnait.

Douze ou treize années s'étaient écoulées depuis qu'ils ne s'étaient vus. Je laisse au lecteur à se représenter tous les mouvements de leurs cœurs dans cette entrevue, et à pénétrer dans leurs premiers entretiens sur tant de disgrâces et d'événements extraordinaires. La donation fut générale; et Abeilard ne manqua point de pren-

dre toutes les sûretés nécessaires pour rendre cet établissement stable et de durée.

Héloïse fut élue, d'une voix unanime, supérieure de cette communauté. Abeilard, après les avoir exhorté toutes à l'union et à l'exacte observance de leur règle, retourna à son abbaye de Saint-Gildas.

Ces nouvelles habitantes du Paraclet souffrirent extrêmement dans les premières années de leur établissement : Héloïse cependant s'y plaisait beaucoup. La seule pensée qu'Abeilard y avait demeuré et élevé les bâtiments, donné de savantes leçons de théologie, était pour elle un sujet de consolation.

Mais elles étaient obligées, pour vivre, de travailler, les revenus ne suffisant pas seulement pour deux personnes. Elles supportaient leur peine avec joie, par la sagesse et les tendres exhortations d'Héloïse. Leur pauvreté augmentant de jour en jour, Abeilard en étant informé par ses amis, résolut de les aller secourir.

Il leur porta le plus d'argent qu'il lui fut possible, et leur procura, par la suite, de plus

grandes sommes, par le moyen des personnes qu'il y connaissait, et qui venaient entendre les savantes instructions qu'il donnait à ses religieuses.

Milon, seigneur de Nogent ; son oncle Galo, autre seigneur champenois ; Adélaïde son épouse, ainsi que la comtesse Mathilde, furent les principaux bienfaiteurs du Paraclet, qui, par leurs libéralités, jouissait des plus grands revenus en blé, en grains ; si bien que, par la suite, cette maison devint un chef-d'ordre.

Quoiqu'Abeilard eût attiré toutes les largesses par ses mérites et par son crédit, il en attribue toute la gloire à la vertu d'Héloïse et de ses religieuses. « En un an, dit-il, elles acquirent plus de biens et de commodités temporels que je n'aurais pu faire en cent ans, si je fusse resté au Paraclet.

« Il ne faut pas s'en étonner, ajouta-t-il, car Héloïse était si estimée et si chérie de tout le monde, que les évêques la considéraient et l'honoraient comme leur fille, les abbés comme leur sœur, et les personnes du siècle comme leur

mère, et que tous admiraient sa prudence, sa douceur et sa piété. »

Ces louanges sont d'autant plus sincères, qu'Abeilard ne voyait plus Héloïse. Elle était accablée de visites : il est vrai que sa conversation charmait ceux qui la voyaient. Elle avait une adresse particulière pour s'accommoder à la portée des esprits, soit qu'elle parlât à des personnes de qualité, à des ecclésiastiques, à des séculiers, soit à des personnes du commun, c'était avec tant de grâces, qu'on ne sortait jamais d'auprès d'elle qu'enchanté de ses discours.

Abeilard ne se possédait pas de joie : on peut juger de sa consolation, en voyant la ferveur de ces religieuses. Il conçut pour ces saintes filles tant de vénération, qu'il forma le dessein de consacrer le reste de ses jours à leur service. Le Paraclet était pour ce docteur malheureux, ce qu'un port agréable est pour ceux qui ont été longtemps battus de la tempête. Lorsqu'il venait à comparer la douceur et l'innocence de ces bonnes religieuses avec l'indocilité et le dérégle-

ment des moines de son abbaye, il ne pouvait se résoudre à y retourner.

Tandis qu'il goûtait ce repos si désiré, ses ennemis attribuaient ses fréquentes visites au Paraclet, à sa passion pour Héloïse. Ces bruits si désavantageux à la réputation d'Abailard, le touchèrent sensiblement ¹.

Il se comparait à Origène et à saint Jérôme, et il les trouvait bien plus heureux que lui, puisqu'ils avaient été exempts de tous soupçons, quoique tous les deux fréquentassent les dames du monde, et se trouvassent souvent en tête-à-tête avec elles.

Cependant, pour sa réputation et celle d'Héloïse, il se renferma dans son abbaye, où il composa son *Traité des hérésies*.

1 Le jésuite Théophile Raymond se récrie, dans son *Traité des Eunuques*, sur les excuses d'Abailard. Il s'efforce de prouver, dans le même *Traité*, avec aussi peu de critique que de décence, que l'opération faite à Abailard ne le privait pas entièrement de tous les plaisirs de l'amour ; mais l'exemple des Orientaux, qui confient l'honneur de leurs femmes aux eunuques, suffit pour mettre Abailard à l'abri de tout soupçon

Il réfuta ensuite des chanoines réguliers qui avaient écrit contre l'ordre monastique et contre la philosophie. Tandis que ce savant travaillait sur une matière si épineuse, il souffrait, de la part de ses religieux, les plus cruelles persécutions.

Ces monstres, endurcis dans le mal, voyant qu'ils ne pouvaient plus vivre dans le libertinage sous la conduite d'un tel supérieur, résolurent de s'en défaire, à quelque prix que ce fût. Ils choisirent, à cet effet, la voie du poison, comme la plus propre à cacher leur crime.

Soit qu'Abeilard se doutât de leur dessein, soit qu'il eût découvert leur trame odieuse, il prit si bien ses précautions qu'ils ne purent réussir dans leur abominable entreprise.

Dans le temps qu'Abeilard pensait sérieusement à se retirer, on vint lui apporter la nouvelle que le comte de Nantes était fort mal, et qu'il souhaiterait le voir. Abeilard partit aussitôt pour se rendre auprès de ce prince avec un jeune religieux et un valet pour les servir. Les moines, ravis de l'occasion favorable qui se présentait,

gagnèrent le valet par argent, et lui promirent encore une plus grande récompense à son retour, s'il les délivrait de cet insupportable abbé.

Ils lui fournirent toutes les drogues nécessaires pour l'empoisonner dans son voyage, lorsqu'il en aurait la facilité. Il ne la trouva point sur la route; mais quand ils furent à Nantes, le malheureux ne manqua pas son coup.

Abeilard, qui depuis longtemps n'avait point vu sa famille, fut reçu chez son frère Radulphe, avec la joie et l'amitié que peut inspirer la proximité du sang, jointe à un mérite qui leur faisait beaucoup d'honneur.

Un jour qu'il revenait de chez son malade, où il avait resté longtemps, il se trouva si fatigué, qu'il ne voulut point souper. Le jeune religieux qui l'accompagnait et qui avait gagné de l'appétit à l'attendre, mangea beaucoup, et ne laissa que peu de chose de ce qui avait été préparé pour Abeilard.

A peine fut-il sorti de table, que les convulsions le prirent; et après quelques heures de douleurs très violentes, il expira entre les bras de son

abbé. Le poison parut; les médecins qu'on avait fait venir en rendirent témoignage; et le scélérat, frappé de l'horreur de son crime, prit la fuite. On ne douta plus de la trahison ni de la perfidie des moines de Saint-Gildas.

Abeilard pleura longtemps ce religieux; il s'accusait de sa mort, et il aurait voulu pouvoir le ressusciter aux dépens de sa propre vie.

Toutes les persécutions qu'il essayait de la part de ses moines, lui firent prendre la résolution de se retirer de la communauté; il fut même réduit à user des censures de l'église, et à les excommunier; ce qui les rendit si furieux, qu'ils cabalèrent de nouveau contre la vie de leur abbé.

Une chute qu'il fit en tombant de cheval, les empêcha d'exécuter leur premier dessein. Après son rétablissement, Abeilard évita encore plusieurs fois d'être poignardé par ses religieux. La nuit, pour lui, aussi périlleuse que le jour, ne le laissait pas jouir du repos qu'elle procure à toute la nature.

Sa terrible situation lui faisait faire mille réflexions plus accablantes les unes que les autres.

C'est dans ces entrefaites, qu'un de ses amis, dans le voisinage du Paraclet, lui écrivit une lettre de douleur, dans laquelle il lui faisait part de tous ses chagrins et d'une perte considérable qu'il venait de faire ; il demandait à Abeilard un mot de consolation.

La réponse de ce savant abbé fait le sujet de cette excellente lettre qu'on a mise à la tête de ses ouvrages, et dont nous avons tiré les principales circonstances de sa vie. Cette lettre qui n'avait été écrite que pour un particulier, tomba par hasard dans les mains d'Héloïse : elle en connut aussitôt le caractère, et cette vue réveilla dans son cœur les sentiments les plus tendres et les plus vifs qu'elle avait eus autrefois.

Le récit qu'Abeilard y faisait de toutes ses aventures, auxquelles elle avait tant de part, la toucha vivement : elle ne put s'empêcher de lui écrire. C'est ce qui produisit ces fameuses lettres qui nous restent d'eux qui peignent si bien les combats de la nature et de la grâce.

Avant qu'Héloïse eût connaissance de la lettre qu'Abeilard avait écrite à son ami, son monas-

tère augmentait de jour en jour par un grand nombre de demoiselles qu'elle avait reçues, et qui avaient apporté des dots considérables. Elle avait obtenu du Saint-Siège des privilèges; et dans une de ces bulles, accordées par Innocent II, Héloïse fut traitée d'abbesse du Paraclet.

Tel était l'état de l'abbaye du Paraclet, lorsque la lettre dont nous venons de parler tomba entre les mains d'Héloïse.

Elle la lut avec toute l'avidité que son attachement à la personne d'Abeilard pouvait lui inspirer.

Elle sentit son ancienne passion se réveiller par les plus secrètes circonstances de son amour qui y étaient décrites. Son cœur perdit beaucoup de sa tranquillité. Enfin elle éprouva toutes les agitations qui accompagnent une passion mal éteinte ou qu'on ne combat que faiblement.

Elle ne trouva de soulagement à ses maux qu'en les expliquant à l'objet qui les causait : ce fut le sujet de cette première lettre qu'elle lui écrivit, lettre toute pleine d'esprit, d'érudition et d'éloquence.

La piété, la générosité, la force de l'amour conjugal y paraissait tour à tour, et tout y est exprimé avec tant de grâce et de délicatesse, qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer ou des généreux mouvements de son cœur, ou de la beauté de son esprit. Elle commença ainsi :

« C'est à son maître, c'est à son père, c'est à son frère, c'est à son époux, qu'une servante, une fille, une sœur, une épouse, et, pour renfermer en un mot tout ce que ces noms ont de soumis, de respectueux et de tendre,

« C'est à son Abeilard qu'Héloïse écrit. »

Dans la réponse qu'Abeilard fit à la lettre d'Héloïse il lui déclare qu'il désire qu'après sa mort son corps soit porté dans leur monastère pour y être inhumé.

Cette lettre, loin de consoler Héloïse, l'accable de chagrin. Elle lui en fait des reproches si touchants et si pathétiques, qu'on a peine à retenir ses larmes en les lisant.

La renommée publiait tant de merveilles d'Hé-

loïse, que saint Bernard vint lui rendre visite. La réputation de cette illustre abbesse l'attira au Paraclet. Il fut enchanté de sa profonde érudition, surtout lorsqu'elle lui prouva, sur une petite discussion qu'il eut avec elle, par le grec, l'hébreu, l'écriture et les pères, qu'elle avait raison.

Il sortit, satisfait de la grâce, de la modestie, de la capacité et de la religion qu'il avait trouvé dans cette abbesse, et il fut tout aussi édifié de ses religieuses.

Quelque temps après, Abeilard ne pouvant vivre heureux au milieu de ses moines, et désirant revoir Héloïse qui l'invitait souvent par ses lettres à la venir voir, succomba à la tentation d'aller passer quelques mois au Paraclet, où la providence voulait qu'il trouvât le comble des malheurs, auquel il ne s'attendait pas. Il écrivait toujours, et sa grande réputation excita encore la jalousie de ses envieux.

Il est vrai qu'Abeilard avait un furieux entêtement pour sa dialectique, tirée des écrits d'Aristote; ce qui lui fit donner le surnom de dialecticien.

La cruelle affaire que ce savant théologien avait eue, il y a vingt ans, au concile de Soissons, se renouvela. L'abbé de Saint-Thierry s'élève contre lui et l'accuse d'hérésie. Abeilard persécuté, est obligé de se retirer de Sens, et en appelle à Rome. Les propositions avancées dans ses ouvrages ne furent pas moins condamnées dans le concile, que les provinces de Reims et de Sens célébraient en la présence du roi Louis le jeune, en 1140. Abeilard travaille à sa justification.

Il envoie sa profession de foi à Héloïse, et l'adresse ensuite à tous les fidèles. Pour défendre sa cause, il croit devoir aller à Rome; mais l'abbé de Cluny l'en empêcha, l'engagea à rester chez lui, en lui promettant de le réconcilier avec saint Bernard, qui, dans cette malheureuse affaire, était son plus grand ennemi.

Abeilard, qui ne demandait que la paix, se rend aux solides raisons de l'abbé de Cluny : et au moyen de l'abbé de Citeaux il se réconcilie avec saint Bernard. Plus Abeilard éprouvait de disgrâces, plus il cherchait à faire pénitence :

aussi, depuis sa retraite dans Cluny, loin de réfléchir sur les tristes événements de sa vie, il pria même ses amis de ne le plus entretenir de ses malheurs.

Pierre le vénérable, son supérieur, avance qu'on ne vit jamais un plus grand dévouement dans saint Martin, ni dans saint Germain plus d'humilité. Le pape, informé par les lettres de l'abbé de Cluny, de la conduite si édifiante d'Abeilard, témoigna du regret de l'avoir traité avec tant de rigueur.

Il le rétablit dans ses droits et ses prérogatives ; mais ces nouvelles faveurs ne servirent qu'à le rendre plus humble et à donner plus d'essor à sa piété, Abeilard ne put jouir longtemps des avantages de la santé. Son corps devint si affaibli par les austérités et les jeûnes, que, depuis la tête jusqu'aux pieds, il fut couvert d'une espèce d'ulcère. Quelque situation qu'il prit, il ne pouvait y rester sans de grandes douleurs.

Son supérieur l'obligea d'aller prendre l'air de la campagne. A peine fut-il arrivé au prieuré de

Saint-Marcel, à Châlons-sur-Saône, que sa santé commençait à se rétablir ; mais ne pouvant résister à la trop grande vivacité de l'air, il tomba plus dangereusement malade.

Ce grand homme vit la mort s'approcher de lui, et n'en fut point troublé. Depuis ses souffrances et les peines excessives qu'il avait essuyées pendant le cours de sa vie, il l'attendait de jour en jour comme un terme à ses malheurs. Il y avait déjà longtemps qu'il avait cessé toute correspondance avec Héloïse. Son âme ne s'occupait plus que de Dieu et de l'éternité. Dans ses derniers jours, l'espérance d'une vie plus heureuse en l'autre monde l'animait.

Il reçut, avec la plus grande joie, le saint Viatique ; et quelques heures après, il rendit le dernier soupir, le vingt-un avril 1142, âgé de soixante-trois ans.

TRADUCTION

DES ÉPITAPHES D'ABEILARD,

Composés en latin par Pierre le Vénérable,
Abbé de Cluny.

Que les Grecs vantent leurs sept sages,
Que Socrate et Platon reçoivent leurs hommages,
Aussi bien qu'Aristote, un seul de nos docteurs,
Pierre Abeilard, a droit d'exiger ces honneurs.
Il fut de son vivant le Socrate de France,
Le Platon d'Italie : il fut de l'éloquence
Le maître et le modèle ; il sut gagner les cœurs
Et suspendre l'esprit de tous ses auditeurs :
Subtil, ingénieux, et puissant en parole ?
Il se fit admirer de l'un à l'autre pôle ?
Tout lui céda. C'est peu. Ce héros des savants,
Ce fameux Aristote, à la fin de ses ans,
Remporta sur soi-même une insigne victoire,
Et mit toute sa gloire
A vivre dans Cluny, disciple de la croix.
Ce fut là sa sagesse, et ce fut là son choix,
C'est ainsi qu'il mourut l'onzième des kalendes
De notre mois de mai : croyons que nos offrandes
L'uniront au plutôt à la source des biens,
A ceux qui sont vraiment philosophes chrétiens.

AUTRE ÉPITAPHE D'ABEILARD,

Par le même.

Pierre, qu'on regardait comme un second Homère,
Est uni maintenant à la pierre angulaire,
Sans qu'il puisse jamais en être détaché,
Quoique sous cette pierre il demeure caché ;
Il brille toutefois au-dessus des étoiles,
Et voit la vérité sans figure et sans voiles ;
Le soleil de la France, hélas ! est éclipsé ?
Par elle, tout est nuit, Pierre étant trépassé.
Il sut tout ce qu'un homme ici-bas peut connaître,
Et voyait devant lui les savants disparaître.
Maître de tous les arts, et jamais écolier,
Il faisait sous ses lois tout le monde plier.
O vous ! sacré séjour de la philosophie,
Ecoles, votre Prince, hélas, n'est plus en vie ?
C'en est fait ? venez voir cet éclatant flambeau,
Le fameux Abeilard, caché dans un tombeau.
Le vingtième d'avril vit mourir ce grand homme,
Si célèbre autrefois dans la France et dans Rome.
Seul entre les mortels, seul avant son trépas,
Il sut tout ce qui peut être appris ici-bas.

Ces éloges ne peuvent être suspects ; ils partent d'une plume qui a toujours été si consacrée à la vérité, qu'on ne peut les soupçonner de flatterie.

Abeilard était l'homme le plus éclairé de son siècle. Il était grammairien, orateur, poète, musicien, philosophe, théologien, mathématicien, astronome, jurisconsulte; il savait cinq ou six langues; il n'ignorait rien de l'histoire sacrée et profane : c'est même à lui qu'on doit la philosophie scholastique.

Abeilard était un de ces génies heureux qui tirent tout de leur propre fond, qui viennent au monde pour être les maîtres des autres, qui n'ont qu'à se montrer pour plaire et pour enlever l'estime du public; et si un homme aussi célèbre a essuyé tant d'infortunes, on peut dire que son mérite seul les lui a attirés.

A peine l'abbé de Cluny eut-il rendu les derniers devoirs à Abeilard, qu'il écrivit à Héloïse la perte qu'elle venait de faire.

L'impression que cette triste nouvelle fit sur son cœur est au-dessus de toute expression. Elle eut besoin de la force de son esprit et de ce grand courage qu'elle avait naturellement, pour ne point succomber à la juste douleur qui l'accablait.

Cette chère épouse n'avait jamais rien tant appréhendé que de survivre à son mari. Sa jeunesse, si précieuse pour toutes les personnes de son sexe, ne faisait que l'irriter.

Elle prévoyait que, selon l'ordre de la nature, elle lui conserverait la vie dans un temps où elle voudrait en être privée. Elle craignait d'essuyer les terribles assauts que son amour pour Abeilard devait lui livrer.

Héloïse ne put cependant modérer sa douleur à la nouvelle de la mort de son époux. Elle tomba évanouie à la lecture de la lettre du vénérable abbé ; et l'on crut même que son âme était allée se réunir avec celle d'Abeilard : elle revint pourtant à elle-même, et sans jeter une seule larme, elle leva les yeux au ciel.

Les tristes soupirs qu'elle poussait, firent mieux connaître son extrême douleur, que tous les pleurs qu'elle aurait versé. Enfin, jamais femme n'a poussé l'amour conjugal au point d'élévation qu'Héloïse l'a porté.

Le mérite personnel, et les rares qualités d'Abeilard avaient tellement ravi toutes les puis-

sances de son âme, qu'il lui aurait été impossible de trouver sur la terre quelque autre objet capable de l'attacher.

Héloïse avait alors quarante-un ans, et possédait encore tous les agréments de la jeunesse. Elle ne manqua pas de répondre à l'abbé de Cluny, et lia même un commerce de lettres latines avec ce saint abbé, à qui elle ne cessa de demander le corps d'Abeilard.

Elle lui représenta, par de si vives raisons, la justice qu'il y avait de lui donner, au moins après sa mort, un époux qu'elle n'avait pu posséder pendant sa vie, que ce vénérable abbé ne put le lui refuser.

Il savait qu'Abeilard avait toujours désiré d'être enterré au Paraclet ; qu'il avait même mandé à Héloïse, qu'en quelque lieu qu'il mourût, il voulait que son corps y fût porté.

Ce pieux abbé exigea de l'abbesse du Paraclet, le plus grand secret en lui promettant de profiter d'un moment favorable, pour l'accomplissement de ses volontés.

Sous le prétexte de quelques affaires, il se

transporte au prieuré de Saint-Marcel ; et là, une nuit, pendant que les religieux reposaient, il fit exhumer le corps d'Abeilard, et partit aussitôt avec ce dépôt pour se rendre au Paraclet.

Il y arriva le seize novembre. Sa présence causa à Héloïse des mouvements si différents, qu'il serait impossible de les exprimer.

Ce précieux dépôt si désiré, la consolation pour ses filles, d'avoir chez elles le corps de leur fondateur, de leur père et de leur maître ; tout cela ne pouvait manquer de faire quelque sensation à Héloïse : mais d'un autre côté, la vue de cet époux si cher, dans un cercueil, le souvenir accablant de la perte irréparable qu'elle avait faite : en un mot, la mort d'Abeilard qui était présente à ses yeux, sans qu'elle pût se la dissimuler davantage : quel sujet de douleur !

Elle s'augmenta beaucoup par les chants lugubres de l'église, par la pompe funèbre avec laquelle on reçut le corps du défunt, et par les obsèques qu'on lui fit.

On porta le corps d'Abeilard dans le sepulcre qu'Héloïse lui avait fait préparer. Il était disposé

de telle manière qu'une partie se trouvait dans l'église et l'autre dans le chœur des religieuses.

L'abbé de Cluny, pénétré du mérite et de la haute réputation que s'était acquise l'abbesse du Paraclet, n'épargna rien pour l'attirer avec une partie de sa communauté dans le voisinage de Cluny : mais il s'y prit trop tard.

Lorsqu'elle se vit en possession de ce qu'elle souhaitait avec tant d'ardeur, elle ne pensa plus qu'au déshonneur qu'elle ferait à la mémoire de son cher époux, si elle abandonnait sa fondation.

Le seul plaisir qu'elle sentait, en pensant qu'elle habitait la même cellule où il avait demeuré, et qu'elle ne pouvait faire un pas dans le monastère, sans marcher sur les traces de son cher Abeilard, dont elle avait le corps devant les yeux, l'arrêtait ; elle contracta cependant une étroite amitié avec l'abbé de Cluny, qui fut cimentée par toutes les marques que la pitié et la religion y peuvent ajouter.

Ce respectable abbé s'en retourna plein d'estime et de vénération pour le Paraclet, mais surtout charmé d'Héloïse, dont il ne pouvait

assez faire l'éloge. A son retour, Héloïse ne manqua pas de lui écrire une lettre de remerciements de tous les avantages que sa visite lui avait procurés, ainsi qu'à ses religieuses.

Héloïse ne se regarda plus que comme une veuve désolée. Abeilard n'existant plus, le reste du monde lui parut indigne de ses soins et de ses empressements.

Son occupation était de pleurer et de gémir. On la voyait jour et nuit au tombeau de son cher époux.

Il fallait faire violence pour l'en arracher et l'obliger de prendre du repos et de la nourriture ; c'est ainsi que cette vertueuse femme passa les vingt-deux années qu'elle survécut à Abeilard.

Le monde ne vit plus de Héloïse ; plus de compagnie, plus de visite, plus de parloir pour elle ; à peine la rencontrait-on dans le monastère. Elle était, ou renfermée dans sa chambre, ou auprès du tombeau de son époux.

Ses larmes coulèrent si longtemps, qu'elles ternirent la beauté de son visage ; une triste pâleur prit la place de sa couleur naturelle : ses

yeux perdirent tout leur feu, et tout son corps fut abattu par la douleur.

Elle devint l'exemple de sa communauté par ses austérités et sa pénitence. Elle dressa même des constitutions ¹, non seulement pour les religieuses du Paraclet, mais encore pour tous les monastères de sa dépendance.

Elle obtint divers privilèges du Saint-Siège, et le pape Luce II confirma tous ceux que ses prédécesseurs lui avaient accordés. La bulle qui lui fut adressée est du 17 mars 1143, et Héloïse y est traitée d'abbesse de la sainte Trinité.

Elle obtint depuis plusieurs bulles, et la dernière grâce qui lui fut accordée par le Saint-Siège, est une bulle d'Alexandre III, le même pape qui a canonisé S. Bernard. Elle est datée de Paris, le 6 avril 1163, 21 ans après la mort d'Abeilard.

Après toutes les précautions que cette habile supérieure avait prises pour le bien de sa congrégation, elle ne pensa plus qu'à inspirer à ses

¹ Voyez ces constitutions dans la vie d'Abeilard, imprimée en 1720, t. II, p. 225.

religieuses les sentiments les plus saints et les plus élevés. Prières, instructions, exemples, réglemens, exhortations, tout entraînait dans sa conduite, et tout lui réussissait.

Sa douceur était un charme qui gagnait tous les cœurs, qui aplanissait toutes les difficultés, qui surmontait tous les obstacles. Son éloquence persuadait tout ce qu'elle voulait.

Une fièvre violente et d'autres indispositions firent connaître à Héloïse que sa fin approchait.

Elle ne s'en alarma point, son cœur était détaché de la vie présente; elle se disposa à ce dernier passage avec ce courage héroïque qui ne l'avait jamais abandonné. Elle consolait ses filles qui concevaient la grandeur de la perte qu'elles allaient faire; elle les exhortait, les encourageait.

Après avoir reçu les derniers sacrements, elle leur donna sa bénédiction, en leur ordonnant de l'enterrer avec leur fondateur. Elle mourut un dimanche, le 17 de mai 1164, comme Abeilard, dans son année climatérique, âgée de soixante-trois ans.

Héloïse, en ordonnant de la mettre dans le

tombeau d'Abeilard, a voulu faire connaître à la postérité, que l'amour qu'elle avait pour lui était aussi pur que légitime ; et quoique des critiques superstitieux aient cru voir, dans cette disposition, les restes de la flamme qu'elle avait sentie pour Abeilard dans sa jeunesse, il était juste cependant que la mort ne séparât point ceux qui, durant leur vie, n'avaient eu qu'un cœur et une âme.

Tout ce qu'il y avait de considérable dans la province, soit dans l'église, soit dans l'épée, soit dans la robe, honorèrent de leur présence ses funérailles et accompagnèrent de leurs larmes son corps jusqu'au tombeau.

Leur piété fut récompensée par la vue d'un prodige, dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire. On assure que lorsqu'on eut ouvert le tombeau d'Abeilard, et qu'on fut sur le point d'y descendre le corps d'Héloïse, ce fidèle époux qui l'attendait depuis vingt-deux ans, étendit ses bras pour la recevoir, et l'ayant serrée contre sa poitrine, laissa à toute la postérité un exemple frappant et inimitable de fidélité de l'amour conjugal jusqu'après sa vie, et fit connaître que

le parfait amour est plus fort que la mort, puisque dans leurs personnes il ne fut pas éteint par la mort même.

Ce fait, qui ne sera pas cru par des esprits forts est cependant attesté par des auteurs dignes de foi ¹. Saint Grégoire de Tours nous rapporte une semblable histoire d'un sénateur de Dijon, nommé Hilaire, qui, après avoir vécu dans une parfaite union avec son épouse, leva ses mains pour l'embrasser, lorsque, quelques années après on la mettait dans le même tombeau. Pareil événement arriva du temps de Tertullien, qui en rapporte tout au long l'histoire dans son livre de l'*Ame*. Si nous ajoutons foi à ces auteurs célèbres, la circonstance de la sépulture d'Héloïse ne paraîtra plus incroyable.

Malgré tous les changements qu'on a faits depuis tant de siècles au tombeau de ces malheureux époux, on a toujours respecté une si sainte et si rare union.

Personne n'a osé séparer ce que la nature avait

¹ Voyez Chron. Turon. Quercet. in not. ad Epist. Abeil. p. 1195.

joint par des liens si merveilleux. On fit graver quatre vers latins, à la louange d'Héloïse, sur son tombeau ; mais comme ils sont d'une basse latinité, nous les rapporterons tels qu'ils ont été traduits en notre langue.

Ci git cette savante abbesse :
 Héloïse est son nom ;
 De ce lieu d'oraison
 La fondatrice et la maîtresse.
 L'esprit consolateur en a fait sa maison ;
 Avec lui dans Sion,
 Elle repose en paix et pleine d'allégresse.
 Que ses mérites, que ses vœux
 Nous fassent de la terre élever jusqu'aux cieux !

Ces vers sont bien peu de chose pour une personne d'un mérite aussi rare. L'épitaphe suivante, faite depuis, nous a paru plus digne de cette illustre femme.

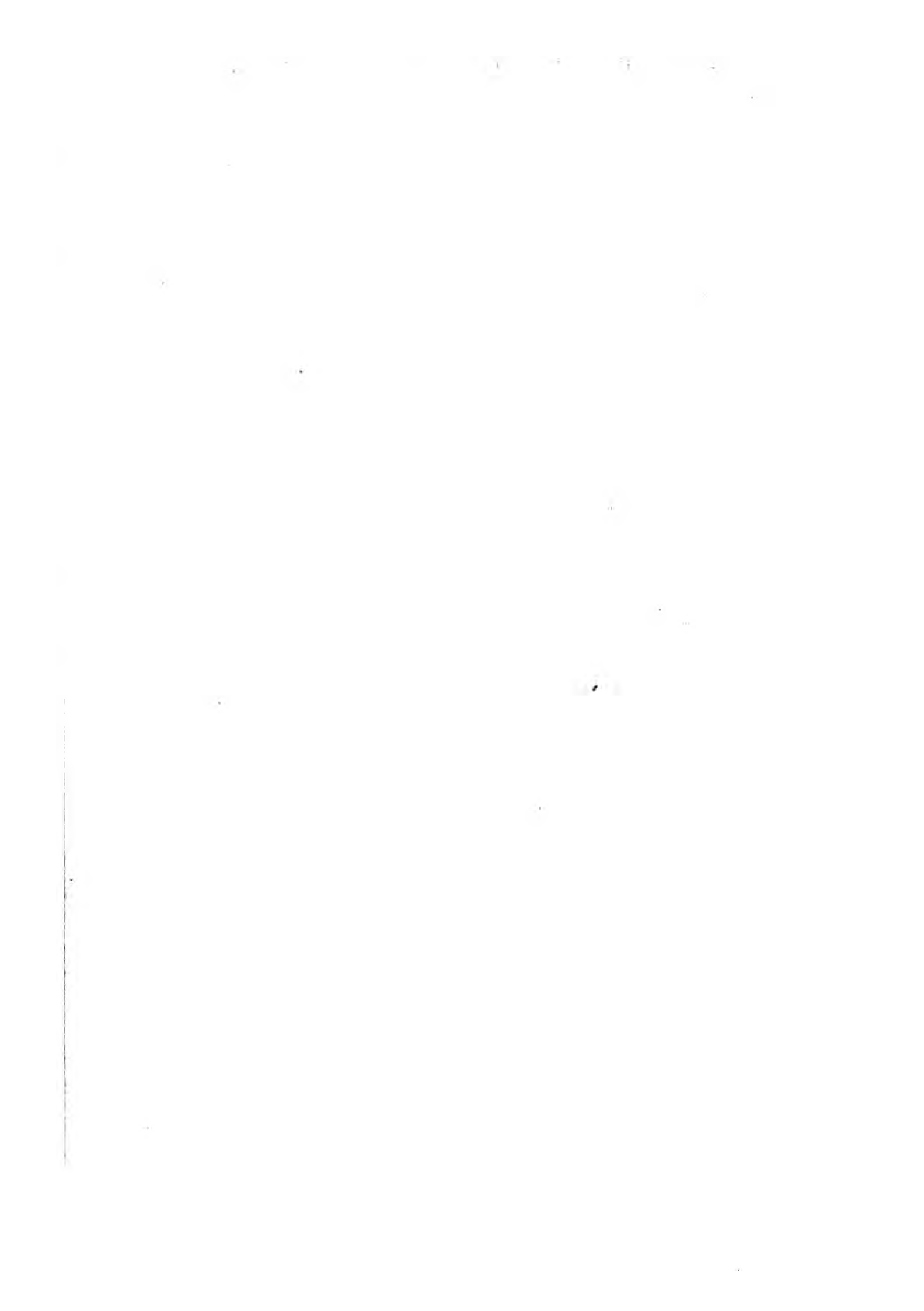
Ce tombeau, d'Héloïse ensevelit les cendres.
 Monument précieux pour tous les amants tendres :
 Epouse sans époux, et veuve avant sa mort,
 Héloïse, à vingt ans, subit ce triste sort.
 Sa beauté, son esprit, sa science profonde,
 La firent admirer des quatre coins du monde.
 La mort qui détruit tout, l'a rejointe à jamais
 A son cher Abeilard, l'objet de ses souhaits.

On peut dire, en faveur d'Héloïse, que depuis qu'elle eut quitté le monde pour se faire religieuse, jusqu'au dernier jour de sa vie, elle a eu une estime et un applaudissement universels.

De tous les écrivains, dont le nombre est infini, qui ont fait mention de cette femme célèbre, dans leurs ouvrages, il ne s'en trouve aucun qui en dise du mal : chose étonnante, lorsqu'on a fait, comme Héloïse, sur le théâtre de cette vie, un personnage aussi distingué.

Il y a plus de six siècles qu'Abeilard et Héloïse n'existent plus ; mais leur mémoire a toujours été si précieuse aux âmes tendres et sensibles, que la postérité n'oubliera jamais leurs infortunes. Il semble qu'Héloïse l'ait prédit, lorsque dans sa première lettre elle écrit à Abeilard :

**Ainsi l'on parlera de nous, de nos ardeurs,
Tant que le tendre amour régnera dans les cœurs.**



LETTRE D'ABEILARD ¹

A SON AMI

Après le triste récit que vous m'avez fait des malheurs que vous avez éprouvés, vous avez besoin de consolation, je le sais ; mais croyez-vous, Philinte, être le seul homme à plaindre dans l'univers ?

« Hélas ! à qui vous adressez-vous ?

« Comme ami véritable, j'ai pris part à vos

1 Il est peu de livres qui aient fait mention de la lettre qu'Abeilard écrivit à Philinte son ami, dont une copie tomba par hasard entre les mains d'Héloïse ; nous commençons ce recueil par cette lettre, comme ayant donné lieu à toutes celles que nous avons d'Héloïse et d'Abeilard.

justes douleurs ; que ne vous ai-je pas dit pour essuyer vos larmes ?

« J'ai épuisé toute ma philosophie, afin d'adoucir les blessures que la fortune vous avait faites.

« Tous mes soins ont donc été inutiles : pourquoi vous occuper toujours de vos chagrins ? L'homme sage doit se soutenir, et ne pas s'abandonner à lui-même. S'il est un moyen de vous consoler, je le trouve dans l'amitié que j'ai conçue pour vous. Connaissez tous mes malheurs, les vôtres vous paraîtront moins sensibles ; lorsque vous les comparerez avec ceux qu'a souffert le plus tendre et le plus malheureux des hommes. Il faut être mon ami, comme vous l'êtes, pour me résoudre à vous tracer ici des événements qui ne peuvent se présenter à mon esprit, sans pénétrer mon cœur d'une affliction mortelle.

« Puisse le long enchaînement de mes maux calmer les soucis de votre âme, et rendre à la mienne cette douce tranquillité, qu'elle ne peut trouver qu'après la destruction de ce misérable individu qui la renferme, et pour l'anéantissement duquel je prie Dieu tous les jours !... »

Abeilard fait ici l'histoire de ses amours et de ses infortunes. Nous renvoyons le lecteur à la vie de cet illustre malheureux ; nous rapporterons seulement les passages suivants qui nous ont paru mériter quelque attention ; Abeilard, après avoir triomphé de ses ennemis, continue ainsi sa lettre :

« Les orages étaient évanouis : je me voyais dans le port ; tous les traits de mes ennemis étaient émoussés et sans force : heureux, si j'avais su profiter de ma victoire ! Ah ! lorsque l'esprit est content, qu'il est difficile de défendre son cœur du funeste poison de l'amour ! Vous allez connaître, Philinte, toutes mes faiblesses ; je crois que tous les hommes doivent payer le tribut dû à l'amour.

« J'étais philosophe, mais ce tyran des âmes triompha de toutes ma sagesse ; ses flèches furent plus fortes que tous mes raisonnements ; aussi ce dieu ne tarda guère à me faire suivre le penchant qu'il voulut. Le ciel, au milieu des délices dont mon cœur s'enivrait, m'accabla de sa colère ; je fus un exemple de sa vengeance,

une victime d'autant plus malheureuse, qu'on m'ôta tous les moyens de me satisfaire ; il me laissa en proie à tous mes désirs criminels. Je vais, mon cher, vous faire un récit fidèle de ma passion ; vous jugerez si j'ai mérité un pareil châtiment.

« J'ai toujours eu en horreur ces coquettes ridicules qu'on ne peut aimer sans honte. J'étais ambitieux dans le choix que mon cœur faisait ; je voulais trouver des obstacles à surmonter, afin de vaincre avec plus de gloire. Il y avait dans Paris une jeune personne... Ah ! Philinte, l'amour s'était plu à la former ; son nom était Héloïse. »

Abeilard continue de parler de ses amours, de sa réussite auprès de Fulbert, des chagrins qu'il assure de la part de ce chanoine, outré de la conduite de sa nièce, de sa réconciliation avec lui, jusqu'au moment de son entrevue avec Héloïse en Bretagne, où il était allé pour lui annoncer les conditions de la paix qu'il avait faite avec son oncle. Héloïse, mécontente de la parole qu'avait donné Abeilard de l'épouser, ne put s'empêcher, pour l'en détourner, de lui représenter...

« Que le mariage était un lien fatal à un philosophe; que les soins d'une famille ne s'accordaient pas avec la tranquillité et l'application que demandait l'étude de la sagesse. Elle me rapporta, continue Abeilard, tout ce qu'ont écrit sur ce sujet Théophraste, Cicéron, et surtout l'infortuné Socrate, qui sortait joyeux de la vie, parce qu'il y laissait Xantipe.

« Ne m'est-il pas plus doux, ajoutait-elle, de me voir votre amante que votre épouse? L'amour n'aura-t-il pas plus de force pour conserver nos cœurs dans l'intelligence, que les nœuds de l'hymen? Les plaisirs que nous goûterons rarement et avec peine, nous paraîtront toujours charmants, au lieu que les choses permises sont insipides.

« Toutes ces raisons ne pouvant m'émouvoir, Héloïse supplia ma sœur de me donner d'autres alarmes. Lucile, c'est ainsi qu'elle se nomme, m'ayant tiré en particulier: A quoi pensez-vous? me dit-elle, à quoi songez-vous? Est-il possible qu'Abeilard ait formé le dessein d'épouser Héloïse? Elle semble, je l'avouerai, mériter un

attachement éternel : la beauté, la jeunesse, la science, tout se rencontre en elle, vous en êtes adoré, je le veux croire ; mais à quoi bon vous flatter ? Cette beauté n'est qu'une fleur que la première maladie flétrira bientôt. Lorsque ces traits, dont vous êtes épris, seront effacés, vous vous repentirez, mais trop tard, de vous être engagé dans des chaînes que la mort seule peut rompre.

« Je veux vous voir réduit, comme les autres maris, au seul plaisir du veuvage : pensez-vous que la science vous doive rendre Héloïse plus aimable ! Je le sais, elle n'est pas de ces précieuses qui vous accablent sans cesse d'un langage affecté, qui se mêlent de juger des livres, et qui décident. Lorsqu'elles sont dans leur fureur de parler, époux, amis, valets, tout est en fuite ; vous diriez que mille timbales et mille trompettes font un bruit confus.

« Héloïse n'a pas ce défaut ; cependant il est toujours fâcheux de n'oser, en présence d'une épouse, se servir de termes impropres. On souffre avec plaisir d'une amante. Vous êtes sûr du cœur

d'Héloïse, dites-vous : je le crois ; vous en avez reçu des preuves éclatantes : mais ne craignez-vous pas que l'hymen ne soit le tombeau de son amour ? Le nom d'époux et de maître est odieux. Héloïse serait-elle ce phénix qu'on ne saurait trouver ? Se distinguera-t-elle des autres femmes ? Allez, allez, le front d'un philosophe est moins en sûreté que celui des autres hommes.....

« Ma sœur s'animait et m'allait alléguer mille raisons de cette nature : je l'interrompit brusquement, et me contentai de lui dire qu'elle ne connaissait point Héloïse. Peu de jours après, nous partîmes ensemble de Bretagne, et à peine fûmes-nous arrivés à Paris, que notre mariage se conclut, etc., etc. »

Abeilard parle ensuite des mauvais traitements de Fulbert envers Héloïse, décrit ses malheurs. La peinture qu'il fait de l'abbaye de Saint-Gildas, d'où il écrit cette lettre à son ami, mérite d'être rapportée.

« J'habite un pays barbare, dont la langue m'est inconnue ; je n'ai de commerce qu'avec des peuples féroces ; mes promenades sont les bords

inaccessibles d'une mer agitée ; mes moines ne sont connus que par leur débauche ; ils n'ont d'autre règle que celle de n'en avoir point. Je voudrais, Philinte, que vous vissiez ma maison, vous ne la prendriez jamais pour une abbaye : les portes ne sont ornées que de pieds de biches, d'ours, de sangliers, de peaux hideuses, de hiboux. Les cellules sont tapissées de nappes, de cerfs, etc. J'éprouve chaque jour de nouveaux périls : je crois à tous moments voir sur ma tête un glaive suspendu ; que vous dirai-je enfin ? Je me vois seul abandonné à tous mes chagrins. Je regrette le Paraclet que j'ai quitté ; je souhaite le revoir.....

« Ah ! mon ami ! l'amour que mon cœur conserve toujours pour Héloïse, ne me séduit-il point ? Je n'ai pu encore en triompher dans ma solitude... je pousse des soupirs, je verse des larmes de sang... Le nom d'Héloïse m'échappe ; je prends plaisir à le prononcer... Je me plains de la rigueur du ciel à mon égard... Ai-je donc mérité tant de disgrâces ? Il le faut croire, puisqu'elles me sont arrivées. Si le monde vous hait, Philinte, vous voyez comme il m'a haï.

« Allons, faisons des efforts sur nous-mêmes ; profitons de nos malheurs ; résignons-nous entièrement à la volonté d'un Dieu qui n'afflige que ceux qu'il aime... Hélas ! je vous donne ici mes leçons : heureux, si moi-même je peux les mettre en usage !... Adieu. »

SOMMAIRE DE LA LETTRE SUIVANTE

Cette lettre, traduite du latin, a pour titre : *Historia calamitatum Abelardi*. Elle renferme des pensées qu'on ne peut rendre en français sans blesser les oreilles chastes. Entr'autres, ces passages, lorsqu'Abelard dit qu'il se servait du prétexte d'enseigner Héloïse, pour lui faire l'amour :

« Primùm domo unà cojungimur, postmodùm animo, sub
 » occasione igitur disciplinæ amori penitùs vacabamus, et
 » secretos recessus quos amor optabat, studium lectionis
 » offerebat. Apertis itaque libris plura de amore quàm de
 » lectione verba se ingerebant; plura erant oscula quàm
 » sententiæ, sæpius ad sinus quàm ad libos deducebantur
 » manus... Quoque minus suspicionis haberemus, verbera
 » quandoque dabat amor non furor, gratia non ira... Quid
 » denique nullus à cupidis intermissus est gradus amoris, et
 » si quid insolitum amor excogitare potuit est additum. »

Héloïse, pour détourner son amant de l'épouser, s'exprime ainsi : « Pro periculo et pro decore Abelardi, Heloissa de-
 » hortabat me à nuptiis, nuptiæ non conveniunt cum philo-
 » sophiâ, quæ enim conventio scholararium ad pedissequas,
 » scripteriorum ad cunabula; librorum ad colos, calamo-
 » rum ad fusos... » Héloïse, sur les malheurs d'Abelard, peint ainsi ses sentiments : « Deus immaculatum non per-
 » tulit thorum qui diù antè sustinuerat pollutum; quid ex
 » adulterio promerentur alii, tu ex matrimonio incurristi;
 » non cum pristinis, vacaremus voluptatibus, sed cum ab
 » tempus segregasti castiùs viveremus. »

LETTRE D'HÉLOÏSE

A ABEILARD

« Il y a quelque temps que l'on m'apporta par hasard une lettre que vous écriviez à un de vos amis. Comme j'en connus le caractère, je l'ouvris ; et pour excuser cette action, je me flattai du droit que je dois avoir sur tout ce qui vient de vous : mais ma curiosité me coûta bien des larmes ne trouvant dans cette lettre qu'un long détail de nos aventures. Ces idées m'agitèrent violemment ; il me sembla qu'il n'était pas besoin, pour consoler votre ami, de quelque légère disgrâce, de lui parler si sincèrement de nos malheurs.

« Quelles réflexions ne fis-je point !

« Le temps effaçait un peu le souvenir de nos peines ; mais, en les lisant écrites de votre main, je les sentis jusqu'au fond du cœur aussi vivement que jamais. Je me représentai tout de nouveau ce que vous avez souffert pour moi, combien votre esprit vous attirait d'ennemis et de jaloux ; cette prison perpétuelle dont on vous menaçait sur les choses mêmes que vous désavouiez ; enfin ma mémoire ne m'épargna rien sur le souvenir de nos malheurs.

« Je n'ai pas oublié non plus la persécution de ces deux hommes qui s'élevèrent contre vous au concile de Rheims ; et le scandale qu'on vous fit sur le nom de Paraclet que vous aviez donné à votre maison ; et je n'oublierai jamais la persécution que vous essuyâtes de ces moines que vous honorez pourtant aujourd'hui du nom de frères.

« Le récit que vous faites de tout cela à votre ami est si vif et si naturellement écrit, que j'ai failli étouffer de douleur en le lisant ; et j'aurais eu le plaisir de vous renvoyer votre lettre effacée

par mes larmes, si on n'était venu un peu trop tôt me la demander : elle m'a laissée bien émue, et je vous avoue qu'elle a réveillé tous mes sentiments contre nos ennemis.

« Puisque le temps, qui vient à bout de tout, n'a point usé leur haine contre vous, et que votre vertu est toujours persécutée, je suis résolue de publier en toutes les langues nos disgrâces, pour faire honte au siècle injuste qui ne nous a pas connu ; je n'épargnerai rien, puisque rien ne vous épargne ; et je vous attirerai tant de pitié, qu'on ne parlera plus de mon cher Abeilard que la larme à l'œil.

« Pour moi qui ne sens que vos maux, je ne vous dirai rien de l'état où je suis pour l'amour de vous.

« Seule, affligée, et sans consolation, car je ne puis en recevoir que de votre part, et je ne reçois pas même de vos nouvelles, ne me refusez pas au moins ce secours, je vous en conjure, et me faites un récit fidèle de tout ce qui vous regarde, quelque douloureux qu'il soit.

« S'il est vrai que les peines partagées sont

plus légères, vous souffrirez moins quand vous m'aurez conté les vôtres. Ne dites pas, pour vous excuser, que vous voulez épargner mes larmes ; votre silence m'en coûte autant que le récit de vos malheurs : d'ailleurs, si vous voulez attendre, pour m'écrire, que vous ayiez des choses agréables à me mander, j'ai peur que vous n'attendiez trop longtemps.

« La fortune et la vertu s'accordent rarement. Si vous étiez moins sage vous seriez plus heureux : donnez-moi donc le plaisir de recevoir de vos lettres, sans attendre un miracle de la fortune. C'est en votre absence la seule joie que je puisse sentir ; et c'est de cette joie que Sénèque, que vous me faites lire, se laissait pénétrer, tout philosophe qu'il était, quand il recevait des lettres de Lucile.

« En attendant que vous me donniez le même plaisir, je goûte celui de regarder souvent votre portrait : je le néglige quand je vous vois, votre absence le rend meilleur ; mais, si la peinture donne tant de plaisir, quelle joie n'inspirent point des lettres ; elles, qui parlent, qui allument

et qui nourrissent le feu de nos passions ! Un plaisir si innocent ne nous est pas défendu ; ne perdons point, par nos négligences, la seule consolation qui nous reste : je lirai dans vos lettres que vous êtes mon époux, je vous parlerai dans les miennes comme votre épouse ; et, malgré nos malheurs, vous me serez toujours tout ce que vous voudrez être.

« C'est pour soulager les personnes enfermées comme moi, que les lettres ont été inventées ; je porterai les vôtres sur mon sein, je les baiserais sans cesse ; mais je ne veux point qu'elles vous coûtent de peines : écrivez-moi sans application, avec négligence ; que votre cœur me parle, et non votre esprit. Je ne saurais plus vivre, si vous ne me dites que vous m'aimez. Ce langage vous doit être si naturel, que je ne crois pas que vous puissiez en tenir un autre ; d'ailleurs, il est juste que vous refermiez, par quelque nouvel acte d'amour, les blessures que vous avez ouvertes dans mon âme par le détail que vous avez fait à votre ami de nos malheurs.

« Ce n'est pas que je vous reproche l'innocent

artifice dont vous vous êtes servi pour consoler un affligé, en comparant sa misère à une plus grande : la charité est ingénieuse, et je vous en loue ; mais vous nous devez encore quelque chose de plus qu'à cet ami.

« On nous appelle vos sœurs, nous nous disons vos filles, et s'il y avait dans la nature des termes plus tendres, nous nous en servirions pour vous marquer ce que nous vous sommes, et vous faire souvenir de ce que vous nous devez.

« Pour nous, quand nous serions assez ingrates pour oublier la reconnaissance que nous vous devons, cette église, ces autels, cette maison nous en parlent assez ; c'est vous qui avez sanctifié ce lieu qui n'était connu que par des vols et par des meurtres, et qui avez fait une maison de prières, d'une retraite de voleurs. Ces cloîtres-ci ne doivent rien aux aumônes publiques ; les usures et les pénitences des publicains ne nous ont point enrichies ; vous seul nous avez tout donné : c'est à vous que ce jeune plant doit tout ce qu'il est.

« Quoique la grâce de la vocation semble être

ici assurée par une clôture et par des vœux ; quoique les pointes de nos grilles en défendent les approches, cette sève d'Adam, qui monte insensiblement jusqu'au cœur, nous le corrompra, si vous ne nous aidez à le conserver.

« Je sais que vous ne restez pas oisif, mais ce n'est pas pour nous que vous travaillez : vous jetez devant les pourceaux les perles de l'Évangile, et vous négligez des brebis innocentes qui vous suivraient sur le haut des montagnes.

« Mais je m'aperçois que je n'ose pas seulement vous parler en mon nom : cependant devrais-je employer, pour vous toucher, d'autres intérêts et d'autres pleurs que les miens ? Les Augustins, les Tertulliens, les Jérômes ont écrit à des Paules, à des Eudoxes, à des Ménalies. Quand vous lisez ces noms, oubliez-vous le mien ?

« Ne devriez-vous pas me former à la vertu avec saint Jérôme, me prêcher la vérité avec Tertullien, me parler de la grâce avec saint Augustin. Votre science ne doit point être pour moi un bien stérile ; de plus, en m'écrivant, vous écrivez à votre épouse ; le sacrement a rendu

notre commerce hors de scandale ; vous pouvez même me voir sans danger.

« Quand nos vœux ne seraient pas un obstacle à nos plaisirs, et que nous pourrions les oublier, la cruauté de mon oncle à votre égard ne nous laisse rien à craindre de notre tendresse. Ne me fuyez donc plus, écoutez mes soupirs, soyez-en le témoin, puisque vous en êtes la cause. Si je suis ici par raison, persuadez-moi d'y demeurer par vertu.

« Hélas ! si vous vous souveniez... mais oublie-t-on comment on est aimé ? Comme je passais les jours à vous attendre, avec quel plaisir je me dérobaï à tout le monde pour vous écrire ; quelle inquiétude me coûtait un billet, jusqu'à ce que vous l'eussiez reçu ; que de ménagements et de stratagèmes pour vous voir !

« Ce détail vous surprend, vous craignez d'en attendre la suite ; mais ce récit me soulage ; je n'en rougis point ; et puisque l'excès de ma tendresse pour vous n'a point eu de bornes, je n'en veux point donner au plaisir que je trouve d'en parler. Je me suis haïe pour vous montrer plus

d'amour ; je suis venue ici pour me perdre, pour vous laisser vivre sans inquiétude.

« Le vice n'inspire point de tels sentiments ; quand on aime par les sens, on n'aime pas les morts. Mon oncle a cru que, semblable aux autres femmes, je n'aimerais que votre sexe : il s'est trompé, en vous l'ôtant ; et je me venge de lui, en vous accablant de toute ma tendresse.

« Vous savez bien que dans le temps même que nos amours pouvaient n'être pas si pures, je n'ai jamais aimé l'homme en vous. Combien vous ai-je témoigné de répugnance pour le mariage ! Quoique je connusse bien que le nom de femme était auguste parmi les hommes, et saint dans la religion, je trouvais plus de charmes dans celui de votre maîtresse.

« Les chaînes du mariage portent un attachement nécessaire qui ôte la gloire d'aimer, et que je voulais me conserver ; toutes ces délicatesses ne vous sont point échappées : je vois même par la lettre que vous écrivez à votre ami, que vous vous en souvenez encore avec plaisir, et que vous n'avez pas oublié combien je trouvais insipides

les engagements que la mort seule peut rompre, et qui font une nécessité de l'amour.

« Combien de fois vous ai-je protesté qu'il m'était plus doux de vivre avec Abeilard, comme sa maîtresse, que d'être impératrice avec Auguste, et que je trouvais plus de douceur à vous obéir, qu'à voir sous mes lois le maître du monde !

« La véritable tendresse sépare de l'amant tout ce qui n'est pas lui ; elle ne cherche ni rang ni fortune ; je suis persuadée que s'il y a une félicité à espérer ici-bas, ce n'est que par l'union de deux cœurs que la sympathie a joint, et que le mérite et l'amour réciproque rendent heureux. Il n'y a point alors de vide dans leurs cœurs : tout y est en repos, parce que tout y est content.

« Nous avons été de ce nombre ; charmés l'un de l'autre, nous vivions heureux. Votre réputation faisait honneur à mon choix. Il n'y a point de province où l'on ne vous ait désiré : et on ne vous a jamais quitté sans peine : on se faisait un plaisir de dire, j'ai vu Abeilard.

« Les femmes les plus sévères ne l'auraient point été pour vous, si vous aviez voulu les cor-

rompre. Le moyen de n'être pas touché de votre air, de vos manières, de la vivacité de votre esprit, du brillant de vos conversations ?

« Tout en vous parle pour vous ; bien éloigné de ces savants qui savent tout, hors le moyen de plaire, la science en vous est aimable et fait envie de savoir. Avec quelle facilité faites-vous des vers les plus galants du monde !

« Personne ne badine comme vous : il n'y a que vous qui sachiez louer : cette jolie Rose¹ en sera une preuve et un modèle à la postérité. Il n'est pas jusqu'à vos moindres chansons qui n'aient des charmes.

« Combien toutes ces galanteries m'ont-elles fait de rivales ! Combien en ai-je vu à qui l'amour-propre faisait croire, après une seule de vos visites, qu'elles étaient la Silvie de vos vers ? Mais où est le temps dont je parle ? Je pleure à présent mon amant et mes joies passées.

« Vous qui fûtes jalouses de mon bonheur,

¹ Le roman de la Rose est une erreur. Cet ingénieux roman est de Jean de Méhum, et non d'Abailard.

apprenez que celui que vous m'avez envié n'est plus ni pour vous ni pour moi ; mon amour a fait son crime, son supplice et mon désespoir. La rage de mes parents a troublé le calme où nous vivions, ne songeant qu'à nous aimer et à nous plaire. Si c'est un crime de vivre ainsi, j'aime le crime, et je suis innocente aujourd'hui bien malgré moi.

« Si j'avais été auprès de vous quand on vous mit dans le triste état où vous êtes, je vous aurais défendu au péril de ma vie ; mais n'en parlons plus : il y a de l'éloquence à se taire, quand le malheur ne peut être exprimé.

« Dites-moi seulement pourquoi vous m'avez négligée dès que j'ai eu fait profession, où vous savez que je n'ai apporté d'autres dispositions que celle de vous plaire et de vous éviter des peines, ni d'autre consentement que le vôtre. D'où viennent vos froideurs ; ne serait-ce point que l'excès de ma tendresse, qui ne vous laisse plus rien à désirer, aurait ralenti vos feux ?

« Une triste expérience me fait connaître que

l'on suit ceux à qui on a trop d'obligation, et que le comble des faveurs attire le mépris d'un homme, au lieu de sa reconnaissance. J'ai trop mal défendu mon cœur : vous l'avez pris sans peine, ingrat ! vous le rendez de même ? mais je n'y consens pas ? et, quoique je ne doive point avoir ici de volonté, j'y ai pourtant conservé, malgré moi, celle d'être aimée de vous et de mourir en vous aimant.

« En prononçant mes vœux j'avais sur moi un billet de vous, par lequel vous me juriez que vous seriez toujours à moi : ainsi, j'ai offert votre cœur à Dieu avec le mien, et je lui ai juré de mourir plutôt que de ne vous pas aimer.

« Souffrez, au moins, ma passion comme une chose dont vous ne devez plus vous défaire. Hélas ! quelle lâcheté à moi de parler ainsi !

« Je ne dois penser qu'à Dieu, et je ne parle que d'un homme. Vous m'y forcez, cruel ! pourquoi ne m'aimez-vous plus ? pourquoi ne me trompez-vous pas ? Vous ne daignez pas seulement me laisser aucun moyen de vous excuser. Quoi ! pouvez-vous bien vous résoudre à ne

me voir **jamais** ? Hélas ! écrivez-moi donc quelquefois.

« Ne vous y trompez pas, vos serments vous ont donné à moi, et je n'ai fait d'autre profession que d'être à vous. Rien ne doit séparer nos **cœurs** ; je me suis enfermée, parce que vous l'avez voulu. Voilà le secret de ma vocation : vous le savez ; et cependant votre froide indifférence est tout le fruit de ma prison.

« J'ai honte, parmi les épouses d'un Dieu, de me trouver la servante d'un homme. Je suis à la tête d'une communauté, dont je devrais être l'exemple, dévouée uniquement à Abeilard : quel monstre ! M'éclairez-vous, mon Dieu ? votre grâce me fait-elle parler, ou si mon désespoir seulement m'arrache ces réflexions ?

« Au travers des feux dont je brûle, je me vois quelquefois comme une pécheresse qui devrait pleurer ses péchés ; et misérable que je suis, je ne pleure que mon amant ! je rappelle sans cesse le souvenir de ces péchés ; mais ce n'est pas de les avoir commis que j'ai de la douleur, c'est de ne les plus commettre.

« En quel désordre me jetez-vous, Abeilard ! Je vous confesse mes faiblesses ; je vous reproche votre dureté ; je ne sais ce que je dis, l'excès de mon amour l'emporte : je ne puis plus me retenir. Ah ! qu'il est dur, mon cher Abeilard, de combattre toujours pour son devoir contre une longue habitude d'aimer !

« J'écoute un moment les sentiments de piété que Dieu m'envoie ; un moment après, mon imagination se remplit de ce que la tendresse a de plus doux, et je m'y abandonne. Je vous dis aujourd'hui tout ce qu'hier je ne voulais pas vous dire. Je veux quelquefois ne plus vous aimer ; mais l'amour se venge bien de ce dessein, en redoublant le martyre d'amour dont il me fait mourir pour vous. Par pitié, aidez-moi à me guérir de vous ; si vous l'êtes de moi. Comme mon amant, comme mon époux, ou comme mon père, consolez-moi. Ces noms ne sauraient-ils plus vous émouvoir par amour, par religion ?

« Venez tâcher d'étouffer ma passion, et de fortifier mes bons désirs. Empêchez-moi de profaner plus longtemps ma vocation. Humilions-nous

devant les richesses de la providence de mon Dieu qui se sert de tout pour notre justification, et, par un effet de sa grâce, nous purifie souvent, malgré nous, en nous dessillant les yeux sur nos misères.

« Je crois finir ici ma lettre, mais mon cœur n'est pas encore content. Quand vous m'obligeâtes de me donner à Dieu, vous me promîtes d'en faire autant ; cependant vous ne m'avez pas tenu parole. Si ma jeunesse et mon sexe vous faisaient craindre de me laisser dans le siècle, ma vie, ma fidélité, mon cœur que vous deviez connaître, vous devaient rassurer. Votre défiance me toucha, je l'avoue sensiblement.

« Quoi ! disais-je, Abeilard, me croyait autrefois au premier mot, et il faut aujourd'hui un Dieu et des vœux pour lui répondre de moi ! Vous n'aviez qu'à me donner des lois, sans m'enfermer. Vous êtes-vous cru un meilleur maître pour le vice que pour la vertu ? Tout ce qui vient de vous a des charmes pour moi : rien ne m'aurait paru difficile à exécuter sous vos ordres et sous vos yeux. Vous avez bien plus risqué à me

laisser sans vous. Je suis faible quand je suis seule, et je vous aime encore aujourd'hui plus que je n'ai jamais fait.

« Cela vous marque au moins la pureté de mon amour. Si j'avais aimé la volupté, lorsqu'on attenta sur vous, je n'avais que vingt ans ; je pouvais donner du plaisir et en prendre, si j'en avais pu goûter d'autre que celui de vous aimer. Je renonçai avec joie au monde, aux richesses, aux honneurs, à tout, hors à vous, mon cher Abeilard : laissez-moi quelque espérance de n'être pas tout à fait oubliée.

« Je vous conjure par les liens que je traîne ici, d'en venir relever le poids ; je le trouverai léger, quand vous le soutiendrez ; vous me donnerez des maximes d'un saint amour, et puisque vous m'avez mis dans le port de la grâce, n'est-il pas juste d'en partager avec moi le bonheur ? Sans changer de cœur, changeons d'objet ; élevons nos esprits à Dieu, n'ayons de transports communs que pour sa gloire ; j'attends cela de sa miséricorde : il a des droits particuliers sur le cœur des grands hommes : quand il les touche, il les ravit.

« Jusqu'à ce moment de grâce arrivé, pensez à moi ; souvenez-vous de ma tendresse et de ma fidélité ; aimez en moi votre maîtresse, chérissez votre fille, votre sœur, votre femme ; songez que je vous aime éperduement, quoique je combatte quelquefois pour ne plus vous aimer ! j'en frissonne, et j'ai envie de l'effacer. Je finis enfin cette grande lettre, mon cher Abeilard, en vous disant adieu.

« HÉLOÏSE. »

LETTRE D'ABEILARD

A HÉLOÏSE

« Si j'avais pensé qu'une lettre qui ne s'adressait point à vous, pouvait tomber entre vos mains, je me serais bien gardé d'y rien mêler qui eût pu rappeler le souvenir de nos plaisirs passés.

« Je parlais à mon ami avec confiance de mes malheurs, pour adoucir les siens par la comparaison : si je vous ai fait du mal ne songeant qu'à lui faire du bien, je vous en demande pardon ; c'est assez que je vous aie fait souffrir, quoique je l'aie fait sans y penser, pour que je souffre.

« Car, ne vous trompez pas, Héloïse, je vous adore avec plus d'ardeur que je n'ai jamais fait. Il faut vous ouvrir mon cœur : j'ai caché ma passion au monde depuis ma retraite par vanité, et vous par tendresse ; je voulais vous guérir par mon indifférence affectée, et vous épargner les maux cruels d'un amour sans espérance.

« J'ai moi-même essayé, ne pouvant plus vivre avec vous, de vous effacer de mon cœur. J'ai cherché, dans la philosophie et dans la religion, des armes pour combattre cette passion, que nos malheurs n'avaient fait qu'allumer davantage. Je me suis engagé par des vœux à vous oublier, et je n'ai oublié que ces vœux.

« La solitude, où j'ai cru trouver un asile contre vous, désoccupé de tout le reste du monde, vous laisse seule remplir mon cœur et mon esprit, et je suis convaincu que c'est un soin inutile de travailler à ne vous plus aimer. Je serai assez sage, si je ne découvre qu'à vous mon désordre et ma faiblesse. Ma raison me fait voir toute l'étendue de mes devoirs.

« Toujours occupé de remords ou d'amour, je

n'ai pas un moment tranquille ; j'ai beau m'éloigner de vous, votre idée et ma passion me suivent partout. Je n'ai rien à espérer de l'amour, et je ne puis me donner à la vertu.

« Que nous sommes faibles, Héloïse, quand nous ne nous appuyons pas sur la croix de J.-C. ! les déserts, sans la grâce, n'éteignent pas les feux qu'on y porte. Vous m'appelez votre maître : il est vrai, je vous ai appris à aimer ; mais vous m'avez appris à votre tour que les maux que vous faites sentir sont des maux incurables.

« Je serais obligé à votre oncle de sa cruauté, si, en me mettant en état de ne pouvoir contenter ma passion, j'avais pu cesser de vous aimer ; mais mes désirs, qui ne peuvent être satisfaits, n'en sont que plus violents.

« Je suis bien plus coupable de brûler pour vous sous le sac et sous la cendre, consacré aux autels, que je ne l'étais par les crimes qui m'ont attiré mes malheurs.

« Vous voyez, Seigneur, que je sens tout le poids de ma misère ; m'en laisserez-vous accabler ? Je vous dis sans cesse, avec saint Augustin :

Donnez-moi votre grâce, ô mon Dieu ! pour accomplir ce que vous me commandez : et puis commandez-moi ce qu'il vous plaira. Rien ne vous est caché ; vous voyez tout ce que je souffre : permettez-vous qu'une créature vous dispute plus longtemps un cœur que j'avais cru vous avoir donné ?

« Vous me mandez, Héloïse, que vous ne vivez que pour moi, en paraissant vivre que pour Dieu, et que vous n'avez fait d'autres vœux que d'être à moi et de mourir en m'adorant.

« A quoi songez-vous d'irriter ce maître terrible, ce Dieu fort et jaloux qui appesantit sa main sur nous depuis si longtemps ?

« Craignez-le pour votre intérêt et pour le mien, si vous ne le pouvez encore par amour pour lui ; et ne le faites pas servir de prétexte, comme vous faites, à cette réputation de sagesse que vous vous êtes acquise par votre hypocrisie. Mais, hélas ! j'éprouve moi-même, Héloïse, combien il est difficile de pratiquer ce qu'on enseigne.

« Que ne fis-je point, quand vous vous enfermâtes, pour vous oublier ? Je cherchai des déserts

au fond de la Bretagne ; je mis la mer entre vous et moi, et presque au désespoir.

Je résolus de vous céder la place,
Et d'opposer aux feux dont me brûlaient vos yeux,
Cette insensible glace
Que verse dans les cœurs la distance des lieux.

« Je fis deux cents lieues pour m'éloigner de vous : mais l'absence, l'éloignement, le jeûne, l'étude, la prière, le silence, tout n'a servi qu'à me donner le plaisir d'être votre martyr ; j'ai cherché du secours dans les conseils d'un ami fidèle ; mais il fallait parler de vous, et c'étaient de nouveaux traits pour m'enflammer ; votre constance est un poison pour mon âme, qui nourrit mon amour.

« Votre indifférence ferait peut-être plus pour mon salut, que n'ont pu ni mes devoirs, ni ma raison : ce serait le coup de grâce pour moi ; mais la délicatesse de mon amour ne me permet pas de vous le demander. Je m'allume en vous parlant de mon amour ; et, dans ce moment, je

ne puis comprendre comment j'ai pu envier le repos indolent de ceux qui n'aiment rien.

« Vous me reprochez ma fuite et mon silence; vous rappelez le tendre souvenir de nos plus amoureux rendez-vous, et vous n'oubliez rien pour faire vivre une passion qui ne peut jamais être satisfaite.

« N'ai-je pas assez de mes maux et de mon amour pour mourir bientôt de douleur ?

« Mais s'il faut mourir, ô mon Dieu ! pourquoi ne pas mourir pour vous ? tant de souffrances seront-elles perdues pour le temps et pour l'éternité ? Faites-moi sentir, Seigneur, dans l'amertume de mon âme, cette salutaire douceur que trouve le véritable pénitent à pleurer ses péchés.

« Enivré de mon amour, je n'ai pleuré jusqu'ici que ma maîtresse; et, séduit par les dehors d'une vie pénitente, je me suis flatté que je satisfaisais à mes crimes. Quelquefois l'exemple des religieux que je commande m'humilie et me confond; mais souvent mon amour s'irrite de mon affreuse indifférence : je méprise tous les cœurs

qui ne savent point aimer, et je crois dans ces moments devoir dédommager l'Amour de tout celui qu'on lui refuse.

« Je sais bien que cette peinture que je vous fais de mes faiblesses est criminelle : ma force vous aurait donné du courage par vertu ou par dépit ; mais ma passion est accoutumée à vaincre. Ces deux volontés dont parle saint Paul, déchirent mon âme, et celle d'aimer Dieu est toujours la plus faible. Si l'on pouvait excuser un crime, il ne faudrait, Héloïse, que vous avoir vue pour m'excuser ; mais je sens que je me perds, et je ne veux pas me sauver.

« Damné dès ce monde-ci, j'ai sans fruit ce que je ne verrai jamais, et je perds tous les mérites d'une vie qui m'assurerait le ciel, si je le préférerais à vous. Je crois à l'Évangile, sans le vouloir pratiquer : c'est la foi des damnés.

« Sans goût pour la vertu, sans attention à mon état, sans respect pour les vœux que j'ai faits, je souffre toute la peine du vice et de la vertu, sans espoir d'être récompensé ni par l'un ni par l'autre. Ne me traitez donc plus de grand

homme : je ne mérite pas cet éloge ; ma faiblesse m'anéantit.

« Je vous trouve toujours entre Dieu et moi : quel obstacle pour aller à lui ! Cachez-moi votre tendresse ; laissez-moi oublier tout ce que vous souffrez de mon absence ; soyez vous-même tout à Dieu ; mettez votre loisir et notre séparation à profit : le calice des saints se boit d'abord avec amertume, mais la persévérance l'adoucit. Votre amour se sert de la piété pour me rappeler auprès de vous.

« Héloïse, défiez-vous de ce désir ; il m'est suspect. Fuyez, dit l'Apôtre. Et comment vous oublierais-je en vous voyant, puisqu'en votre absence je ne songe qu'à vous ?

« Vous me demandez pourquoi je vous pressai de faire des vœux avant que de m'engager : je ne puis vous rien cacher. Héloïse, en voici le secret.

« Quand votre oncle eut fait de moi un exemple aux téméraires amants, ma faiblesse me rendit jaloux ; je crus que, ne trouvant en moi que des désirs, vous chercheriez ailleurs un amant plus solide.

« L'amour croit ce qu'il craint, je voulus me rassurer ; et, vous pressant de faire des vœux, j'aimai mieux vous perdre que de hasarder de vous partager, et je remis à faire profession, jusqu'à ce que vous eussiez fait la vôtre, pour avoir la liberté, si vous eussiez résisté à faire ces vœux, de vous suivre partout pour faire le bonheur de notre vie, si vous m'aviez toujours aimé ; ou pour être votre bourreau, si vous aviez été infidèle.

« Cet amour est intéressé, je l'avoue ; mais quel est l'amour qui ne l'est point ? Aime-t-on pour faire aimer seulement ? J'éprouve depuis longtemps qu'on peut aimer sans jouissance ; mais il n'est pas au pouvoir du cœur d'aimer longtemps sans être aimé ; et je sens, à la honte de ma passion, que mes chaînes se fortifient des vôtres.

« Aidons-nous à nous guérir. Vous êtes l'épouse de J.-C. La dignité de votre état doit vous donner le courage d'en remplir les devoirs. Je vous aurais disputée à un homme ; mais il faut vous céder à Dieu, à qui vous appartenez, et faire, par cet

effort, le plus cruel sacrifice qu'un cœur tendre lui puisse offrir.

« Vous avez été la victime de mon amour ; devenez celle de ma piété. Ecoutez ce que Dieu demande de vous : il est de sa grandeur de ne trouver dans l'homme d'autre fondement de sa miséricorde, que la faiblesse humaine : gémissons de la nôtre au pied de ses autels.

« Il n'attend de nous, pour mettre fin à nos maux, que de voir nos cœurs contrits et humiliés, que notre pénitence soit aussi publique que nos crimes l'ont été. Nous sommes l'exemple et l'excuse de la mauvaise conduite de la jeunesse.

« Apprenons à notre siècle et à la postérité, que la réparation de nos égarements en a mérité le pardon ; et faisons admirer en nous les prodiges d'une grâce qui aura pu triompher de l'amour.

« Ne vous effarouchez point de quelques retours de tendresse : c'est un sujet de mériter que de la vaincre.

« Apprenez de votre misère à supporter les défauts de vos sœurs : songez, pour me haïr,

que j'ai séduit votre innocence, que j'ai terni votre réputation, que j'ai hasardé votre salut.

« Ne me pardonnez plus par amour ; ayez besoin du christianisme, pour oublier tout le mal que je vous ai fait.

« La providence veut nous sauver : ne l'en dédisons pas, Héloïse : ne m'écrivez plus. Voici la dernière lettre que vous aurez de moi : mais, en quelque lieu que je meure, j'ordonnerai que mon corps soit porté au Paraclet : ce seront des prières, et non des larmes, dont j'aurai besoin alors. Pleurez aujourd'hui pour éteindre nos feux ; et, si les vôtres ne l'étaient pas encore quand je mourrai, ma mort, peut-être plus éloquente que moi, vous apprendra qu'une seule chose est digne d'être aimée, que l'on peut aimer éternellement.

« ABEILARD. »

SOMMAIRE DE LA LETTRE SUIVANTE

Héloïse paraît plus que jamais emportée par sa passion. Dans les commencements de sa retraite au Paraclet, le vœu solennel qu'elle venait d'y faire, les hauts murs, les grilles d'un couvent inaccessible, l'éloignement d'Abeilard, et surtout la cruauté de Fulbert avaient, en l'accablant, fait taire son amour. Elle reçoit une lettre d'Abeilard ; ce feu devient plus ardent que jamais. Irritée par les obstacles que la fortune a mis à son bonheur, elle ne garde plus aucune mesure dans cette seconde lettre. Elle se plaint de l'état malheureux, où elle est. Ce n'est plus une religieuse timide qui combat un penchant dangereux, c'est une amante enflammée qui dit tout ce qu'un amour violent lui inspire. Elle s'abandonne à ses transports, et fait quelquefois des retours sur elle-même.

LETTRE D'HELOÏSE

A ABEILARD

« J'ai lu avec empressement la lettre qu'on m'a rendue de votre part : j'espérais, malgré tout mon malheur, n'y trouver que des sujets de consolation : mais que les amants sont ingénieux à s'affliger !

« Jugez de la délicatesse et de la force de mon amour, par ce qui cause le trouble et la douleur de mon âme. L'inscription de votre lettre m'a alarmée. Pourquoi, en me l'adressant, avez-vous placé le nom d'Héloïse avant celui d'Abeilard Pourquoi cette distinction injuste et cruelle ?

« C'est votre nom, c'est le nom d'un père et d'un époux que mes regards curieux voulaient trouver : je ne cherchais pas le mien, je voudrais l'oublier, comme la cause de votre infortune. Les lois de la bienséance, la qualité de maître et de directeur que vous avez sur moi, s'opposent à ces manières respectueuses, et l'amour vous commande de les bannir : ah ! vous ne le savez que trop. Est-ce ainsi que vous m'écriviez avant que la fortune jalouse eût traversé mon bonheur ? Je le vois, votre cœur m'échappe, vous avancez dans le chemin de la piété plus que je ne voudrais ; vous faites de trop grands progrès : hélas ! je suis trop faible pour vous suivre ; daignez au moins m'attendre et m'animer par vos conseils. Aurez-vous la cruauté de m'abandonner ?

« Cette crainte pénètre mon cœur : mais les présages affreux que vous semblez me donner de votre mort, la peinture que vous faites sur la fin de votre lettre me met toute hors de moi-même. Ah ! cruel Abeilard, vous deviez arrêter mes larmes, et vous les faites couler : vous de-

viez calmer l'agitation de mon cœur; et vous y jetez le désespoir.

« Vous voulez qu'après votre mort, je prenne soin de vos cendres, et que je vous rende les derniers devoirs : hélas ! dans quel esprit avez-vous conçu ces tristes pensées, et comment avez-vous pu nous les tracer ? La crainte de me causer la mort ne vous a point fait tomber la plume de la main ? Vous ne songiez pas, sans doute, à tous les tourments où vous m'alliez livrer.

« Le ciel, quelque rigueur qu'il ait exercé sur moi, ne me hait pas assez pour me laisser vivre un moment après vous avoir perdu : voudrait-il, en me conservant la vie, me faire mourir mille fois ? Le jour, sans mon cher Abeilard, m'est un supplice insupportable, et la mort me paraît un bien, pourvu qu'elle m'unisse à lui.

« Quoi ! n'est-ce pas à vous à nous résoudre, par vos touchantes exhortations, à ce grand et pénible trajet qui doit même effrayer les plus fermes courages ? N'est-ce pas à vous à recevoir nos derniers soupirs, à prendre soin de nos

funérailles, à rendre compte de nos mœurs et de notre foi ?

« Quel autre que vous peut nous recommander dignement à Dieu, et conduire à lui, par la ferveur et le mérite de vos prières, ces âmes que vous avez attachées à son culte par des nœuds solennels ?

« Nous attendons de votre charité paternelle ces pieux devoirs; vous serez libre après cela des inquiétudes que nous vous causons; vous quitterez la vie avec moins de peine, lorsque le Seigneur voudra vous appeler à lui.

« Content de votre ouvrage, et assuré de notre bonheur, alors vous pourrez nous suivre. Mais jusque-là, cessez, je vous conjure, de nous écrire des choses si terribles. Ne sommes-nous pas assez malheureuses ? Faut-il que vous augmentiez notre infortune ? Notre vie n'est plus qu'une langueur : voulez-vous nous l'arracher ? Nos disgrâces présentes nous occupent sans cesse ; est-il nécessaire de chercher dans l'avenir des sujets d'affliction ? Que les hommes, dit Sénèque, ont peu de raison, de rendre des maux éloignés,

présents à leur mémoire, et de chercher, même avant la mort, à perdre la vie.

« Lorsque vous aurez ici-bas achevé votre carrière, vous voulez que votre corps soit porté au Paraclet, afin que, toujours exposé à nos yeux, vous ne sortiez jamais de notre esprit : que votre cadavre fortifie notre piété, et anime nos prières.

« Nous avez-vous cru capables d'effacer les traits dont vous êtes gravé dans nos cœurs, et de perdre le souvenir de vos bienfaits ? Quel temps trouverons-nous pour ces prières que vous nous demandez ? Hélas ! je serai alors en proie à d'autres soins. Un malheur si funeste me permettra-t-il un moment de tranquillité ? Ma raison affaiblie résistera-t-elle à de si fortes attaques, lorsqu'éperdue et furieuse, et d'un esprit soulevé, si je l'ose dire, contre Dieu même, je le fléchirai moins par mes prières, que je ne l'irriterai par mes cris et par mes reproches. Mais comment crier ? Hélas ! misérable que je suis, pourrais-je suffire à ma douleur ?

« Je m'empresserai plus à vous suivre qu'à

vous rendre les tristes honneurs de la sépulture. C'est pour vous, c'est pour Abeilard que j'ai résolu de vivre : si vous m'êtes ravi, que ferai-je de ces jours infortunés ? Ah ! que je serais à plaindre, si le ciel, par une pitié cruelle me conservait jusqu'à ce funeste moment ! Quand je songe à cette séparation, j'éprouve toutes les rigueurs de la mort, Que deviendrais-je grand Dieu !

« Cessez donc, cessez de porter dans mon âme des atteintes si douloureuses : si ce n'est par amour, que ce soit au moins par un motif de votre pitié. Vous voulez que je me donne à mes devoirs ; vous me conjurez d'être toute à un Dieu à qui je me suis consacrée ; et comment puis-je le faire, tandis que vous m'annoncez les choses qui occupent nuit et jour toutes mes pensées ?

« Lorsqu'un malheur nous menace, et qu'il est impossible de le détourner, pourquoi nous livrons-nous à une crainte inutile, et plus rigoureuse que les maux mêmes que nous craignons ? Que n'imitons-nous un fameux poëte, qui faisait cette prière à ses dieux :

Si de quelques malheurs ma vie est menacée,
Grands dieux ! sans différer ! faites-les moi sentir,
On doit, pour vivre heureux, bannir de sa pensée
Les maux dont on voudrait en vain se garantir.
D'un avenir fâcheux la triste prévoyance
Nous fait, avant le temps, ressentir sa rigueur :
Qu'il me soit donc permis de vivre sans frayeur,
En me flattant toujours d'une douce espérance.

« Mais de quelle espérance pourrais-je me flatter, après vous avoir perdu ? qui pourrait m'arrêter sur la terre, après que la mort m'aurait enlevé tout ce qui m'y attache ?

« J'ai renoncé sans peine à tous les enchantements de la vie, je ne garde que mon amour ; je ne me réserve que le plaisir secret de penser sans cesse à vous, et de savoir que vous vivez ; quoique, hélas ! vous ne viviez plus pour moi ; quoique je n'ose me flatter de jouir encore de votre vue. Ah ! sans doute, c'est le plus grand de mes maux.

« Fortune impitoyable ! m'as-tu assez persécutée ? Tu as épuisé contre moi tous tes traits, tu n'en a plus qui te fassent craindre du reste

des hommes. Tu t'es lassée à me tourmenter ; les autres n'ont plus lieu d'appréhender ton courroux.

« Mais que te servirait-il d'avoir contre moi des armes ? Le grand nombre de blessures dont tu m'as couverte, ne te permet pas de m'en faire de nouvelles.

« Que ne puis-je te contraindre à vouloir me donner la mort. Tu crains, cruelle, parmi tous les tourments dont tu m'accables, tu crains qu'un prompt trépas ne me délivre. Tu me conserve la vie, et tu ne laisses pas de me faire à tous moments mourir.

« Cher Abeilard, plaignez mon désespoir. Vit-on jamais rien de si malheureux que moi ? Plus vous m'avez élevée au-dessus des autres femmes qui m'enviaient votre tendresse, et plus je suis sensible à la perte de votre cœur. Je ne suis montée au faite du bonheur, que pour éprouver une chute plus terrible.

« Rien ne pouvait autrefois se comparer à mes plaisirs, rien ne saurait à présent égaler mes peines. Ma gloire faisait mille jalousies ; mon

malheur excite la compassion de tous ceux qui me voient. La fortune, pour moi, a toujours été d'un excès à un autre.

« Elle m'a comblée de ses plus charmantes faveurs, afin de m'accabler de ses disgrâces les plus grandes. Ingénieuse à me tourmenter, elle voulait que le souvenir des biens que j'aurais perdus, fût la source inépuisable de mes larmes? que l'amour que j'avais pour ses présents fût, quand elle m'en aurait privée, tout le sujet de ma douleur.

« Enfin elle n'a que trop réussi; la tristesse dont je me vois accablée est aussi amère que je trouvais délicieux les transports qui m'avaient charmée. Mais, ce qui m'irrite davantage, nous avons commencé d'être malheureux dans un temps où nous semblions moins le mériter. Tandis que nous étions livrés l'un et l'autre au penchant d'un amour criminel, rien ne s'opposait à nos coupables délices.

« Si quelquefois la crainte des jaloux venait nous troubler dans nos amoureux larcins, elle ne servirait qu'à donner un nouveau charme à nos plai-

sirs. A peine avions-nous retranché ce qu'il y avait d'illégitime dans notre passion, à peine avions-nous cherché dans le mariage un asile contre les remords qui auraient pu nous suivre, que toute la colère du ciel est tombée sur nous.

« Mais de quel supplice avez-vous été puni ? Le seul souvenir me fait frémir.

« Un époux outragé, est jaloux de ses droits, peut-il faire souffrir un plus rude tourment à un téméraire qui détruit la fidélité due au mariage ? Eh ! quel droit un oncle cruel pouvait-il avoir sur vous ? Nous nous étions engagés l'un et l'autre au pied des autels ; cela seul devait vous mettre à couvert de la fureur de nos ennemis. Faut-il qu'une épouse ait attiré sur vous un châtiment qui ne doit tomber que sur un amant adultère ? encore étions-nous séparés.

« Occupés à vos exercices, vous découvriez à des hommes savants et curieux de vous entendre, des mystères que les plus grands génies n'avaient pu pénétrer ; et moi, contente d'obéir à ce que vous désiriez, je m'étais retirée dans un cloître. J'y passais les journées entières à penser

à vous, et quelquefois à méditer sur des lectures saintes.

« C'est dans ce temps même que vous fûtes la victime de l'amour le plus malheureux. Vous expiâtes un crime qui nous était commun. Vous fûtes seul puni, et nous étions tous les deux coupables. Celui qui l'était le moins fut l'objet de toute la vengeance d'un barbare.

« Mais pourquoi m'emporter contre vos assassins ? C'est moi, malheureuse, c'est moi qui vous ai perdu. Je suis l'origine de vos malheurs. Ah, Dieu ! devais-je naître pour être la cause d'un évènement si tragique ? Qu'il est dangereux à un grand homme de se laisser charmer par notre sexe. Il devrait, dès l'enfance, se former un cœur insensible à tous nos attraits pernicieux. Ecoute, mon fils, (disait autrefois le plus sage des hommes) écoute et retiens mes leçons : si quelque beauté, par ses regards, cherche à te séduire, ne te laisse point entraîner à un penchant trop flatteur, rejette le poison qu'elle te présente, et ne suis pas les sentiers qu'elle te montre.

« Sa maison est la porte de la perdition et de

la mort. J'ai longtemps examiné toutes ces choses, et j'ai trouvé que la mort même est un mal moins dangereux que la beauté d'une femme.

« C'est l'écueil de votre liberté, c'est un lien fatal qui vous attache, et dont on ne peut jamais s'affranchir. C'est une femme qui a précipité le premier des hommes de l'état glorieux où Dieu l'avait formé.

« Celle qui avait été créée afin de partager son bonheur, fut la seule cause de toute sa ruine. Samson, que ta gloire serait éclatante, si ton cœur avait eu autant de force contre les charmes de Dalila, qu'il en avait contre les armes des Philistins ! vainqueur de leurs armées nombreuses, une femme te désarme et te trahit. Tu te vois livré entre les mains de tes ennemis ; tu es privé de ces yeux qui avaient laissé entrer l'amour dans ton âme ; confus et sans aucune espérance, tu meurs avec la seule consolation de pouvoir envelopper tes ennemis dans ta ruine.

« C'est pour plaire à des femmes que Salomon perd le soin de plaire à Dieu. Ce roi dont on venait de tous côtés admirer la sagesse, que le

Seigneur avait choisi pour bâtir son temple, abandonne le culte des autels dont il s'était montré le défenseur, et porte la folie jusqu'à encenser les idoles.

« Job n'eut point de plus cruel ennemi que sa propre femme : quels assauts ne lui fallût-il pas soutenir ? l'esprit de tentation qui s'était déclaré son persécuteur, se servit d'une femme pour ébranler sa constance ; et c'est ce même esprit qui se sert d'Héloïse pour perdre Abeilard.

« Tout ce qui me reste, c'est la faible consolation de n'être point la cause volontaire de vos maux. Je ne vous ai point trahi, c'est ma fidélité mon amour qui vous ont été si funestes. Si je suis criminelle de vous avoir aimé trop constamment, je ne saurais jamais me repentir de mon crime. Il est vrai, je me suis trop livrée aux douces erreurs que ma passion naissante me faisait faire.

« J'ai cherché à vous plaire aux dépens de ma vertu ; j'ai par-là irrité les peines que je ressens. Sitôt que je fus persuadée de votre amour, hélas ! je ne différai guère à croire vos protestations.

« Il m'était trop glorieux d'être aimée d'Abelard, et je souhaitais trop ardemment cet avantage, pour en vouloir douter un moment. Je ne cherchai qu'à vous convaincre de toute ma tendresse. Je ne me fis point un rempart d'une sévère fierté et d'une raison importune. Ces tyrans de nos plaisirs qui captivent notre sexe, ne firent qu'une faible et inutile résistance.

« Je sacrifiais tout à mon amour, et je les fis céder au désir de rendre heureux le plus aimable et le plus savant de tous les hommes.

« Si quelque considération avait pu m'arrêter, ah ! sans doute, ç'aurait été l'intérêt de mon amour. Je craignais que n'ayant plus rien à désirer, votre passion ne devînt languissante, et que vous ne cherchassiez ailleurs le contentement que donne une nouvelle conquête.

« Mais il vous fut facile de me guérir d'un scrupule que j'avais malgré moi. Je devais prévoir que l'idée qui me restait de mes plaisirs serait contraire au repos de ma vie.

« Que je serais heureuse de pouvoir effacer par mes larmes le souvenir qui me reste de nos plai-

sirs, et que je me plais à conserver. Je veux faire au moins quelque effort généreux sur moi-même. Je veux, en étouffant dans mon cœur les désirs qu'une nature fragile y fera naître, exercer sur moi le même tourment que vos ennemis vous ont fait souffrir.

« Je tâcherai par-là de vous satisfaire, si je ne suis satisfait pas à un Dieu irrité. Car enfin je vous découvre l'état pitoyable où je suis ; mon repentir pourrait-il le désarmer ; j'ose, à tout moment, accuser le ciel de cruauté, de vous avoir livré aux embûches qu'on vous avait préparées.

« Mes murmures allument le feu de sa colère, au lieu que je devrais songer à l'éteindre. Ce n'est pas assez pour expier un crime que d'en supporter la peine ; tout ce qu'on souffre n'est compté pour rien, si les passions sont encore vivantes, et si le cœur brûle encore des mêmes désirs. Il est facile d'avouer sa faiblesse et de s'en punir, mais qu'il faut se faire violence pour oublier des plaisirs qu'une douce habitude a rendu maîtres absolus de notre esprit !

« Combien voyons-nous de personnes qui font

ouvertement l'aveu de leurs fautes ; mais qui, loin de les pleurer, ont un nouveau plaisir à les dire !

« L'amertume du cœur doit suivre l'aveu de la bouche ; c'est ce qui se rencontre rarement. Pour moi qui ai trouvé tant de plaisir à vous aimer, je sens bien malgré moi, que je ne pourrai jamais me repentir de l'avoir goûté, ni cesser d'en jouir autant qu'il m'est possible, en les rappelant dans ma mémoire.

« Quelques efforts que je fasse, de quelque côté que je me tourne, une chère idée me suit, tout retrace à mes yeux et à mon esprit tout ce que je devrais oublier. Pendant le calme de la nuit, où mon cœur devrait être tranquille, au milieu du sommeil qui suspend les plus grandes inquiétudes, je ne saurais éviter les illusions que mon cœur fait naître. Je crois être encore avec mon cher Abeilard. Je le vois, je l'entends, et je lui parle.

« Charmés l'un de l'autre, nous abandonnons les études de la philosophie, pour nous entretenir plus agréablement de notre passion.

« Quelquefois aussi je m'imagine être témoin de l'entreprise sanglante de vos ennemis ; je m'oppose à leur fureur. je remplis notre appartement de cris effroyables, et dans ce temps je me réveille toute noyée de mes larmes.

« Dans les lieux les plus saints, jusqu'aux pieds des autels, je porte le souvenir criminel de nos plaisirs passés, j'en fais toute mon occupation ; et loin de gémir de m'être laissée séduire, je soupire de les avoir perdus.

« Je me souviens (est-il quelque chose qui échappe à ceux qui aiment) du moment et du lieu où vous me déclarâtes pour la première fois votre tendresse, où vous me jurâtes de m'aimer jusqu'à la mort.

« Vos paroles, vos serments, tout est gravé dans mon cœur. On voit dans mes discours le trouble qui m'agite ; mes soupirs me trahissent, et votre nom m'échappe à tous moments. Dans cet état, mon Dieu ! que n'avez-vous compassion de ma faiblesse ? que ne me fortifiez-vous de votre grâce ? Vous êtes heureux, Abeilard, cette grâce vous a prévenu. Votre malheur vous a fait trou-

ver le repos. Le supplice que votre corps a souffert, a guéri les plaies mortelles de votre âme.

« La tempête vous a conduit dans le port, et Dieu qui semblait appesantir sa main sur vous, ne cherchait qu'à vous secourir : c'est un père qui châtie, et non un ennemi qui se venge.

« C'est un sage médecin qui vous fait souffrir, afin de vous conserver la vie. Je suis plus à plaindre que vous ; j'ai mille passions à combattre : il me faut résister à ces feux que l'amour allume dans un jeune cœur. Notre sexe n'est que faiblesse ; j'ai d'autant plus de peine à me défendre, que l'ennemi qui m'attaque me plaît : j'aime le plaisir qui me menace, comment pourrais-je n'y pas succomber ?

« Parmi tous ces combats, je tâche au moins d'y cacher ma défaite à ces filles que vous avez confiées à mes soins, toutes celles qui m'entourent admirent ma vertu : mais si leurs yeux pénétraient jusques dans mon cœur, que n'y découvriraient-ils pas ?

« Mes passions y sont révoltées, je commande aux autres, et je ne peux me commander à moi-

même. Je n'ai qu'un faux dehors, et cette vertu en apparence est un vice en effet. Les hommes me trouvent digne de louanges, mais je suis condamnable aux yeux pénétrants d'un Dieu à qui rien n'est caché, et qui lit dans les replis les plus secrets d'une âme.

« Je ne peux me dérober à sa connaissance ; c'est encore beaucoup pour moi de couvrir mes faiblesse d'une piété apparente. Cette feinte pénible est en quelque façon louable.

« Je ne cause point de scandale aux gens du siècle, si susceptibles de mauvaises impressions. Je n'alarme point la vertu de ces faibles colombes dont j'ai la conduite ; le cœur plein de l'amour des hommes, je les exhorte au moins à n'aimer qu'un Dieu : charmée de la pompe et des plaisirs du monde, je tâche à leur découvrir qu'il n'est que tromperie et que vanité.

« J'ai assez de force pour leur cacher mon penchant, et je regarde cela en moi comme un effet puissant de la grâce. Si elle ne me porte pas à embrasser la vertu, au moins elle m'empêche de commettre le mal.

« C'est en vain cependant qu'on voudrait séparer ces deux choses : on est coupable, si l'on ne mérite pas ; et on s'éloigne de la vertu, si l'on cesse d'en approcher. Encore faut-il n'avoir d'autre motif que l'amour de Dieu seul. Hélas ! que puis-je donc espérer ? Je l'avoue à ma confusion, je crains plus d'offenser un homme que d'irriter un Dieu. Je n'ai de souci que celui de vous plaire.

« Oui, c'est votre commandement, et non pas, comme on le pense, une vocation sincère qui m'a enfermée dans ces demeures de la pénitence. J'ai cherché à procurer votre repos, et non pas à me sanctifier.

« Quel est mon malheur ! Je m'arrache à tout ce qui pouvait me plaire, je m'ensevelis toute vivante, j'exerce sur moi des jeûnes et des cruautés que les lois sévères m'imposent, je ne me nourris que de pleurs et d'inquiétudes, et cependant je ne mérite aucune récompense des maux que je souffre.

« Ma fausse piété vous a longtemps trompé ainsi que les autres : vous m'avez cru tranquille,

et j'étais plus agitée que jamais. Vous vous êtes persuadé que j'étais attachée à mes devoirs, et je n'avais d'autre occupation que celles que l'amour me donnait. Dans cette erreur vous m'avez demandé des prières, c'est de vous que je les dois attendre.

« Ne présumez point trop de ma vertu et de ma guérison. Je suis chancelante, c'est à vous à me raffermir par vos exhortations ; je suis encore faible, et vous devez me soutenir et me conduire par vos conseils. Quel sujet avez-vous de me louer ? La louange est souvent nuisible à celui à qui on la donne. Une vanité secrète s'élève du cœur, nous aveugle, et nous cache des plaies mal guéries. Un séducteur nous flatte et cherche même à nous perdre.

« Un ami sincère ne nous déguise rien ; et loin de passer légèrement la main sur le mal, il nous le fait sentir vivement en y apportant remède. Que n'agissez-vous de la sorte avec moi ? voulez-vous passer pour un flatteur injuste et dangereux ; ou, si vous voyez en moi quelque chose de louable, ne craignez-vous pas que la vanité

qui est si naturelle à tous les hommes ne l'efface ?

« Mais ne jugeons point de la vertu par les vaines apparences ; car elles se trouvent dans les réprouvés aussi bien que dans les élus. L'adresse d'un imposteur habile sait bien s'en parer, et se fait souvent plus admirer que le zèle véritable des plus grands saints. Le cœur de l'homme est un labyrinthe dont on ne peut découvrir toutes les routes cachées.

« Vos louanges me sont d'autant plus dangereuses, que j'aime celui qui me les donne ; plus je désire vous plaire, plus j'ai de penchant à croire tout ce que vous m'attribuez de mérite. Ah ! songez plutôt à soutenir mes faiblesses par des remontrances salutaires. Ayez plus de crainte que de confiance dans mon salut, et ne dites pas que la vertu n'a point d'autre fondement que notre faiblesse, et que celui-là sera couronné qui aura combattu avec plus de peine. Je ne cherche point cette couronne que donne la victoire, je ne veux qu'éviter le péril.

« Il est plus sûr de se défendre que de livrer le combat. Il y a plusieurs degrés dans la gloire ;

je ne souhaite point les plus éclatants, je les laisse à ces grands courages qui ont tant de fois vaincu. Je n'ai point cherché à vaincre, de peur de perdre la victoire.

« Heureuse, si je me puis échapper au naufrage, et enfin arriver au port ! Le ciel m'ordonne de renoncer à la passion funeste qui m'attache à vous. Ah ! mon cœur n'y pourra jamais consentir. Adieu.

« HÉLOÏSE. »

SOMMAIRE DE LA LETTRE SUIVANTE

Abeilard, qui fait une austère pénitence dans sa retraite, et qui songe sérieusement à son salut, ne veut plus recevoir de lettres d'Héloïse. Il lui écrit le péril où il s'expose en les lisant ; et s'efforce de lui persuader qu'ils doivent s'oublier l'un et l'autre. Il l'exhorte à remporter sur elle cette grande victoire ; et comme un contraire ne brille jamais avec plus d'éclat que par l'opposition de son contraire, il lui représente les avantages d'une âme tranquille et soumise à la grâce, après lui avoir parlé des agitations d'un cœur que l'amour criminel trouble. Il est trop habile homme pour ignorer qu'il propose à Héloïse une chose difficile à exécuter. Il sait même qu'il n'est pas aisé d'arracher du cœur une passion qui y a pris de profondes racines. C'est pourquoi, en lui enseignant les moyens d'en venir à bout, il l'assure que par des prières ardentes, il va seconder ses efforts.

LETTRE D'ABEILARD

A HÉLOÏSE

POUR SERVIR DE RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« Ne m'écrivez plus, Héloïse, ne m'écrivez plus ; il est temps de finir un commerce qui rend nos mortifications infructueuses. Ne nous abusons point. Pendant que nous flatterons l'idée qui nous revient de nos plaisirs passés, notre vie sera agitée, et nous ne goûterons point la douceur de la solitude.

« Commençons donc à faire un bon usage de nos austérités, et ne conservons pas des images coupables dans les rigueurs de la pénitence.

« Qu'une mortification de corps et d'esprit, un jeûne exact, une solitude continuelle, et jamais interrompue, des méditations profondes et saintes, un amour pour Dieu qui ne se démente jamais, que tout cela, dis-je, succède à nos dérangements.

« Essayons de porter la perfection religieuse à un point auquel il soit difficile de parvenir. Il est beau qu'il se trouvât dans le christianisme quelques âmes si détachées de la terre, des créatures et d'elles-mêmes, qu'elles semblent être indépendantes du corps auquel elles sont attachées, et qu'elles traitent comme leur esclave.

« On ne saurait d'ailleurs s'élever trop, quand on veut aller jusqu'à Dieu même ; quelques grands efforts que l'on fasse, on se trouve toujours fort éloigné de cette sublime divinité à laquelle nos yeux même ne peuvent atteindre. Agissant pour Dieu indépendamment des créatures et de nous-mêmes, n'ayons aucun égard à nos désirs, ni aux sentiments des autres.

« Si nous étions dans cet état, Héloïse, j'irais volontiers faire mon séjour au Paraclet. Là, mes

soins ardents et efficaces pour une communauté que j'ai comme fondée, attireraient sur elle mille grâces particulières. Je l'instruirais par ma parole, et je l'animerais par mon exemple. Je commanderais, ou plutôt je veillerais sur la vie de vos sœurs. Je vous ferais prier, méditer, travailler et vous taire; je prierais moi-même, je méditerais, je travaillerais, et je garderais le silence.

« Je parlerais pourtant quelquefois, mais ce serait pour vous relever de vos chutes, pour vous fortifier dans vos faiblesses, pour vous éclairer dans les ténèbres et dans les obscurités qui viendraient quelquefois vous surprendre.

« Je vous consolerais de ces aridités qui sont si connues aux personnes vertueuses, et distinguées par leur zèle. Je réprimerais même la vivacité de votre zèle et de votre piété, et je mettrais un tempérament judicieux à votre ferveur; je vous enseignerais les devoirs qui doivent être connus, et je vous éclairerais les doutes que la faiblesse de votre raison pourrait produire.

« Je serais votre maître et votre père, et par

un talent merveilleux je deviendrais ou vif, ou lent, ou doux, ou sévère, selon le caractère différent de celles que je voudrais mettre dans le chemin pénible de la perfection chrétienne.

« Où m'emporte une vaine imagination ? Ah ! chère Héloïse, que nous sommes éloignés de cette heureuse situation ! Votre cœur est encore en proie à une funeste flamme que vous ne pouvez éteindre, et je trouve dans le mien du trouble et de l'inquiétude.

« Ne croyez pas que je jouisse ici d'une paix profonde, Héloïse, il faut pour la dernière fois que je vous ouvre mon âme. Je ne suis pas encore détaché de vous. Je combats en vain des sentiments trop tendres, malgré mes efforts, je sens qu'un reste de tendresse me rend sensible à vos ennuis, et me les fait partager.

« Vos lettres, je l'avouerai, m'ont ému ; je n'ai pu lire avec indifférence des caractères tracés par une main si chère. Je soupire, je verse même des larmes, et toute ma raison suffit à peine à cacher ma faiblesse aux yeux de mes disciples. Oui,

malheureuse Héloïse, tel est l'état où se trouve le malheureux Abeilard.

« Le monde, qui se trompe presque toujours dans ses jugements, croit que je suis tranquille ; et comme si je n'eusse aimé en vous que la satisfaction des sens, on s'imagine que je vous ai oubliée. Que cette erreur est grossière !

« Je suis persuadé que le peuple s'imagina, quand nous nous séparâmes, que la honte et la douleur de me voir traité si cruellement, me faisaient abandonner le monde, comme si mon amour ingénieux à se contenter, n'aurait pas pu inventer mille plaisirs aussi sensibles que celui dont Fulbert me privait.

« Ce fut, vous le savez, un juste repentir d'avoir offensé Dieu qui m'inspira le dessein de me retirer.

« J'expliquai l'accident qui nous était arrivé comme un ordre secret du ciel qui punissait nos crimes. Je ne regardai plus le violent Fulbert que comme le ministre des vengeances du Seigneur. La grâce seule m'entraîna dans un asile où je serais encore, si mes ennemis m'y eussent laissé vivre.

« J'ai souffert constamment toutes leurs persécutions, ne doutant point que ce fût Dieu lui-même, qui me les suscitait pour me purifier.

« Quand il m'a vu parfaitement soumis à ses saintes volontés, il a permis que j'aie justifié ma doctrine ; j'en ai rendu la pureté publique, et j'ai fait voir enfin que ma croyance n'est pas seulement orthodoxe, mais qu'elle est encore exempte de tout soupçon de nouveauté.

« Que je serais heureux si je n'avais que mes ennemis à craindre, si je n'avais point d'autre obstacle à mon salut que leur calomnie. Mais, Héloïse, vous me faites trembler.

« Vos lettres m'apprennent que vous êtes toujours asservie à une passion fatale ; et si vous n'en triomphez, il faut renoncer à votre salut : et moi, quel parti voulez-vous que je prenne ? Voulez-vous que, rebelle au Saint-Esprit, j'étouffe ses inspirations, et que j'aie, pour vous complaire, essuyer des pleurs que le démon fait couler ?

« Cette indigne démarche sera-t-elle le fruit de toutes mes méditations ? Ah ! soyons plus

fermes dans nos résolutions ; nous ne sommes dans la solitude que pour y pleurer nos péchés, et pour y gagner le ciel ; commençons donc à nous donner à Dieu de tout notre cœur.

« Je sais que les commencements de chaque chose sont difficiles ; mais il est glorieux d'entreprendre et de commencer une grande action ; et cette gloire augmente à proportion que les difficultés qui s'y rencontrent sont considérables.

« C'est pourquoi nous devons vaincre courageusement tous les obstacles que nous trouverons pour embrasser la vertu chrétienne. C'est dans les monastères que les hommes sont éprouvés comme lui dans la fournaise : c'est là que personne ne peut demeurer longtemps, s'il ne porte dignement le joug du Seigneur.

« Quelque parfait qu'on puisse être, on a quelquefois des tentations ; il y en a même d'utiles.

« Il ne faut pas s'étonner si l'homme ne saurait être exempt de tentation, puisqu'il a dans lui-même la source des tentations, c'est-à-dire, la concupiscence : à peine sommes-nous délivrés d'une tentation, qu'il en survient une autre. Tel

est enfin le sort de la postérité du premier homme, qu'elle aura toujours quelque chose à souffrir, puisqu'elle a perdu sa première félicité.

« Qu'on ne se flatte point qu'on pourra vaincre les tentations par la suite : si nous n'y joignons la patience et l'humilité, nous nous tourmenterons inutilement. On en vient plus sûrement à bout, en implorant le secours de Dieu, que par les armes que peut nous fournir notre propre fond.

« Soyez constante, Héloïse, ayez de la confiance en Dieu, et vous aurez peu de tentations à combattre ; et quand elles viendront vous saisir, étouffez-les dans leur naissance. Ne souffrez point qu'elles s'affermissent dans votre cœur. Remédiez au mal dès qu'il commence, dit un ancien ; car si vous le laissez croître, vous ne pourrez le guérir.

« En effet, la tentation a des degrés : d'abord c'est une simple pensée à l'esprit, elle ne paraît pas dangereuse : l'imagination la reçoit sans alarmes, il s'en forme un plaisir qui nous flatte ; nous nous y arrêtons ; enfin nous y consentons.

« Je ne doute pas, Héloïse, que vous ne songiez sérieusement à votre salut : c'est là l'unique soin qui doit occuper votre cœur. Bannissez-en Abeilard pour jamais ; c'est le meilleur avis que je vous puisse donner : car enfin, le souvenir d'une personne qu'on a aimé criminellement ne saurait qu'être nuisible, quelque avancé qu'on puisse être dans le chemin du salut.

« Quand vous aurez détruit le funeste penchant que vous avez pour moi, la pratique de toutes les vertus qui conviennent à votre état vous sera aisée ; votre âme quittera avec joie ce misérable corps où elle est attachée, et prendra son vol au ciel. Vous vous présenterez alors devant le Seigneur avec confiance : vous ne verrez pas le caractère de votre réprobation sur le livre de vie.

« Le Sauveur vous dira : Venez, ma fille, venez partager ma gloire ; jouissez de la récompense éternelle que j'ai attachée aux vertus que vous avez pratiquées.

« Adieu, Héloïse, voilà les derniers conseils de votre cher Abeilard. Pour la dernière fois, que ne

puis-je vous persuader les plus saintes maximes de l'Évangile !

« Fasse le ciel que votre cœur autrefois si sensible à mon amour, se laisse maintenant conduire par mon zèle ! Que l'image d'Abeilard amoureux, à votre esprit toujours présente, prenne désormais la figure d'Abeilard véritablement pénitent ; et puissiez-vous autant verser de pleurs pour votre salut, que vous en avez répandu durant le cours de nos malheurs.

ABEILARD.

LETTRE D'HÉLOÏSE

A ABEILARD

« Cher Abeilard, vous attendez peut-être que je vous reproche votre négligence. Vous n'avez point fait de réponse à ma dernière lettre, et j'en rends grâce au ciel : dans l'état où je me trouve, c'est un bien pour moi de vous voir insensible à la funeste passion qui m'attachait à vous ; car enfin, Abeilard, vous avez perdu pour jamais Héloïse.

« Malgré tous les serments que je vous ai faits de ne songer qu'à vous, de n'être occupée que de vous, je vous ai banni de ma pensée : je vous

ai oublié ; vous ne ferez plus ma félicité, délicieuse idée d'un amant que j'adorais !

« Chère image d'Abeilard, qui me suiviez partout, je ne veux plus me souvenir de vous ! Mérite éclatant d'un homme qui est, malgré ses ennemis, l'admiration de son siècle ! plaisirs enchanteurs auxquels Héloïse se livrait sans réserve, vous faites le tourment de ma mémoire ! Abeilard, je vous avoue, sans rougir, mon infidélité. Que mon inconstance apprenne à l'univers qu'on ne doit pas compter sur les promesses des hommes : ils sont tous sujets au changement. Vous vous troublez, Abeilard ! Cette nouvelle sans doute vous surprend ; vous ne pouvez vous imaginer qu'Héloïse soit infidèle.

« Elle était prévenue pour vous d'un penchant si fort, que vous ne pouvez comprendre comment le temps l'a pu détruire. Sortez de votre erreur ; je vais vous révéler ma perfidie ; et au lieu de me la reprocher, je suis persuadée que vous en verserez des larmes de joie. Quand je vous aurai nommé le rival qui vous a ravi mon cœur, vous louerez mon inconstance,

et vous prierez ce rival de la vouloir fixer.

« Vous devez juger par là que c'est Dieu qui vous enlève Héloïse.

« Oui, mon cher Abeilard, c'est lui qui rend à mon esprit la tranquillité qu'un vif souvenir de nos malheurs passés ne me permettait point de goûter. Juste ciel ! quel autre rival pouvait m'arracher à vous ? Avez-vous soupçonné qu'un mortel pouvait vous avoir effacé de mon cœur ? Avez-vous été assez injuste pour me croire capable de sacrifier le vertueux et savant Abeilard à un autre que Dieu ? Non, je me flatte que vous m'avez rendu justice.

« Je ne doute pas que vous ne souhaitiez d'apprendre de quel moyen Dieu s'est servi pour me toucher : je vais vous le dire ; admirez les secrets ressorts de la Providence. Quelques jours après vous avoir envoyé ma dernière lettre, je tombai dans une dangereuse maladie ; les médecins m'abandonnèrent, et je crus ma mort certaine.

Ce fût alors, vous le dirai-je ? que ma passion que j'avais cru innocente, me parut criminelle : ma mémoire me représenta fidèlement toutes les

actions de ma vie, et je vous avoue que mon amour fit toute ma peine en ces derniers moments.

« La mort que je n'avais jamais regardé que de loin, s'offrit alors à mon imagination, comme elle se présente à un pécheur. Je commençai à craindre la colère de Dieu lorsque j'allais l'éprouver, et je me repentai de n'avoir point profité de ces disgrâces, quand j'allais cesser de vivre.

« Les lettres tendres que je vous ai écrites, et les entretiens passionnés que j'ai eus avec vous, me faisaient autant de peine en cet instant qu'ils m'avaient auparavant fait de plaisir. Ah, malheureuse Héloïse ! disais-je en moi-même, si c'est un crime de s'abandonner à de si doux transports, si après la vie un infailible châtiment les suit, pourquoi ne combattais-tu pas un penchant si dangereux ?

« Vois les supplices qui te sont destinés ; contemple avec frayeur cet appareil épouvantable de tourments, et rappelle en même temps les plaisirs que ton âme abusée trouvait délicieux. Eh

bien, poursuivais-je, n'es-tu pas au désespoir de t'être enivrée de ces fausses douceurs ? Quelle folie de vivre comme j'ai fait jusqu'ici ! Enfin, Abeilard, imaginez-vous, si vous le pouvez, tous les remords dont j'ai été la proie, et vous ne serez point étonné de mon changement.

« La retraite est insupportable pour un cœur qui n'est pas tranquille ; ses ennuis croissent dans le silence ; la solitude les entretient.

« Depuis que je suis enfermée dans ces murs, je n'ai fait que donner des larmes à nos malheurs. Le Paraclét a retenti de mes regrets ; et comme une esclave condamnée à une éternelle servitude, j'ai poussé des soupirs, et passé mes jours dans la douleur.

« Au lieu de remplir le dessein que Dieu a sur moi, je l'offensais ; je regardais cet asile sacré comme une prison affreuse, et je portais à regret le joug du Seigneur. Au lieu de me sanctifier par la vie pénitente que je menais, j'assurais ma réprobation. Quel égarement ! C'en est fait, Abeilard, j'ai déchiré le bandeau qui m'aveuglait ; et si je dois m'en fier aux mouvements nouveaux

qui m'agitent, je serai bientôt digne de votre estime.

« Vous n'êtes plus cet Abeilard voluptueux, qui pour se ménager une conversation particulière avec moi la nuit, imaginait tous les jours de nouveaux moyens de tromper la vigilance de ceux qui nous observaient.

« Le malheur qui nous arriva, après tant d'heureux moments, vous donna de l'horreur pour le vice ; vous consacraîtes dès cet instant le reste de vos jours à la vertu : vous parûtes vous soumettre à cette nécessité sans violence.

« Pour moi, plus tendre que vous, et plus sensible aux molles voluptées, j'ai souffert impatiemment ce malheur. Vous avez entendu les plaintes qui me sont échappées contre nos persécuteurs. Vous avez vu tout le ressentiment que j'en ai conçu par les lettres que je vous ai écrites : c'est sans doute ce qui m'a ôté l'estime d'Abeilard.

« Vous avez été alarmé de mes emportements ; et si vous le voulez avouer de bonne foi, vous avez peut-être désespéré de mon salut. Vous n'avez pu

prévoir qu'Héloïse vaincrait une passion si forte ; vous vous trompez, Abeilard, ma faiblesse soutenue de la grâce, ne saurait empêcher que je remporte une victoire complète. Rendez-moi votre estime, je vous en conjure ; votre piété vous doit solliciter en secret à me l'accorder.

« Mais quel trouble secret s'élève dans mon âme ! Quel mouvement inconnu s'oppose à la résolution que j'ai formée de ne soupirer plus pour Abeilard ! Juste ciel ! n'aurai-je pas encore triomphé de mon amour ?

« Malheureuse Héloïse, tant que tu respireras, ton sort est d'aimer Abeilard ; pleure, tu n'eus jamais un plus juste sujet de t'affliger ; c'est maintenant que je dois mourir de douleur. La grâce m'avait prévenue ; j'avais promis d'être fidèle à la grâce. Je me parjure, et je sacrifie la grâce à Abeilard.

« Ce sacrifice sacrilège met le comble à mes iniquités. Après cela puis-je encore espérer que Dieu m'ouvrira ses trésors de miséricorde ? n'ai-je pas lassé sa clémence ? j'ai commencé à l'offenser dès que j'ai vu Abeilard ; une funeste sym-

pathie nous engagea tous deux dans un commerce criminel ; Dieu nous suscite une main ennemie qui nous sépare, je m'en afflige ; je déteste le malheur qui nous arrive, et j'en adore la cause.

« Ah ! je devrais plutôt expliquer ce sinistre accident comme un ordre secret du ciel qui réprouvait notre engagement, et m'appliquer dès lors à détruire ma passion. Ah ! qu'il eût mieux valu oublier pour jamais l'objet dont j'étais préoccupée, que d'en conserver un souvenir si fatal au repos de mes jours et à mon salut ! Grand Dieu ! Abeilard occupera-t-il toujours ma pensée ? ne pourrai-je jamais m'affranchir des liens qui m'attachent à lui.

« Mais peut-être que je m'alarme mal à propos ; la vertu règle tous mes mouvements, et ils sont tous soumis à la grâce. Ne craignez point, cher Abeilard, je n'ai point ces sentiments qui, tracés dans mes lettres, vous ont causé tant de peine. Je ne tâcherai plus, par le récit des plaisirs que notre amour naissant nous faisait goûter, de recueillir cette tendresse criminelle que

vous aviez pour moi, et qui vous était si chère.

« Je vous dégage de tous vos serments. Oubliez les noms d'amant et d'époux, mais conservez toujours celui de père. Je n'attends plus de vous ces expressions tendres, et ces billets si propres à entretenir le commerce de l'amour.

« Je ne vous demande que de pieuses exhortations et des conseils salutaires. Le chemin du salut, tout épineux qu'il puisse être, me paraîtra agréable quand je marcherai sur vos pas. Vous me trouverez toujours prête à vous suivre. Je lirai avec plus de plaisir les lettres où vous me ferez voir les avantages de la vertu, que celles où, avec tant d'artifice, vous cachiez le poison funeste des passions que vous m'inspiriez.

« Il ne vous est pas permis de garder le silence désormais sans être coupable. Lorsque toute remplie d'un amour violent, je vous pressais avec tant d'ardeur de m'écrire, de combien de lettres fallait-il vous accabler, avant que de pouvoir vous en arracher une ? Vous me refusiez dans mon malheur la seule consolation qui me restait.

« Vous la pensiez pernicieuse. Vous vouliez à force de rigueurs me contraindre à vous oublier, et je ne pouvais vous blâmer : mais à présent vous n'avez rien à craindre.

« Une maladie heureuse, que la Providence semble m'avoir envoyée pour me sanctifier, a fait ce que tous les efforts humains et votre cruauté n'auraient pu faire. Je vois la vanité de ce fragile bonheur dont nous jouissions, comme si nous ne devions jamais le perdre.

« Combien d'alarmes, combien d'inquiétudes nous fallait-il souffrir ? Non, Seigneur, il n'est point de véritable plaisir sur la terre que celui que donne la vertu. Le cœur au milieu des délices du monde ressent une certaine amertume ; il est inquiet et agité jusqu'à ce que l'on ait trouvé son repos en vous. Que n'ai-je point souffert, Abeilard, tandis que j'ai conservé dans ma retraite les feux qui m'avaient brûlée dans le monde !

« Je ne pouvais sans horreur voir les murailles qui me renferment ; les heures me paraissaient de longues années. Je me repentai cent fois le jour, de m'être ainsi ensevelie toute vivante.

Depuis que la grâce a dessillé mes yeux, tout est changé. Ma solitude me paraît toute charmante. La tranquillité que j'y vois, entre jusque dans le fond de mon cœur. Contente de remplir mes devoirs, je sens une douceur que les richesses, les grandeurs et les plaisirs du monde n'ont jamais pu donner.

« Que le repos m'a coûté cher ! que j'ai eu de peine à l'acquérir ! Il faut l'avouer, je l'ai acheté au prix de mon amour. J'ai fait un sacrifice violent, et qui passait au-dessus de mes forces. Je vous ai arraché de mon cœur ; n'en soyez point jaloux ; j'y ai placé un Dieu qui devait toujours l'avoir occupé tout entier.

« Contentez-vous d'être dans mon esprit, vous n'en sortirez jamais. Je me ferai un plaisir secret de penser à vous, et une gloire de remplir ces règles de piété que votre main me tracera.

« On m'apporte dans ce moment une lettre de votre part. Je vais la lire, et je prétends vous faire réponse sur-le-champ. Vous connaîtrez du moins, par mon exactitude à vous écrire, que vous m'êtes toujours cher...

« Vous me faites des reproches obligeants sur le temps que j'ai laissé passer sans vous donner de mes nouvelles. Ma maladie me doit justifier.

« Je ne laisse point échapper d'occasion de vous donner des marques de mon souvenir. « Je vous
« remercie des inquiétudes que vous dites que
« vous cause mon silence et de la crainte obli-
« geante que vous me témoignez sur ma santé.
« La vôtre, dites-vous, est délicate, et vous avez,
« ces jours passés, pensé mourir. » Avec quelle froideur, cruel, vous m'annoncez une nouvelle si capable de m'affliger !

« Je vous marquai dans ma dernière lettre l'état où je serais réduite si vous aviez perdu la vie. Et si je vous suis chère, vous modérerez les rigueurs de votre vie austère. Je vous représenterai le besoin que nous avons de vos conseils et la nécessité indispensable où vous étiez de vous conserver.

« Je ne veux pas vous répéter les mêmes choses, de peur de vous ennuyer. « Vous nous
« recommandez de ne vous pas oublier dans nos
« prières. » Ah ! mon cher Abeilard, vous devez

compter sur le zèle de notre communauté.

« Elle vous est parfaitement dévouée, et vous ne sauriez, sans injustice, l'accuser de vous avoir mis en oubli. Vous êtes notre père; nous sommes vos filles. Vous êtes notre guide; nous nous abandonnons avec confiance à votre piété. Vous nous ordonnez, nous vous obéissons; attentives à nos devoirs, nous exécutons avec fidélité ce que vous nous avez prescrit avec prudence.

« Nous ne nous imposons point de pénitence sans votre consentement, de peur de suivre plus un zèle indiscret qu'une vertu solide : en un mot, rien n'est bien fait, si Abeilard ne l'a approuvé. Vous me demandez une chose qui m'embarrasse.

« On vous a dit que quelques-unes de nos sœurs
« donnaient de mauvais exemples, et qu'il y avait
« du relâchement parmi elles. »

« Cela vous doit-il étonner, vous qui avez de l'expérience, et qui savez comment les monastères se remplissent aujourd'hui ? Les pères consultent-ils présentement les inclinations de leurs enfants pour les établir ! La politique et l'intérêt règlent aujourd'hui la plupart des établissements.

Voilà pourquoi il se trouve quelquefois dans les couvents des religieuses qui sont l'opprobre des communautés.

« Mais je vous conjure de m'apprendre ce qu'on vous a dit du Paraclet, et de m'enseigner le remède que vous jugerez à propos d'y apporter. Le relâchement dont vous parlez, n'a point encore frappé mes yeux, et dès que je m'en apercevrai, j'y donnerai bon ordre. Je fais la ronde toutes les nuits, et je fais brusquement rentrer dans leurs cellules les sœurs que je trouve qui prennent le frais.

« Je me souviens de toutes les aventures qui sont arrivées dans les monastères voisins de Paris. Vous finissez votre lettre par vos plaintes ordinaires contre la fortune, et vous implorez la mort comme la fin d'une vie ennuyeuse et traversée. Sera-t-il possible qu'un génie aussi beau que le vôtre, ne se consolera jamais de ses malheurs passés ?

« Que dirait le monde, s'il lisait comme moi vos lettres ? Il s'imaginerait que vous ne vous êtes renfermé que pour pleurer votre impuis-

sance. Il croirait que le seul motif qui vous a engagé à vivre dans la solitude, a été la honte que vous avez eu de vous voir dans l'état affreux où vous a mis la malice de mes parents.

« Que dirait de vous cette foule de jeunes gens qui courent si loin pour vous entendre, qui préfèrent vos sévères leçons aux douceurs de la vie civile, s'ils vous voyaient en secret esclave de vos passions, et ressentir toutes les faiblesses dont vos préceptes les garantissent? Cet Abeilard, sans doute, qu'ils admirent, ce rare personnage, qui les conduit, perdrait une si belle réputation, et serait même méprisé de ses disciples.

« Si ces raisons ne sont pas capables de vous donner de la fermeté dans votre infortune, jetez les yeux sur moi ; admirez la résolution que j'ai prise de m'enfermer à votre exemple. J'étais jeune quand on nous a désunis ; et si je dois ajouter foi à ce que vous me disiez tous les jours, je n'étais pas indigne de l'attachement d'un honnête homme. Si je n'eusse aimé dans Abeilard que le plaisir des sens, mille jeunes gens aimables m'auraient

consolé de votre perte. Vous savez ce que je fis : dispensez-moi de vous le répéter.

« Souvenez-vous des assurances que je vous donnai de vous aimer avec la même tendresse. J'essuyais vos pleurs par mes baisers ; et comme vous n'étiez plus si redoutable, j'avais beaucoup moins de retenue. Ah ! si vous m'eussiez aimée avec délicatesse, les serments que je vous faisais, les transports dont ils étaient accompagnés, les caresses innocentes que je vous prodiguais, tout cela ne devait-il pas vous consoler ?

« Si vous m'eussiez vu devenir insensiblement indifférente, vous auriez raison de vous désespérer ; mais non, jamais vous ne reçûtes plus de témoignages de ma passion. Que je ne voie plus dans vos lettres, mon cher Abeilard, des murmures contre la fortune, vous n'êtes pas le seul qu'elle persécute ; vous devez oublier les outrages que vous en avez reçu.

« Quelle honte pour un philosophe, de ne pouvoir se consoler d'un accident qui peut arriver à tous les hommes ! Réglez-vous sur moi ; je suis née avec des inclinations violentes ; je combats

même encore tous les jours des mouvements trop tendres, et il est glorieux pour moi d'en triompher, de les assujettir à l'empire de la raison.

« Faut-il qu'une âme faible rassure un esprit fort, un jugement solide ? Mais où m'emporte une aveugle erreur ? Est-ce à vous, cher Abeilard, que mon discours s'adresse ? Je ne songe pas que je parle à un nouveau père des déserts.

« Vous pratiquez les vertus que vous enseignez ; et si vous vous plaignez de la fortune, c'est moins par un ressentiment des coups qu'elle vous a portés, que par le déplaisir de ne pouvoir faire connaître à vos ennemis qu'ils ont tort de songer à vous nuire. Laissez-les, Abeilard, laissez-les épuiser leurs traits, et continuez de charmer tous ceux qui vous écoutent. Découvrez ces précieux trésors que le ciel semblait avoir réservés pour vous.

« Vos ennemis frappés de l'éclat de vos lumières, vous rendront justice. Que j'aurais de plaisir, si je voyais tout le monde aussi bien instruit de votre probité que je le suis ! Votre mérite est connu par toute la terre, et vos plus

grands ennemis conviennent que vous n'ignorez rien de tout ce que l'esprit humain peut savoir. Ah, mon cher époux ! je me sers de cette expression pour la dernière fois, ne vous reverrai-je jamais ? n'aurais-je pas, avant ma mort, la satisfaction de vous embrasser ?

« Que dis-je, malheureuse ! Sais-tu bien, Héloïse, ce que tu souhaites ? Pourrais-tu voir ces yeux vifs, sans te rappeler tous ces regards lascifs qui t'ont été si funestes ? Pourrais-tu regarder ce port majestueux d'Abeilard, sans être jalouse de tout ce qui verrait comme toi un homme si charmant ? Cette bouche qu'on ne peut regarder sans désirs, ces mains si propres à piller les trésors de l'amour, enfin toute la personne d'Abeilard ne peut-être envisagée par une femme sans péril.

« Ne souhaite donc plus, Héloïse, ne souhaite plus de voir Abeilard : puisque son image, le souvenir qui t'en reste, te troublent, que ne ferait point sa présence ! Quels désirs n'exciterait-elle pas dans ton âme ? Comment pourrais-tu demeurer maîtresse de tes sens à la vue d'un homme si aimable ?

« Il faut que je vous avoue, Abeilard, ce qui fait mon plus sensible plaisir dans ma retraite : après avoir passé tout le jour à songer à vous, pleine d'une si chère idée, je me livre la nuit au sommeil qui vient me surprendre. C'est alors qu'Héloïse, qui n'ose qu'en tremblant penser le jour à vous, s'abandonne au plaisir de vous parler et de vous entendre. Je vous vois, Abeilard, et je repais mes yeux d'une si belle vue. Quelquefois vous m'entretenez de vos chagrins secrets, et vous m'affligez.

« Quelquefois aussi, oubliant l'éternel obstacle qu'on a mis à nos désirs, vous me pressez de vous rendre heureux, et je cède sans résistance à vos transports. Le sommeil, pour nous servir, nous prête ce que vos barbares ennemis vous ont ôté, et nos âmes animées de la même ardeur, ressentent les mêmes plaisirs.

« Agréables illusions, douces erreurs, que vous passez vite. A mon réveil j'ouvre les yeux, et ne trouve plus Abeilard. J'étends mes bras pour le retenir, il m'échappe. Je l'appelle, il ne m'entend pas. Que je suis folle de vous entretenir de ces

songes, vous qui êtes insensible à ces plaisirs !

« Me trompai-je, Abeilard ? Voyez-vous quelquefois Héloïse en songe ? En quel état se présente-t-elle à vous ? Lui tenez-vous un langage aussi tendre que celui que vous lui teniez quand Fulbert la confia à vos soins ? A votre réveil, en avez-vous de la joie ou de la douleur ? Excusez, Abeilard, excusez une amante qui s'égare.

« Je ne dois plus attendre de vous cette vivacité qui animait vos soins. Ce n'est plus le temps d'exiger de vous une parfaite correspondance de désirs. Nous nous sommes asservis à des règles austères ; nous devons les suivre, quoi qu'il nous en puisse coûter. Contemplons nos devoirs dans toutes leurs rigueurs, et faisons, s'il se peut, un bon usage de cette nécessité qui nous retient éloignés l'un de l'autre.

« Pour vous, Abeilard, vous achevez heureusement votre carrière : vos désirs et vos mouvements ne mettent point d'obstacle à votre salut. Héloïse seule est à plaindre. Toujours la triste Héloïse versera des torrents de larmes, sans être

assurée qu'elles serviront à l'ouvrage de son salut.

« J'allais finir cette lettre sans vous rendre compte de ce qui s'est passé ici depuis peu de jours. Une jeune religieuse, qui était du nombre de celles à qui on fait épouser un couvent, sans examiner si ce séjour leur est propre, par une adresse qui m'est inconnue, a trouvé le moyen de se sauver ; et l'on dit qu'avec un jeune homme dont elle était aimée, elle est allée en Angleterre. J'ai ordonné à toute la communauté de garder le secret sur cette aventure.

« Eh bien, Abeilard, s'il vous était permis de vivre avec nous, vous préviendriez ces désordres. Toutes nos sœurs, charmées de vous voir et de vous entendre, ne songeraient qu'à profiter de vos exemples et de vos leçons. La jeune religieuse qui vient de violer ses vœux, n'aurait pas formé un dessein si coupable. Que n'êtes-vous à notre tête à nous exhorter à vivre saintement ? Si nous avions vos yeux pour témoins de nos actions, elles seraient innocentes.

« Quand nous tomberions, vous nous relèver-

riez, et, soutenues de vos conseils, nous marcherions d'un pas ferme dans le sentier de l'austère vertu. Je commence à m'apercevoir, ô Abeilard ! que j'ai pris trop de plaisir à vous écrire, Je devrais brûler ma lettre. Elle vous apprend que je suis toujours prévenue pour vous de la plus malheureuse passion du monde ; et j'avais dessein, quand je l'ai commencée, de vous persuader le contraire. Je suis incessamment agitée des mouvements de la grâce et de ceux de ma passion : je leur cède tour-à-tour. Ayez pitié, Abeilard, de l'état où vous me réduisez, et faites en sorte que les derniers jours de ma vie soient aussi tranquilles, que les premiers ont été agités.

HÉLOÏSE.

LETTRE D'HÉLOÏSE

A ABEILARD

« Dans cette solitude paisible, séjour où la contemplation tourne constamment ses regards vers le ciel, lieu où règne un silence si profond, quels mouvements troublent la tranquillité de mon âme ? Pourquoi mes pensées s'égarèrent-elles au delà de cette retraite sacrée ? Pourquoi mon cœur ressent-il des feux si longtemps oubliés ? Quoi ! aimerais-je encore ?

« Oui, cette lettre vient de lui ; c'est le nom d'Abeilard qu'Héloïse doit baiser encore une fois. Nom cher et fatal ! je ne veux plus te prononcer ;

ne passe plus ces lèvres que la religion a consacrées au silence ; reste à jamais renfermé dans mon cœur, où l'idée trop chérie d'Abeilard est mêlée avec celle de Dieu.

« Que ma main s'arrête, et ne trace pas ce nom... mais je viens de l'écrire... C'est à mes larmes à l'effacer. En vain la malheureuse Héloïse a recours aux larmes et à la prière : son cœur commande sans cesse, et sa main obéit toujours.

« O murs ! dont la sombre enceinte renferme des tourments volontaires, et retentit de soupirs poussés par la pénitence ; rochers que de pieux genoux ont usés ; cavernes hérissées d'épines ; autels où les vierges au teint pâle veillent sans cesse ; statues des saints, qui ont appris à se vaincre eux-mêmes ; votre vue et mon long silence ne m'ont point rendue insensible comme vous.

« En vain le ciel me rappelle à lui ; tandis que je prie, la nature toujours rebelle occupe la moitié de mon cœur ; mes prières, mes jeûnes, mes pleurs, ne peuvent éteindre ni même affaiblir le feu qui me dévore.

« Sitôt que ma main tremblante eut ouvert ta lettre, ô mon cher Abeilard, ton nom, qui s'offrit d'abord à mes regards, réveilla en moi le sentiment de tous mes malheurs : nom toujours triste, toujours chéri, et que je ne puis prononcer sans pousser des soupirs, et verser des larmes. Je tremble toutes les fois que je trouve le mien, sûre que quelqu'infortune le suivra de près.

« Mes yeux, baignés de pleurs, parcoururent ta lettre de ligne en ligne, et n'aperçoivent jusqu'au bout qu'une longue suite de malheurs... Tantôt je m'y vois brûlante de l'amour le plus tendre, tantôt accablée à la fleur de l'âge par le plus cruel chagrin ; enfin perdue dans l'obscur solitude d'un couvent, où l'austère religion doit éteindre la flamme la plus vive. Ici doivent mourir les plus nobles passions, l'amour et la gloire.

« Ecris-moi cependant, cher Abeilard, écris-moi tout ce que ton cœur ressent encore ; que j'unisse mes douleurs aux tiennes ; et que je rende soupirs pour soupirs ; cette ressource ne peut m'être ôtée ni par la fortune, ni par nos

ennemis ; et mon Abeilard serait-il plus cruel qu'eux ?

« Mes larmes sont à moi, et je ne les ménagerai pas ; je donnerai à l'amour celles que j'aurais versées dans la prière. Ces tristes yeux n'ont rien de mieux à faire... Lire et pleurer sera leur occupation éternelle. Partage donc avec moi tes peines, accorde-moi cette triste consolation : fait plus encore : rejette-les toutes sur moi.

« Le ciel n'inspira d'abord l'invention des lettres que pour le soulagement des malheureux, pour quelqu'amant banni, ou pour une amante captive. Elles vivent, parlent et expriment ce que l'amour a de plus tendre : par leur moyen, les désirs d'un jeune cœur se communiquent sans crainte : l'âme se déploie tout entière aux yeux de l'objet aimé ; l'absence est trompée, et franchissant la distance des lieux, un soupir passe de l'Inde jusqu'au pôle.

« Tu sais avec quelle innocence j'allai d'abord au-devant de ton amour, qui se déguisait sous le nom d'amitié, mon imagination te prêtait une

forme angélique, tes yeux brillaient d'une flamme douce, pareille à un rayon céleste.

« Croyant pouvoir t'admirer sans crainte, je t'aimais sans remords. Quand tu chantais les louanges du Seigneur, les cieux me semblaient attentifs aux accents de ta voix ; et lorsque tu annonçais les vérités divines, elles me paraissaient s'embellir en passant par ta bouche.

« Quels préceptes pouvaient manquer de persuader quand tu les donnais ! tu m'enseignas trop aisément qu'aimer n'était pas un crime. Bientôt je m'abandonnai à la séduction de mes sens, et ne souhaitai plus de voir ange, celui que j'aimais comme homme. Je ne vis plus que dans un sombre éloignement la félicité des esprits célestes, et je cessai de leur envier le ciel que je perdais pour toi.

« Combien de fois, hélas ! ai-je dit en moi-même, lorsque mes parents me pressaient de choisir un époux, je tiens pour cruelles toutes les lois que l'amour n'a point dictées ! l'Amour aussi libre qu'un habitant de l'air, à la vue des liens de l'hymen, étend ses ailes légères, et s'envole à l'instant.

« Que les richesses et les honneurs comblient les désirs de celle qui consent à porter le joug du mariage; que son nom soit respecté et sa réputation sacrée; j'y consens. Toutes ces apparences de bonheur s'évanouissent devant une véritable passion : réputation, richesses, honneurs, qu'êtes-vous en comparaison de l'amour ?

« Ce dieu jaloux, se voyant dédaigné, inspire par vengeance des passions inquiètes aux mortels qui profanent ses feux, en cherchant en lui un autre bonheur que lui-même.

« Quand je verrais tomber à mes pieds le maître du monde, qu'il m'offrirait son trône et l'univers, je mépriserais ses présents : je ne voudrais pas être la femme de César. Trop heureuse, pourvu que je sois la maîtresse de celui que j'aime; et s'il est encore un titre plus libre et plus doux, je le prendrai pour lui seul.

« Quel bonheur quand deux âmes unies l'une à l'autre, s'aiment librement, et ne connaissent d'autre loi que celle de la nature, un seul objet remplit alors le cœur tout entier, on possède, on est possédé à son tour. Les mêmes pensées de

deux véritables amants se rencontrent, avant que leurs lèvres se soient ouvertes ; les mêmes désirs se lisent dans leurs regards. C'est là une félicité parfaite, et telle était autrefois celle d'Abelard et la mienne.

« Hélas ! que notre sort a changé ! Quelles horreurs se retracent tout à coup à mon imagination ! Que vois-je ! mon amant nu, lié et couvert de sang, paraît à mes yeux..... Où était Héloïse dans ce moment affreux ? ses cris, ses efforts se seraient opposés à des ordres si cruels. Barbares, arrêtez... retenez votre main sangui-naire : détournez votre rage sur moi seule ; ou du moins, puisque nous avons commis tous deux la même faute, faites-en retomber la peine sur tous deux... Sa douleur m'accable et me trouble... par pitié, par pudeur, cessez... mes sanglots redoublés, et ma rougeur brûlante, m'ôtent la force d'achever.

« Pourrais-tu avoir oublié ce jour triste et solennel, où, comme des victimes qui attendaient le coup mortel, nous étions aux pieds des autels. Que de larmes coulèrent de nos yeux dans ces

cruels moments ! A la fleur de la jeunesse, je disais un adieu éternel au monde ; je baisais le voile sacré avec des lèvres glacées.

« Les autels tremblèrent ; les lampes pâlirent ; le ciel crut à peine la conquête qu'il faisait, et les anges entendirent avec étonnement les vœux que je prononçais. Je m'avançais cependant vers ce sanctuaire redoutable : ce n'était pas sur la croix que mes yeux étaient fixés, mais sur toi seul.

« Le zèle de la religion ni la grâce ne faisaient point ma vocation : c'était un amour malheureux, et je me perdais ainsi tout entière, que parce que je perdais mon amant.

« Viens donc, soulage mes douleurs par tes regards et par tes discours ; on t'en a laissé l'usage. Que ma tête se repose encore sur ton sein ; que je boive à longs traits le délicieux poison que j'ai pris dans tes yeux ; que je retrouve ce poison sur tes lèvres. Donne ce qui est en ton pouvoir, et laisse-moi imaginer le reste.

« Mais non : que ces pensées criminelles s'évanouissent pour jamais : viens plutôt m'instruire de mon devoir, et me parler de félicités plus du-

rables. Dessille mes yeux : peinds-moi tout l'éclat de la gloire céleste, et fais que mon âme t'abandonne pour son Dieu.

« Que si tu te refuses à mes vœux, songe du moins que mes fidèles compagnes méritent tes soins. C'est ton troupeau ; ce sont des plantes cultivées par tes mains, des enfants de tes prières. Elles ont quitté ce monde dans une tendre jeunesse, et tu les conduisis dans cette paisible retraite ¹ dont tu avais élevé les murailles sacrées. Par toi ce désert fut embelli, et le paradis ouvert dans ce lieu sauvage.

« Là aucun orphelin en pleurs ne voit les richesses de son père orner les autels, ni enrichir les pavés de son temple.

« On n'y remarque point des tableaux magnifiques, ni des statues d'un métal précieux, donnés par des pécheurs mourants : tribut d'un aveugle désir d'acquérir un ciel, perdu sans doute par les moyens employés pour l'obtenir. Les voûtes de ce saint édifice sont aussi simples, que la piété

¹ Le Paraclet. Ce fut Abeilard qui fonda ce monastère.

qui l'habite : elles en retentissent mieux des louanges du Créateur.

« Si tu te transportais dans cette retraite solitaire, où nous devons passer nos jours ; si tu venais sous ces dômes couronnés de pyramides, dont les voûtes respectables seraient environnées d'une nuit éternelle, sans les vitres obscures qui laissent passer quelques rayons de lumière ; tes yeux dissiperaient ces noires ténèbres, et des sillons de gloire brilleraient autour de toi ; mais maintenant aucun objet consolant ne s'y présente ; tout y est plongé dans une profonde tristesse ; on n'y entend que des gémissements, on n'y voit couler que des pleurs.

« Viens donc, ô mon père, mon frère, mon époux, mon ami ; que ton esclave, ta sœur, ta fille puisse encore, en faveur de tous ces noms, exciter ta pitié pour elle.

« Rien ne saurait plus me porter à la méditation, ni fixer mes désirs inquiets : je ne suis plus même touchée de ce plaisir simple et ravissant que donne le spectacle de la nature ; ces pins plantés sur la pente des rochers, et dont un vent

sourd agite les feuillages sombres ; ces ruisseaux serpentants qui tombent des montagnes ; ces eaux qui font retentir de leurs murmures ces grottes profondes ; ces lacs dont le souffle de la bise ride la surface : tous ces objets autrefois si charmants pour moi, ne me procurent aucun repos, ni ne calment mes soucis.

« La noire mélancolie habite ces bois, ces cavernes et ces voûtes qui ne couvrent que des tombeaux. Elle répand autour d'elle un silence pareil à celui de la mort ; sa présence ténébreuse attriste cette décoration jadis si riante, ternit l'éclat des fleurs, obscurcit la verdure, et rend terrible le bruit des ondes qui se précipitent en murmurant.

« On ne ressent plus partout qu'une secrète horreur. Je dois cependant rester ici pour jamais ! monument triste et fatal de l'obéissance d'une amante ! la mort, la seule mort peut rompre la chaîne qui m'y attache ; j'y laisserai toutes mes faiblesses, et j'y sentirai éteindre mon ardeur : mes froides cendres y seront déposées, et j'y attendrai qu'il me soit permis de les mêler avec les tiennes.

« Ah ! malheureuse ! on te croit l'épouse d'un Dieu, et tu n'es encore que l'esclave de l'amour et d'un homme ! O ciel ! daigne me secourir. Mais d'où part cette prière ? Vient-elle d'un mouvement de piété ou de désespoir ? Quoi ! dans ce lieu même, asile de la chasteté, l'amour trouve-t-il un autel où brûlent ses feux criminels ? Je dois me repentir ; mais puis-je faire ce que je dois ? Je regrette l'amant, et je ne gémis pas du crime : je le vois ce crime, je le blâme, et je l'aime encore en le condamnant.

« Je me repends des plaisirs où je me suis livrée, mais j'en sollicite de nouveaux : tantôt les yeux levés vers le ciel, je pleure mon offense ; tantôt je songe à toi, et je renonce à l'innocence où je croyais aspirer.

« Pourrais-je t'oublier et haïr ma faiblesse ? la cause est toujours en moi. Dès que je veux la détruire, je sens que j'en aime l'auteur. Comment séparer du crime l'objet que l'on chérit ? L'amour et le repentir se confondent toujours.

« Quelle entreprise pour un cœur aussi touché, aussi pénétré, aussi perdu que le mien !

quoi ! vaincre une passion si puissante ! Avant que mon âme ait pu reprendre sa tranquillité, quels combats entre l'amour et le devoir n'a-t-elle pas à essuyer ?

« Combien de fois doit-elle se repentir, retomber, regretter son amant, le dédaigner, faire tout, excepté de l'oublier ? Mais, non, c'en est fait : je n'ai plus rien à craindre, tout est consommé.

« Viens donc ! mon père, viens m'enseigner à soumettre la nature, à renoncer à mon amour, à la vie, à moi... et à toi-même. Remplis mon cœur de Dieu, lui seul peut t'y remplacer.

« Ah ! mille fois heureuse la destinée d'une vierge qui s'est consacrée à lui ! Elle oublie le monde qui l'a oubliée à son tour, et elle goûte les douceurs d'un calme profond. Son humble résignation fait que tous ses vœux sont exaucés.

« Le travail, le repos, partagent et remplissent son temps : un sommeil paisible lui donne la liberté de veiller et de prier ; ses désirs sont toujours réglés, et ses affections toujours les mêmes ; ses larmes font ses délices, et ses prières pénè-

trent les cieux ; une grâce divine l'environne sans cesse de rayons éclatants : les anges qui veillent autour d'elle durant son sommeil, lui procurent les songes les plus doux et les plus purs ; pour elle, l'époux prépare l'anneau nuptial.

« Des vierges, revêtues de blanc, chantent des hymnes à son honneur : les roses d'Eden qui ne se fanent jamais, fleurissent pour lui être présentées, et les ailes des séraphins répandent sur elle les parfums les plus exquis. Elle meurt enfin au son des harpes célestes, et se pâme à la vue du bonheur qui l'attend.

« D'autres songes, et des ravissements bien différents égarent mon âme errante. Quand, à la fin de chaque triste journée, mon imagination te retrace tel que je t'ai connu, ma conscience se tait alors, et laissant parler la nature, mon cœur tout entier revole vers toi. Je déteste, et j'aime cependant le souvenir de cette nuit, où mes premières faveurs. .

« Je t'entends, je te vois ; mes mains empesées embrassent ton fantôme pour te retenir. Je

m'éveille, je n'entends et ne vois plus rien ; le fantôme me fuit aussi cruel que toi-même ; je le rappelle, et ne suis point entendue ; j'étends mes bras, et ne saisis qu'une ombre fugitive ; je referme les yeux pour ramener ce songe ravissant : revenez, douces illusions, images trompeuses ?... hélas ! en vain je te revois ; mais c'est pour errer ensemble dans d'arides déserts, et pour pleurer nos malheurs.

« Soudain tu monte sur une tour à demi détruite par le temps, autour de laquelle rampe le triste lierre, ou sur des rochers dont la cime sourcilleuse est suspendue au-dessus de la mer. Là tu semble me parler du haut des cieux : mais les nuages nous séparent, les vagues mugissent, et les vents furieux grondent.

« Je frissonne d'horreur, le sommeil me quitte brusquement : je me retrouve au milieu des tristes objets qui m'entourent toujours, et en proie à des tourments qui me suivent partout.

« Le destin a tempéré sa rigueur à ton égard d'un mélange de beauté, il ne t'a réduit qu'à une froide suspension de plaisirs et de peines.

« Ta vie est un calme profond : aucunes passions n'agitent ton cœur : semblable maintenant à ce que la mer était, avant que les aquilons orangeux eussent reçu l'ordre de la troubler : ton état est paisible comme le sommeil d'un saint, à qui ses péchés sont pardonnés, et dont le salut n'a plus d'épreuves à attendre.

« Viens donc, cher Abeilard ; qu'aurais-tu à craindre ? Le flambeau de l'amour ne brûle point pour les morts : le danger d'aimer ne subsiste plus pour toi. La nature garde le silence, la religion seule t'anime, et la froide indifférence règne dans ton cœur. Cependant Héloïse t'aime encore. O flamme toujours durable, et toujours désespérée, semblable aux lampes sépulcrales, qui communiquent à des urnes une chaleur inutile, et qui ne brûlent que pour éclairer les morts !

« Quelles nouvelles scènes viennent s'offrir encore ? Partout où je tourne les yeux, partout où je porte mes pas, ces images chères et dangereuses me poursuivent. Soit que je pleure sur les tombeaux, soit que je prie aux pieds des autels,

elles fascinent mes yeux, et jettent le trouble dans mon âme.

« Ton image est toujours dans mon cœur, entre le ciel et moi : si j'entends chanter une hymne, je crois reconnaître ta voix ; chaque mot dans mes prières est accompagné d'une larme. Tandis que des nuées d'encens s'élèvent dans l'air, et que l'orgue remplit l'oreille de ses sons harmonieux, une seule pensée qui le retrace à mon esprit, me ramène à toi, et détruit toute cette pompe.

« Prêtres, cierges, temple, tout s'évanouit pour moi : et au moment même que les autels brillent de mille feux et que les anges qui les environnent sont saisis du plus profond respect, je me trouve noyée dans une mer de passions ardentes.

« Mais dans le temps que, charmée de verser des larmes de pénitence, je me prosterne devant le trône de Dieu ; dans le temps que j'invoque ce Dieu avec la plus humble ardeur, et qu'une grâce victorieuse est prête à s'emparer de mon âme, viens, si tu l'oses, tout charmant que tu me paraîs, viens t'opposer aux décrets du ciel. Dispute-

lui mon cœur : viens avec tes regards séducteurs effacer à mes yeux l'image des félicités célestes ; détournez de moi la grâce, et rendre ma repentance infructueuse. Ecarte-moi de la route des cieux ; viens, et m'arrache des bras de Dieu même.

« Que dis-je, malheureuse ! Fuis-moi plutôt, fuis-moi : que des montagnes s'élèvent entre nous, et que des mers nous séparent : ne reviens plus ; ne m'écris point ; ne pense pas même à moi ; surtout ne partage aucun des tourments que je ressens pour toi. Je dégage Abeilard de tous ses serments, et ne veux plus même me souvenir de lui. Qu'il s'efforce donc à haïr tout ce qui peut avoir quelque rapport avec moi...

« Regards séduisants, que je ne me rappelle que trop encore ! Douces idées où j'aimais tant à m'arrêter, je vous dis adieu pour jamais : et toi, grâce divine, vertu céleste, tranquille oubli des soins de ce monde profane, espérance toujours renaissante, fille du ciel et mère de la joie ; toi qui fais jouir d'une immortalité anticipée, venez, entrez tous dans mon cœur ; demeurez-y

comme des hôtes doux et aimables : recevez et plongez-moi dans un éternel repos.

« La triste Héloïse, étendue sur une tombe, vous désire et vous attend. Qu'entends-je? est-ce le souffle des vents! qui murmure autour de moi, ou une voix qui retentit aux environs de ces murs, et qui m'appelle? Je crois déjà l'avoir entendue plus d'une fois.

« Une nuit que je gardais les lampes qui brûlent dans notre temple autour des sépulcres, il me sembla, au moment qu'elles étaient prêtes à s'éteindre, qu'une voix creuse sortait du fond d'un tombeau : « Viens, triste sœur, me disait-elle, viens ; ta place est ici ; viens-y demeurer pour toujours. Je fus autrefois comme toi victime de l'amour : je tremblais, je versais des larmes, et je priais comme toi. Je n'ai trouvé de calme que dans ce long sommeil. Ici les malheureux cessent de se plaindre, et les amants n'y répandent plus de pleurs : la superstition même y perd toutes ses craintes : car Dieu, plus indulgent que les hommes, nous y pardonnent nos faiblesses. »

« Je viens, je viens.

« Que les anges me préparent leurs berceaux odoriférants, leurs palmes célestes, et leurs fleurs toujours nouvelles. Je vais où les pécheurs peuvent trouver du repos, et où les saints ne connaissent que des flammes épurées. Cher Abeilard, rends-moi les derniers devoirs : adoucis-moi le passage de ce monde aux demeures célestes : vois mes lèvres tremblantes : ferme mes yeux déjà immobiles, et reçois mon dernier soupir avec mon âme qui s'envole.

« Non, non... Que je te voie revêtu de tes vêtements sacrés, le cierge dans ta main tremblante. Présente la croix à mes yeux élevés vers le ciel : enseigne-moi et apprends en même temps de moi à mourir.

« Considère alors cette Héloïse, que tu as tant aimée. Ce ne sera plus un crime de la regarder. Vois les roses de mon teint se flétrir, et la dernière étincelle de la vie s'éteindre dans mes yeux ; prends ma main et presse-là, jusqu'à ce que perdant tout sentiment, je cesse de respirer, et même d'aimer mon Abeilard.

« Que tu es éloquente, ô mort ! il n'appartient qu'à toi de prouver que c'est une folle passion que celle qui a un peu de poussière pour objet.

« Le temps viendra où ces traits, qui ont eu tant de pouvoir sur toi, seront détruits. Que les peines que fait souffrir le passage douloureux de la vie à la mort, soient alors suspendues à ton égard par une sainte extase.

« Que de brillantes nuées d'anges descendent du ciel, et veillent autour de toi : que des rayons de gloire partent des cieux ouverts, et que les bienheureux s'avancent au-devant de toi, et t'embrassent avec une tendresse égale à la mienne.

« Puisse un même tombeau réunir nos deux noms, et rendre mon amour aussi immortel que ta renommée ! Alors si dans les siècles à venir, deux amants, voyageant ensemble, viennent, par hasard, visiter les murs et les sources du Paraclet, ils inclineront leurs têtes en les approchant l'une de l'autre pour lire l'inscription de notre sépulcre, et buvant mutuellement les larmes qui

couleront de leurs yeux, ils diront, touchés de la plus vive compassion :

« Puissions-nous ne jamais aimer aussi malheureusement qu'eux :

.... Ils s'aimèrent trop, ils furent malheureux ;
Gémissons sur leur tombe, et n'aimons pas comme eux.

« Comment ne seraient-ils pas attendris ? Celui qui au moment même de la pompe la plus solennelle du redoutable sacrifice, jettera un regard sur la tombe qui couvrira nos froides cendres, sentira son cœur s'émouvoir : sa pensée, pour un instant, sera détournée du ciel : ses yeux se rempliront de larmes, et sa douleur lui sera pardonnée.

« Si le destin faisait jamais ressentir à quelque poète des maux pareils aux miens, et qu'il fut condamné à pleurer des années entières l'absence d'un objet chéri, et à se retracer toujours l'image des charmes qu'il ne pourrait plus revoir, pourvu qu'il ait aimé aussi longtemps et aussi fortement que moi, qu'il écrive notre fu-

nesté et tendre histoire. Celui qui sera le plus sensible à nos malheurs, les chantera le plus dignement.

« HÉLOÏSE. »

SOMMAIRE DE LA LETTRE SUIVANTE

Abeilard, dans sa retraite de Saint-Gildas, dont il était abbé, pour montrer l'exemple à ses moines, ne s'occupait que de lectures spirituelles, et se livrait entièrement au service de Dieu. Il ne s'attendait pas qu'une lettre de consolation, écrite à un ami, dans laquelle il lui fait le récit de ses malheurs, tomberait entre les mains d'Héloïse ; il s'attendait encore moins à recevoir de cette tendre épouse une lettre dictée par la passion de la plus vive tendresse, que son cœur conserverait intérieurement pour un époux qu'elle ne peut effacer de sa mémoire.

Dans cette réponse, ce n'est point un maître ni un directeur pour Héloïse qui parle, c'est Abeilard qui a aimé, qui aime encore, qui ouvre son cœur, et qui, pour consoler une femme, dont il est adoré, lui fait voir ce qu'il souffre, et les efforts qu'il fait pour se détacher d'elle.

Les grands hommes sont souvent des tableaux des plus grandes faiblesses ; et c'est dans l'emportement de l'amour que la nature est le plus à plaindre : c'est ainsi qu'il faut se représenter la situation d'Abeilard au moment qu'il écrit. Il y fait entendre à Héloïse qu'on ne devient vertueux que par degrés. Qu'un homme épris violemment ne change pas aisément de cœur et de langage ; que souvent l'amant qui fuit, n'est pas toujours maître de l'amour ; que pour avoir fait des vœux, on n'en est pas souvent plus parfait, et que pour être savant, on n'en est pas plus sage. Cependant les expressions dont il se sert, ne sont pas si tendres, si fortes, ni si animées que celles d'Héloïse.

LETTRE D'ABEILARD

A HÉLOÏSE

« O ma chère et trop sensible Héloïse ! faut-il que la Providence ait voulu que nos malheurs, tracés de ma main, pour consoler un ami de la perte de sa fortune, soient parvenus jusqu'au fond de votre solitude ? Mais, que dis-je ! est-ce à moi à me plaindre de cette sage Providence, quand je lui suis redevable de cette tendre lettre que je ne cesse de mouiller de mes larmes ?

« Dois-je vous peindre la vive émotion que j'ai ressentie à la vue de ces charmants caractères, qui ont fait si souvent mes plus chères délices.

Je vous avoue que je n'ai pu lire une seule de vos pensées, sans y porter mes lèvres encore brûlantes de ces mêmes désirs, de ces mêmes feux, qui consumaient mon cœur dans nos secrètes entrevues.

« Il me semblait en comblant de baisers votre écrit, baiser la main qui l'a tracé. Le souvenir de nos plaisirs passés, me fait toujours verser des larmes sur mon funeste sort. Trop heureux si ces larmes ne proviennent pas d'une faiblesse impure.

« Je n'écoute, en pensant à vos charmes, que la tendresse que, malgré mon malheureux état, j'ai toujours pour vous. Mais, hélas ! cette tendresse, que je me fais un plaisir de conserver, comme votre époux, chère Héloïse, ne vous la dois-je point ? Qui peut me faire un crime de vous aimer ?

« Les vœux que j'ai formés, de renoncer au monde, n'ont pu rompre les liens qui nous enchainent ; et s'ils ont été dissolubles aux yeux des hommes, ils ne peuvent l'être aux yeux de Dieu ; il a reçu nos serments.

« En changeant d'état, qu'ai-je perdu ? la moitié de moi-même, une épouse tendrement chérie, adorée même, il est vrai... mais quand je considère que vos appas se flétriront, que ce corps qui semble avoir été formé par les grâces, sera un jour réduit en poussière, je me dis à moi-même : Abeilard, Abeilard, rien n'est stable en ce monde : ces plaisirs si vantés de tous les temps, tôt ou tard font la perte de l'homme qui s'y abandonne ; et si par eux il croit jouir de ce qu'on appelle plaisir, il sera malheureux dans l'éternité...

« L'amour que nous devons au Créateur doit l'emporter sur l'amour que nous portons à la créature. En aimant Dieu, en nous immolant pour lui, nous espérons une félicité éternelle. Mais quelle est la félicité que procure une femme ? La félicité d'un instant, et qui souvent est suivie de remords.

« Ce sont ces réflexions ou plutôt ces vérités qui me consolent. C'est avec elles, Héloïse, que j'ai été aux pieds des saints autels, jurer à Dieu un parfait dévouement à ses lois.

« Ainsi donc cette union de l'homme et de la

femme, si belle en apparence, n'est à mes regards qu'un chemin à la corruption, lorsque le plaisir des sens l'a fait seul rechercher.

« Dois-je vous dire que ce sentiment de satisfaire ma passion, m'a seul porté à vous épouser?... C'est peut-être pour cette cause d'impureté, que Dieu a permis le cruel châtement que j'ai souffert, et dont je porterai la honte jusqu'au tombeau. Que ne puis-je chasser de mon esprit ce fatal événement, qui m'a séparé pour toujours de ce que j'avais de plus cher au monde !... Non, non, Héloïse ; croyez que cette séparation n'a point lieu quant à nos cœurs ; ils seront toujours unis ; et si Dieu veut, ils le seront encore jusqu'après notre mort.

« Mon inclination s'accorderait bien avec la vôtre, ma trop tendre Héloïse, pour entretenir un commerce de lettres ensemble ; mais cette correspondance familière ne deviendrait-elle pas dangereuse pour votre tranquillité et la mienne ?...

« Il faut si peu d'air pour enflammer le feu qui couve sous la cendre... Les nôtres ne sont pas

encore assez éteints pour oser hasarder de nous exposer au moindre vent.

« Le nocher qui craint la tempête aborde au premier rivage.

« Si sujets à faire naufrage, pourquoi le chercher ? Tranquilles au port, contemplons d'un œil serein les mortels audacieux qui s'engagent sur cette mer orageuse.

« Nous nous sommes consacrés, par les vœux les plus solennels, à vivre dans la retraite la plus austère. La pénitence de nos crimes est ce qui doit nous occuper... Fermons donc l'oreille aux discours de l'esprit tentateur, qui veut troubler nos repos.....

« Aimons-nous ; mais que ce soit d'un amour pur et chaste, comme nous nous y sommes engagés, en nous revêtant de l'habit sacré que nous portons... Abeilard renonce à Héloïse, comme Héloïse doit renoncer à Abeilard... et s'il se peut oublions-nous l'un et l'autre.....

« Ce n'est pas que vos lettres me feraient beaucoup de plaisir, mais je ne me trouve pas encore assez ferme et assez décidé sur les mouvements

de mon cœur, pour juger si le désir que j'aurais de vous écrire ne serait pas encore un effet de l'amour qui nous unissait autrefois.

« Je fais tout ce qui dépend de moi pour suivre les décrets de cette même Providence ; mais toutes les sciences auxquelles je me suis appliqué ne m'ont pas donné le talent de les connaître à fond. Les réflexions que je fais sur les troubles de mon âme me jettent dans une incertitude et une perplexité qui ont tout lieu de m'effrayer sur mon état actuel.

« Si quelquefois l'envie de méditer, et l'amour de la solitude m'éloignent de mes religieux, et me font pénétrer dans les lieux les plus écartés et les plus affreux de notre maison, mon imagination me présente Héloïse à la tête d'une troupe de vierges consacrées au Seigneur.

« Elle leur commande avec cette douceur qui lui est si naturelle ; elle les exhorte à une piété fervente par des paroles douces et pleines de cette érudition que la nature lui a départie avec tant de prodigalité ; elle les affermit par les exemples les plus sensibles ; enfin je vois les anges des-

cedre du ciel pour enlever cette chère épouse de J.-C. et la placer au rang de ses brebis les plus chéries.

« Mais par un mouvement qu'il m'est impossible de vaincre, lorsque je suis rentré dans le cloître, tous ces rochers escarpés, ces montagnes inaccessibles, cette vaste étendue de mer dont la vue est, pour ainsi dire, accablée, ces déserts, ces rivages battus par les flots ; enfin tout ce qui, dans ces lieux, n'est capable que d'inspirer de l'horreur, disparaît à ma vue, et je retrouve mon ancienne Héloïse.

« N'attribuez donc point à mon indifférence pour vous le long silence que j'ai gardé jusqu'ici. Il ne m'est pas possible de vous oublier ; car il ne dépend pas de nous de le faire, surtout à l'égard de quelqu'un que l'amour a gravé si profondément dans notre cœur.

« Il est vrai que dans le commencement de ma profession, j'étais plus tourmenté de votre idée, et la grâce chez moi n'avait pas encore, à beaucoup près, pris le dessus sur mon âme troublée. Mais comme je m'aperçois qu'elle les balance

déjà d'une manière sensible, j'imagine, et je compte avoir trouvé un moyen sûr pour la rendre tout à fait prépondérante.

« Effaçons de notre souvenir ce temps où l'amour, prenant la forme de l'amitié la plus tendre, vous remit entre mes bras pour la première fois. Oublions ces tendres plaisirs dont nous jouissions paisiblement, lorsque l'hymen semblait avoir rendu nos transports légitimes et éternels.

« Car enfin, vous ne pouvez ignorer à quel excès ma passion m'avait livré, et le honteux esclavage où elle m'avait réduit ; j'en étais à cette extrémité, que ni le respect pour Dieu, et pour les jours qui lui sont consacrés, ni certains devoirs d'honnêteté qui se gardent parmi les personnes même les moins chrétiennes, ni enfin aucune considération divine et humaine n'était capable d'arrêter la fougue qui m'emportait.

« La semaine sainte, comme dans un autre temps, il fallait satisfaire ma cupidité ; les fêtes les plus solennelles, qui imposent aux plus impies quelque sorte de respect, et qui les obligent de faire trêve avec le crime, ne pouvaient mettre

des bornes à mes convoitises enflammées ; et lorsque, par un esprit de religion, vous vous opposiez alors à mes volontés, et tâchiez, par toutes sortes de raisons, de me faire rentrer en moi-même, j'en devenais plus furieux ; et ne ménageant ni mon autorité sur vous, ni les menaces, je vous obligeais, malgré vous, de contenir ma passion.

« L'amour dont je brûlais pour vous était si ardent, et avait tellement obscurci toutes les lumières de ma raison, que je ne savais plus ce qui me convenait, ou ce qui vous était avantageux : mes intérêts, ceux de mon salut, les vôtres, ceux de Dieu même, ne m'étaient plus rien, et par un aveuglement qu'on ne saurait assez déplorer, je leur préférais tous les jours ces brutales voluptés qu'on n'oserait même nommer sans rougir.

« C'est donc un effet de la justice de Dieu, comme de sa miséricorde, de s'être servi de la trahison de votre oncle pour me priver de cette partie de mon corps où la concupiscence avait établi son siège et ce cruel empire qui m'asser-

vissait tout entier à ces désirs infâmes. De là, comme de son trône, elle commandait absolument à tous mes membres, et les obligeait, malgré qu'ils en eussent, à suivre les injustes lois de sa tyrannie.

« Mais prenons les choses de plus haut, ma chère Héloïse ; remontons jusqu'à la source de nos malheurs, et nous trouverons que rien n'est plus juste et plus équitable que cette conduite de Dieu envers moi, et que par conséquent rien n'est plus capable de nous consoler et d'apaiser votre douleur.

« Oui, il a eu raison de me punir ainsi, et il s'est vengé de nous avec plus de justice, lors même que nos fautes passées étaient couvertes du sacrement, que lorsque nous nous abandonnions au désordre.

« Pour vous en convaincre, souvenez-vous, ma tendre amie, de quelle manière nous nous sommes comportés ensemble dans un état aussi sacré qu'est celui du mariage des chrétiens et combien de fautes nous y avons commises.

« Avez-vous oublié que, durant le séjour que

vous faisiez à l'abbaye d'Argenteuil, je fus une fois vous y trouver fort clandestinement, dans le dessein de satisfaire notre passion, sans aucun égard à la sainteté du lieu où nous étions, ce qui seul mérite une punition exemplaire ?

« Comptez-vous encore pour rien tous les désordres qui ont précédé notre mariage ? L'affront que j'ai fait à votre oncle, en abusant de la confiance qu'il avait en moi, en violant, dans sa maison, les droits de l'hospitalité, vous paraît-il une petite faute ? Ne faut-il pas tomber d'accord que la trahison qu'il m'a faite est juste, après l'avoir trahi moi-même d'une manière si outrageante ? Croyez-vous qu'une incision, une douleur d'un moment aient suffi pour punir tant de crimes ?

« Souvenez-vous encore de ce que vous fîtes, lorsque je voulus vous tirer de la maison de votre oncle, et vous envoyer à mon pays, pour dérober à sa connaissance l'état où vous étiez, et vous épargner tous les chagrins qui ne pouvaient vous manquer, si vous fussiez restée chez lui ; ne prîtes-vous pas alors l'habit de religieuse pour

vous déguiser ? Dieu est donc juste de vous avoir fait entrer, comme malgré vous, dans un état dont vous aviez profané l'habit, afin qu'en le portant aujourd'hui avec respect, vous effaciez l'insulte que vous aviez faite aux livrées de l'état monastique.

« Le ciel a permis, sans doute, l'accident qui m'arriva, pour détruire en moi la passion trop violente que j'avais pour vous. Vos charmes séduisants se représentaient à tous moments à mon esprit, et quoiqu'unis ensemble par les liens indissolubles du mariage, je vous adorais. Vous étiez ma seule divinité, l'objet de tous mes vœux. Enfin, j'oubliais le ciel pour ne penser qu'à vous... Que dis-je, malheureux !

« Sont-ce là les mouvements de cette grâce que tu regardes déjà comme maîtresse de ton cœur ? Tu veux briser une chaîne qui te tient attaché aux voluptés de ce monde, et tu retraces les désordres affreux qui t'ont conduit vers le précipice ! Tu te rappelles les endroits les plus sensibles et les plus attrayants.

« Ah ! pardonnez-moi cet égarement, chère

Héloïse, et prions ensemble le Seigneur de chasser loin de nous ces tableaux affreux et redoutables. Bannissez de votre mémoire ces préceptes séducteurs que je vous donnais, lorsque j'étais votre maître. Reconnaissez-en tout le faux.

« Ils n'étaient dictés que par la volupté et la concupiscence. C'était l'enfer qui m'inspirait cette éloquence insinuante, qui nous aurait perdus tous les deux, si le ciel ne fût venu à notre secours.

« Je vous y montrais le crime décoré des ornements de la vertu, et je glissais dans votre âme un poison d'autant plus violent, qu'il était enveloppé d'un miel doux et séduisant. J'avalais moi-même à longs traits ce poison pernicieux, lorsque je vous enseignais, comme vous le dites, qu'aimer n'est point un crime.

« Je vous l'ai persuadé, et j'en étais convaincu moi-même ; mais dans quelle erreur n'étions-nous pas plongés ! Il est vrai que notre amour n'était point volage et inconstant, et que, rendu légitime par les liens de l'hyménée, il n'en devint que plus ferme et plus violent, bien loin de

s'enfuir à l'aspect des nœuds éternels qui nous unissaient.

« Vous étiez la maîtresse adorée d'un époux que vous chérissiez.

« C'était donc avec raison que vous teniez pour cruelles toutes les lois que l'amour n'a point dictées, et que vous préféreriez, avec justice, celui qui vous aimait sincèrement à celui qui vous aurait comblée de biens et d'une fortune des plus brillantes.

« C'était là notre état actuel et celui où nous aurions passé toute notre vie. Peut-il se trouver dans le monde un sort plus heureux et plus digne d'envie ? Mais que les temps sont changés ! Des vœux indissolubles nous séparent pour toujours du reste des humains.

« O triste souvenir ! cet heureux temps a passé comme un éclair, et ne reviendra jamais. Que cette perspective est triste et accablante ! que ce jamais est désespérant !

« Mais aussi, que le chemin qui conduit à la vertu est étroit et plein d'épines ! Qu'il est difficile de ne pas s'en écarter ! Combien de difficultés

insurmontables et d'obstacles presque invincibles n'y rencontre-t-on pas ?

« J'entreprends de vous conduire dans ce sentier étroit, et je m'é gare dans le commencement de ma route. Toutes mes exhortations ne tendent qu'à vous renouveler la mémoire de nos fautes passées, et à rallumer en mon cœur un feu mal éteint et caché sous la cendre d'une vie austère.

« Je suis un malade en danger qui veut donner du soulagement et en guérir un autre moins malade. Aveugle, je prétends réussir à conduire un autre aveugle.

« Dieu tout-puissant ! vous seul pouvez changer les cœurs ; servez-vous de ce pouvoir pour arracher de l'âme d'un pécheur un trait qui le déchire. Faites que, par un heureux retour, il abandonne et perde le souvenir de tout ce qui est capable de l'éloigner de vous.

« Ce changement est en votre pouvoir, Seigneur. Je n'ai recours qu'à vous.

« Vous m'assurez que votre vocation n'était qu'une feinte, et qu'elle était plutôt la suite d'une obéissance aveugle pour un amant chéri, que

l'effet d'une inspiration divine. Connaissez-vous mieux, ma chère Héloïse.

« Quoique votre retour ne semble pas plus sincère, et même moins que le mien, cependant il est certain qu'il ne peut venir que d'en haut, et qu'il coule de cette source pure d'où sortent toutes les pensées et toutes les actions agréables au Tout-Puissant.

« Sa bonté nous est un sûr garant qu'il conduira son ouvrage jusqu'à sa fin.

« Mais comme le passage d'une extrémité à l'autre, c'est-à-dire, du vice à la vertu, qui sont si éloignés entr'eux, est si vaste et si étendu, qu'il faut un temps considérable pour parvenir à le traverser ; il nous faut passer par les épreuves les plus rudes, et par les travaux les plus accablants, avant d'arriver au but. Espérez donc toujours, vous en avez tout lieu.

« Car enfin, que n'avez-vous pas sacrifié ? beauté, jeunesse, éducation, biens de la fortune, enfin, tout ce qui peut faire le bonheur et combler les désirs des humains.

« Vous pouviez passer dans le monde une vie

aisée et tranquille, et parvenir à la fin de vos jours, qu'après bien des épreuves, au séjour des bienheureux, où vous arriverez, avec plus de certitude, mais non pas sans peine, en menant la vie austère et pénitente de toutes les communautés religieuses.

« Or un désintéressement aussi volontaire, et un abandon aussi universel de tant d'avantages, ne peut être inspiré que par un Être suprême qui veille à notre salut. Votre modestie et votre timidité vous font voir du faux dans votre vocation ; mais soyez sans crainte, il n'en est rien, et la suite vous prouvera que c'est le Seigneur qui vous a appelée vers lui. Priez-le d'achever son ouvrage.

« Quant à moi, quel sacrifice ai-je fait ? qu'ai-je abandonné ? quel est mon mérite ? Une troupe cruelle de bourreaux, acharnés après moi, assouvissent leur fureur, et m'arrachent tout ce qui semblait alors faire mon unique bonheur.

« Ils me laissent sans connaissance, entre les bras de la mort, et accablé des douleurs les plus cuisantes.

« Leur rage était satisfaite, ils étaient contents. Revenu de cette espèce de léthargie, et baigné dans mon sang, je ne retrouvai plus en moi qu'un corps mutilé, et qui méritait à peine le nom d'homme.

« Le désespoir affreux où mon état me jetait, m'aurait fait trancher une vie que leur barbare pitié n'a ménagée que pour me donner tout le temps de conserver le souvenir de leurs cruautés; mais les forces me manquaient. Ce récit vous fait horreur, je le sens bien : cependant il est vrai, tout incroyable qu'il paraisse, et ce n'est qu'une légère esquisse de l'affreux tableau de cette horrible scène.

« Qu'ai-je donc présenté au Seigneur pour victime? une brebis galeuse et le tribut du troupeau : un objet hideux, dont la seule vue était capable d'inspirer de l'horreur : un vaisseau battu et dépourvu de tous ses agrès ; enfin rien qui soit digne d'être offert sur l'autel d'un Dieu aussi miséricordieux, et même qui ne soit capable de l'irriter.

« La retraite devenant donc mon unique res-

source, était le seul parti que j'eusse à prendre. Qu'aurais-je fait dans le monde ? Comment aurais-je pu vivre ? Méprisé de toute la terre, je n'aurais été regardé que comme un objet inutile et détestable.

« Plus d'égards, plus de complaisances, plus de plaisirs : c'était là où j'étais réduit. Quel moyen avais-je pour me soustraire à toutes ces humiliations ? Celui de me retirer du monde, puisque mes bourreaux ont poussé la cruauté jusqu'à me laisser une vie qui ne peut m'être qu'odieuse et insupportable.

« Ce moyen n'était que la solitude et l'éloignement de toutes les choses qui me devenaient insipides ou à charge. J'ai donc fait des vœux ; mais vous voyez quel en a été le motif. Quelle différence entre les vôtres et les miens ! aussi ai-je tout lieu de craindre que le Seigneur ne m'abandonne, et ne rende pas mon retour aussi sincère que je le désire.

« Heureux encore, si le glaive tranchant et meurtrier de mes bourreaux eût été capable de me priver de tout sentiment, et d'arracher de

mon âme une image qui lui est toujours chère !

« Nous pouvons bien laisser le ciel, mais il ne nous est pas possible de le tromper. Le Seigneur, qui pénètre jusqu'au plus profond des cœurs, voit quel est le sujet de ma vocation, et il m'en punit avec toute la rigueur imaginable.

« Le ver rongeur qui me dévore est un monstre envoyé de la part de ce Dieu terrible pour me tourmenter continuellement. Il n'y a que lui seul qui soit capable de m'en délivrer.

« Mais si sa justice est infinie, sa miséricorde est sans bornes ; c'est pourquoi j'espère toujours en lui, étant secondé de vos ferventes prières.

« Vous m'invitez à venir passer quelque temps auprès de vous, afin de vous instruire de votre devoir, pour dessiller vos yeux, vous peindre tout l'éclat de la gloire céleste, et enfin faire en sorte que votre âme m'abandonne pour son Dieu.

« Cette démarche est en mon pouvoir, comme vous le dites fort bien ; mais y pensez-vous avec assez d'attention, chère Héloïse ? Que je m'approche de vous dans l'état où je me trouve ? Grand Dieu ! indécis, chancelant, rempli de votre

image, et enfin hors de moi, ne serait-ce pas m'exposer au plus grand des dangers et vouloir, de dessein prémédité, perdre le peu de fruit que j'ai pu recueillir de mes travaux ? Ce serait rallumer une flamme qu'il est de mon intérêt d'éteindre entièrement. Ce serait jeter de l'huile sur un bois bien embrasé.

« Comment vous instruirais-je de votre devoir lorsqu'il ne m'est pas possible de m'acquitter du mien ? Pourrais-je, aveuglé comme je le suis par ma passion, entreprendre de dessiller les yeux et rendre la vue à quelqu'un plus clairvoyant que moi.

« Quant à vous dépeindre tout l'éclat de sa gloire céleste, vous en avez une idée pour le moins aussi juste que moi ; et mes leçons ne seraient qu'un moyen pour rallumer nos anciens feux, en nous rapprochant ainsi l'un de l'autre. Pour ce qui est de m'abandonner pour Dieu, c'est son ouvrage, lui seul en a le pouvoir, et ce n'est que lui seul qui peut changer nos cœurs.

« Voyez donc vous-même dans quel précipice

affreux je me jetterais, si j'avais le malheur de condescendre à ce que vous voudriez exiger de moi. Ah ! fuyons plutôt, dit l'Apôtre, c'est le seul moyen de nous débarrasser d'un ennemi aussi dangereux que vous.

« Ne croyez pas que ce soit par haine, ou même par indifférence que je vous nomme un ennemi dangereux, mais c'est que le péril qui plaît devient inévitable, lorsqu'on s'en approche de trop près, et par conséquent la fuite est la seule ressource pour s'en garantir.

« Faible ressource cependant pour moi ; car, quoiqu'absent et éloigné de vous, votre image m'accompagne et me suit partout, et en quelque endroit que je me retire, je vous retrouve toujours : que serait-ce donc si nous étions réunis comme vous le désirez ? Héloïse, Héloïse, la pensée seule de cette réunion rallume dans mon cœur cette flamme criminelle dont j'ai brûlé autrefois pour vous.

« S'il est vrai que l'absence soit le remède le plus sûr aux tourments de l'amour, c'est à moi de vous fuir à jamais, et de me distraire de ces

pensées délicieuses que votre image offre sans cesse à mon cœur toujours ulcéré du trait vainqueur que m'ont lancé vos charmes.

« Dans ces moments de méditations où je ne voudrais penser qu'à Dieu, le nom d'Héloïse est sur le bord de mes lèvres ; et quoique mon devoir m'ordonne de vous oublier, à l'instant que je crois ma raison victorieuse, l'idée de mes plaisirs, se présentant à mon esprit occupé de vos charmes, détruit en un moment tous les vœux que je viens de former.

« Ne jouirai-je jamais de cette tranquillité que goûte l'âme pure ? Si dans le temple je fais ma prière à la Vierge dont j'implore le secours, en contemplant la mère de Dieu, je crois voir, en ses traits divins, ceux de ma chère Héloïse... Je lui jure un amour éternel...

« Après le récit des troubles que me cause le souvenir de vos attraits, jugez quels effets produiraient en moi votre présence. Il est donc de ma prudence de ne vous point revoir... Je dois vous montrer l'exemple... Arbrisseau trop faible, le moindre vent pourrait m'abattre... Adieu...

J'offense le Créateur en pensant davantage à la créature.

« Ne comptez donc sur moi que lorsque je serai certain d'être affermi dans la voie de mon salut, et que dégagé de toute passion, je serai en état de vous voir avec cette tranquillité chrétienne qui est seule capable de rendre le calme à une âme aussi agitée que la mienne jusqu'à présent.

« Pour m'engager plus fortement, vous le faites au nom de votre communauté.

« Ce serait en effet le motif le plus pressant pour m'y contraindre. C'est mon troupeau, ce sont des plantes cultivées par mes mains, et enfin ce sont les enfants de mes prières, comme vous me le dites fort bien. Mais, puisque le soin vous en est confié, peuvent-elles être en de meilleures mains ? que ferais-je plus que vous ? Bons exemples, exhortations touchantes et affectives, pratique fervente et habituelle d'une véritable charité chrétienne, douceur dans le commerce de la vie, rien ne leur manque de votre part.

« A quoi donc servirais-je dans ce séjour tranquille dont la simplicité annonce le respectueux

attachement aux biens célestes ; où le morne silence inspire la pénitence et le dégagement entier des vanités de ce monde ? où enfin règnent une tranquillité, un accord et une paix universelle, affermis par la piété des chastes vierges qui ont eu assez de bonheur pour se consacrer au Seigneur.

« J'y porterais une âme agitée et troublée par le ressentiment de nos désordres passés ; j'en aurais tous les jours l'objet, encore chéri, devant les yeux. Que cet état serait peu propre à maintenir cette douce tranquillité chrétienne, qui fait les délices de cette charmante retraite !

« Sous la conduite d'un fondateur dont l'âme est si peu en repos, il ne manquerait pas d'arriver un dérangement affreux parmi ces saintes filles ; soit négligence dans les devoirs de la société, soit tiédeur dans les prières, soit nonchalance dans les exercices de pénitence, enfin tout éprouverait et se ressentirait du désordre des supérieurs, et je bouleverserais, par mon mauvais exemple, un ordre naissant dont je me sens le père.

« Je dis des supérieurs, car je pense très bien que votre vocation n'étant pas encore plus accomplie que la mienne, ma vue ne manquerait pas de causer en vous ce que je crains pour moi, c'est-à-dire un dérangement d'esprit auquel il ne nous serait pas possible d'apporter du secours. Cet accident est encore plus à craindre en quelque façon pour vous que pour moi. Vous n'êtes privée de l'usage d'aucun de vos sens, ainsi jugez quel empire ils prendraient sur vous à l'aspect de celui qui les a autrefois troublés par une passion que vous êtes encore en état de satisfaire.

« De mon côté, quoique mon malheur m'ait fait perdre les moyens de contenter mes désirs et les vôtres, il me reste néanmoins un ressentiment que la rage de mes ennemis ne m'a malheureusement pas pu ôter. Ainsi, dans cette situation, serais-je plus tranquille ?

« Au contraire, rempli de vains espoirs, je deviendrais comme un forcené, et l'apparence du vice serait plus scandaleuse chez moi que la réalité ne le serait chez vous. Je suis donc un peu moins à plaindre que vous ; car je n'ai à me

débarrasser que de ce malheureux ressentiment qui me trouble : mais vous avez de plus vos sens à combattre et un souvenir séduisant pour vous à effacer de votre mémoire. Il n'y a que l'absence et la prière qui puissent remédier à tous ces maux.

« Cessez donc, je vous prie, d'exiger de moi une démarche dont vous voyez tout le danger.

« Si même nous en agissions avec toute la prudence nécessaire en pareil cas, nous cesserions notre commerce de lettres, comme vous m'y exhorte par la vôtre ; et quoique ce parti paraisse chez vous fort indéterminé, cependant il serait le plus sûr pour tous les deux : et cela jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'à ce que nous nous sentions assez de force pour résister à toutes les sensations auxquelles nous serions exposés.

« Ce grand ouvrage, comme je l'ai déjà dit, est celui d'un Dieu suprême ; attendons tout de sa miséricorde.

« C'est du plus profond de mon cœur que je vous exhorte à espérer avec patience une gué-

raison, qu'il semble que le Seigneur nous ait promise, à en juger par ce qu'il a déjà opéré en vous.

« Il vous a conduit dans une communauté; il vous a puni par l'endroit le plus sensible, qui est la perte de votre amant; il vous donne encore à combattre votre passion : ce sont là les armes qu'il met entre les mains de ses élus, pour les aider à remporter une victoire complète. Les effets de sa miséricorde sont quelquefois fort longs, mais ils n'en sont pas moins sûrs.

« Souffrons pour J.-C. ; il a souffert pour nous : vous en avez les moyens ; en offrant vos peines à ce divin Sauveur. Pour moi, si j'ai souffert l'affront le plus sensible, et les douleurs les plus aiguës, ce n'était que pour vous, et à cause de vous. Mais ces souffrances qui ont un peu calmé mes sens, n'ont pas rendu mon âme plus tranquille, et n'ont d'autre mérite devant Dieu que celui d'avoir souffert pour une créature.

« Jugez par là de ma crainte, et combien j'ai raison de faire fonds, et d'espérer en mes prières, jointes aux vôtres, et à celles de votre communauté.

« Ne comptons donc pas pour un moment de tranquillité dans ce bas monde, et regardons comme certain que le dernier jour de notre vie sera le premier jour de notre repos.

« Car il n'y a que la mort seule qui puisse mettre fin aux maux dont nous sommes accablés, et qui, nous débarrassant de ce corps mortel, nous fasse jouir de la gloire des saints, que le Seigneur promet à ceux qui ont souffert pendant leur vie.

« Lorsque l'Éternel, qui tient nos jours entre ses mains et qui en détermine le nombre, aura touché le fil de cette vie infortunée, ce qui, selon toute apparence, arrivera avant la fin de votre carrière, je vous prie de faire enlever mon corps, en quelque endroit que je meure, et de le faire transporter dans votre communauté, pour y être enterré près de vous.

« Par ce moyen, nous nous trouverons réunis sans courir aucun risque, et sans nous exposer à aucun danger.

« Car alors, crainte, espérance, souvenir, remords, tout sera évanoui, comme la fumée qui

se dissipe dans l'air et s'envole au gré des vents, et il ne restera aucune trace de nos désordres passés. Vous aurez même lieu, en considérant mon cadavre, de rentrer en vous-même, et de vous persuader combien il est ridicule de préférer, par un attachement déréglé, un peu de poussière, un corps périssable et la pâture des vers, à un Dieu tout-puissant et immuable, qui seul peut combler tous nos désirs et nous faire jouir d'une félicité éternelle.

« ABEILARD. »

LETTRES D'AMOUR

D'UNE RELIGIEUSE PORTUGAISE

LETTRE PREMIÈRE ¹

« Considère, mon amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance. Ah ! malheureux, tu as été trahi, et tu m'as trahie par des espérances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avais fait tant de projets de plaisirs ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qui ne peut être comparé qu'à la cruauté de l'absence qui le cause. Quoi ! cette absence, à laquelle ma douleur, tout ingénieuse qu'elle est, ne peut donner un nom assez funeste, me privera donc pour toujours de regarder ces yeux dans lesquels je

1. Voir les réponses page 265.

voyais tant d'amour, et qui me faisaient connaître des mouvements qui me comblaient de joie, qui me tenaient lieu de toutes choses, et qui enfin me suffisaient ? Hélas ! les miens sont privés de la seule lumière qui les animait, et il ne leur reste que des larmes, et je ne les ai employés à aucun usage qu'à pleurer sans cesse, depuis que j'ai appris que vous étiez résolu à un éloignement qui m'est si insupportable qu'il me fera mourir en peu de temps.

« Cependant il me semble que j'ai quelque attachement pour des malheurs dont vous êtes la seule cause : je vous ai destiné ma vie aussitôt que je vous ai vu ; et je sens quelque plaisir en vous la sacrifiant. J'envoie mille fois le jour mes soupirs vers vous, ils vous cherchent en tous lieux, et ils ne me rapportent pour toute récompense de tant d'inquiétudes qu'un avertissement trop sincère que me donne ma mauvaise fortune, qui a la cruauté de ne souffrir pas que je me flatte, et qui me dit à tous moments : Cesse, cesse, Marianne infortunée, de te consumer vainement, et de chercher un amant que tu ne

verras jamais, qui a passé les mers pour te fuir, qui est en France au milieu des plaisirs, qui ne pense pas un seul moment à tes douleurs, et qui te dispense de tous ces transports, desquels il ne te sait aucun gré ? Mais non, je ne puis me résoudre à juger si injurieusement de vous, et je suis trop intéressée à vous justifier. Je ne veux point m'imaginer que vous m'avez oubliée. Ne suis-je pas assez malheureuse, sans me tourmenter par de faux soupçons ?

« Et pourquoi ferais-je des efforts pour ne me plus souvenir de tous les soins que vous avez pris de me témoigner de l'amour ? J'ai été si charmée de tous ces soins, que je serais bien ingrate si je ne vous aimais avec les mêmes emportements que ma passion me donnait quand je jouissais des témoignages de la vôtre. Comment se peut-il faire que les souvenirs de moments si agréables soient devenus si cruels ? et faut-il que contre leur nature ils ne servent qu'à tyranniser mon cœur ? Hélas ! votre dernière lettre le réduisit en un étrange état : il eut des mouvements si sensibles, qu'il fit, ce semble, des efforts pour

se séparer de moi et pour vous aller trouver. Je fus si accablée de toutes ces émotions violentes, que je demeurai plus de trois heures abandonnée de tous mes sens.

« Je me défendis de revenir à une vie que je dois perdre pour vous, puisque je ne puis la conserver pour vous. Je revis enfin, malgré moi, la lumière ; je me flattais de sentir que je mourais d'amour ; et d'ailleurs j'étais bien aise de n'être plus exposée à voir mon cœur déchiré par la douleur de votre absence. Après ces accidents, j'ai eu beaucoup de différentes indispositions ; mais puis-je jamais être sans maux tant que je ne vous verrai pas ? Je les supporte cependant sans murmurer, puisqu'ils viennent de vous.

« Quoi ? est-ce là la récompense que vous me donnez pour vous avoir si tendrement aimé ? Mais il n'importe, je suis résolue à vous adorer toute ma vie, et à ne voir jamais personne ; et je vous assure que vous ferez bien aussi de n'aimer personne. Pourriez-vous être content d'une passion moins ardente que la mienne ?

« Vous trouverez, peut-être, plus de beauté

(vous m'avez pourtant dit autrefois que j'étais assez belle), mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, et tout le reste n'est rien. Ne remplissez plus vos lettres de choses inutiles, et ne m'écrivez plus de me souvenir de vous. Je ne puis vous oublier, et je n'oublie pas aussi que vous m'avez fait espérer que vous viendrez passer quelque temps avec moi. Hélas ! pourquoi n'y voulez-vous pas passer toute votre vie ? S'il m'était possible de sortir de ce malheureux cloître, je n'attendrais pas en Portugal l'effet de vos promesses : j'irais, sans garder aucune mesure, vous chercher, vous suivre, et vous aimer par tout le monde ; je n'ose me flatter que cela puisse être, je ne veux point nourrir une espérance qui me donnerait assurément quelque plaisir, et je ne veux plus être sensible qu'aux douleurs. J'avoue cependant que l'occasion que mon frère m'a donnée de vous écrire a surpris en moi quelques mouvements de joie, et qu'elle a suspendu pour un moment le désespoir où je suis.

« Je vous conjure de me dire pourquoi vous vous êtes attaché à m'enchanter comme vous

avez fait, puisque vous saviez bien que vous deviez m'abandonner ? Et pourquoi avez-vous été si acharné à me rendre malheureuse ? que ne me laissiez-vous en repos dans mon cloître ? Vous avais-je fait quelque injure ? Mais je vous demande pardon : je ne vous impute rien ; je ne suis pas en état de penser à ma vengeance, et j'accuse seulement la rigueur de mon destin. Il me semble qu'en nous séparant il nous a fait tout le mal que nous pouvions craindre. Il ne saurait séparer nos cœurs : l'amour qui est plus puissant que lui les a unis pour toute notre vie. Si vous prenez quelque intérêt à la mienne, écrivez-moi souvent. Je mérite bien que vous preniez quelque soin de m'apprendre l'état de votre cœur et de votre fortune. Surtout venez me voir. Adieu, je ne puis quitter ce papier ; il tombera entre vos mains ; je voudrais bien avoir le même bonheur. Hélas ! insensée que je suis ! je m'aperçois que cela n'est pas possible. Adieu, je n'en puis plus. Adieu, aimez-moi toujours, et faites-moi souffrir encore plus de maux. »

LETTRE DEUXIÈME

« Il me semble que je fais le plus grand tort du monde aux sentiments de mon cœur, de tâcher de vous les faire connaître en vous les écrivant. Que je serais heureuse si vous en pouviez bien juger par la violence des vôtres ! mais je ne dois pas m'en rapporter à vous, et je ne puis m'empêcher de vous dire, bien moins vivement que je ne le sens, que vous ne devriez pas me maltraiter, comme vous faites, par un oubli qui me met au désespoir, et qui est même honteux pour vous. Il est bien juste, au moins, que vous souffriez que je me plaigne des malheurs que j'avais bien prévus quand je vous vis résolu de me quitter. Je connais bien que je me suis abusée lorsque j'ai pensé que vous auriez un procédé de meilleure foi qu'on n'a accoutumé d'avoir, parce que l'excès de mon amour me mettait, ce semble, au-dessus de toutes sortes de soupçons, et qu'il méritait plus de fidélité qu'on n'en trouve d'ordi-

naire. Mais la disposition que vous avez à me trahir l'emporte enfin sur la justice que vous devez à tout ce que j'ai fait pour vous.

« Je ne laisserais pas d'être bien malheureuse, si vous ne m'aimiez que parce que je vous aime, et je voudrais tout devoir à votre seule inclination ; mais je suis si éloignée d'être en cet état, que je n'ai pas reçu une seule lettre de vous depuis six mois. J'attribue tout ce malheur à l'aveuglement avec lequel je me suis abandonnée à m'attacher à vous. Ne devais-je pas prévoir que mes plaisirs finiraient plutôt que mon amour ? Pouvais-je espérer que vous demeureriez toute votre vie en Portugal, et que vous renoncerez à votre fortune et à votre pays pour ne penser qu'à moi ? Mes douleurs ne peuvent recevoir aucun soulagement, et le souvenir de mes plaisirs me comble de désespoir.

« Quoi ! tous mes désirs seront donc inutiles ! et je ne vous verrai jamais en ma chambre avec toute l'ardeur et tout l'emportement que vous me faisiez voir !

« Mais, hélas ! je m'abuse, et je ne connais que

trop que tous les mouvements qui occupaient ma tête et mon cœur n'étaient excités en vous que par quelques plaisirs, et qu'ils finissaient aussitôt qu'eux. Il fallait que, dans ces moments trop heureux, j'appelasse ma raison à mon secours pour modérer l'excès funeste de mes délices, et pour m'annoncer tout ce que je souffre présentement ; mais je me donnais toute à vous, et je n'étais pas en état de penser à ce qui eût pu empoisonner ma joie, et m'empêcher de jouir pleinement des témoignages ardents de votre passion.

« Je m'apercevais trop agréablement que j'étais avec vous, pour penser que vous seriez un jour éloigné de moi. Je me souviens pourtant de vous avoir dit quelquefois que vous me rendriez malheureuse ; mais ces frayeurs étaient bientôt dissipées, et je prenais plaisir à vous les sacrifier, et à m'abandonner à l'enchantement et à la mauvaise foi de vos protestations. Je vois bien le remède à tous mes maux, et j'en serais bientôt délivrée si je ne vous aimais plus. Mais, hélas ! quel remède ! Non, j'aime mieux souffrir encore davantage que vous oublier.

« Hélas ! cela dépend-il de moi ? Je ne puis me reprocher d'avoir souhaité un seul moment de ne vous plus aimer. Vous êtes plus à plaindre que je ne suis, et il vaut mieux souffrir tout ce que je souffre que de jouir des plaisirs languissants que vous donnent vos maîtresses de France.

« Je n'envie point votre indifférence, et vous me faites pitié. Je vous défie de m'oublier entièrement. Je me flatte de vous avoir mis en état de n'avoir sans moi que des plaisirs imparfaits ; et je suis plus heureuse que vous, puisque je suis plus occupée.

« L'on m'a fait depuis peu portière en ce couvent ; tous ceux qui me parlent croient que je suis folle ; je ne sais ce que je leur répons ; et il faut que les religieuses soient aussi insensées que moi pour m'avoir cru capable de quelque soin.

« Ah ! j'envie le bonheur d'Emmanuel et de Francisque ¹. Pourquoi ne suis-je pas incessamment avec vous, comme eux ? Je vous aurais suivi, et je vous aurais assurément servi de meilleur cœur.

¹ Deux petits laquais portugais.

« Je ne souhaite rien en ce monde que vous voir. Au moins souvenez-vous de moi ! je me contente de votre souvenir, mais je n'ose m'en assurer. Je ne bornais pas mes espérances à votre souvenir quand je vous voyais tous les jours ; mais vous m'avez bien appris qu'il faut que je me soumette à tout ce que vous voudrez. Cependant je ne me repens point de vous avoir adoré ; je suis bien aise que vous m'ayez séduite ; votre absence rigoureuse, et peut-être éternelle, ne diminue en rien l'empportement de mon amour ; je veux que tout le monde le sache ; je n'en fais point un mystère, et je suis ravie d'avoir fait tout ce que j'ai fait pour vous contre toute sorte de bienséance.

« Je ne mets plus mon honneur et ma religion qu'à vous aimer éperdument toute ma vie, puisque j'ai commencé à vous aimer. Je ne vous dis point toutes ces choses pour vous obliger à m'écrire. Ah ! ne vous contraignez point, je ne veux de vous que ce qui viendra de votre mouvement, et je refuse tous les témoignages de votre amour dont vous pourriez vous empêcher. J'aurai du

plaisir à vous excuser, parce que vous aurez peut-être du plaisir à ne pas prendre la peine de m'écrire ; et je me sens une profonde disposition à vous pardonner toutes vos fautes.

« Un officier français a eu la charité de me parler ce matin plus de trois heures de vous, il m'a dit que la paix de France était faite ¹. Si cela est, ne pourriez-vous pas me venir voir et m'emmener en France ? Mais je ne le mérite pas. Faites tout ce qui vous plaira ; mon amour ne dépend plus de la manière dont vous me traiterez. Depuis que vous êtes parti, je n'ai pas eu un seul moment de santé, et je n'ai aucun plaisir qu'en nommant votre nom mille fois le jour.

« Quelques religieuses qui savent l'état déplorable où vous m'avez plongée me parlent de vous fort souvent. Je sors le moins qu'il m'est possible de ma chambre, où vous êtes venu me voir tant de fois, et je regarde sans cesse votre portrait, qui m'est mille fois plus cher que ma vie. Il me

¹ La paix d'Aix-la Chapelle qui fut signée entre la France et l'Espagne, le 2 mai 1668, et mit fin à la guerre dite de dévolution.

donne quelque plaisir, mais il me donne aussi bien de la douleur, lorsque je pense que je ne vous reverrai peut-être jamais. Pourquoi faut-il qu'il soit possible que je ne vous verrai peut-être jamais? M'avez-vous pour toujours abandonnée? Je suis au désespoir. Votre pauvre Mariane n'en peut plus, elle s'évanouit en finissant cette lettre. Adieu, adieu, ayez pitié de moi. »

LETTRE TROISIÈME

« Qu'est-ce que je deviendrai? Et qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Je me trouve bien éloignée de tout ce que j'avais prévu. J'espérais que vous m'écrieriez de tous les endroits où vous passeriez, et que vos lettres seraient fort longues; que vous soutiendriez ma passion par l'espérance de vous revoir; qu'une entière confiance en votre fidélité me donnerait quelque sorte de repos, et que je demeurerais cependant dans un état assez supportable, sans d'extrêmes douleurs. J'avais même pensé à quelques faibles projets de faire

tous les efforts dont je serais capable pour me guérir, si je pouvais connaître bien certainement que vous m'eussiez tout à fait oubliée. Votre éloignement, quelques mouvements de dévotion, la crainte de ruiner entièrement le reste de ma santé par tant de veilles et par tant d'inquiétudes, le peu d'apparence de votre retour, la froideur de votre passion et de vos derniers adieux, votre départ fondé sur d'assez méchants prétextes, et mille autres raisons, qui ne sont que trop bonnes et que trop inutiles, semblaient me promettre un secours assez assuré, s'il me devenait nécessaire. N'ayant enfin à combattre que contre moi-même, je ne pouvais jamais me défier de toutes les faiblesses, ni appréhender tout ce que je souffre aujourd'hui.

« Hélas ! que je suis à plaindre de ne partager pas mes douleurs avec vous et d'être toute seule malheureuse ! Cette pensée me tue, et je meurs de frayeur que vous n'ayez jamais été extrêmement sensible à tous nos plaisirs. Oui, je connais présentement la mauvaise foi de tous vos mouvements : vous m'avez trahie toutes les fois que

vous m'avez dit que vous étiez ravi d'être seul avec moi. Je ne dois qu'à mes importunités vos empressements et vos transports; vous aviez fait de sang-froid un dessein de m'enflammer; vous n'avez regardé ma passion que comme une victoire, et votre cœur n'en a jamais été profondément touché.

« N'êtes-vous pas bien malheureux, et n'avez-vous pas bien peu de délicatesse de n'avoir su profiter qu'en cette manière de mes emportements? Et comment est-il possible qu'avec tant d'amour je n'aie pu vous rendre tout à fait heureux?

« Je regrette, pour l'amour de vous seulement, les plaisirs infinis que vous avez perdus. Faut-il que vous n'ayez pas voulu en jouir? Ah! si vous les connaissiez, vous trouveriez sans doute qu'ils sont plus sensibles que celui de m'avoir abusée; et vous auriez éprouvé qu'on est beaucoup plus heureux, et qu'on sent quelque chose de bien plus touchant quand on aime violemment que lorsqu'on est aimé.

« Je ne sais ni ce que je suis, ni ce que je fais,

ni ce que je désire ; je suis déchirée par mille mouvements contraires. Peut-on s'imaginer un état si déplorable ? Je vous aime éperdument, et je vous ménage assez pour n'oser, peut-être, souhaiter que vous soyez agité des mêmes transports.

Je me tuerais, ou je mourrais de douleur sans me tuer, si j'étais assurée que vous n'avez jamais aucun repos, que votre vie n'est que trouble et qu'agitation, que vous pleurez sans cesse, et que tout vous est odieux. Je ne puis suffire à mes maux ; comment pourrais-je supporter

douleur que me donneraient les vôtres, qui me seraient mille fois plus sensibles. Cependant je ne puis aussi me résoudre à désirer que vous ne pensiez point à moi ; et, à vous parler sincèrement, je suis jalouse avec fureur de tout ce qui vous donne de la joie, et qui touche votre cœur et votre goût en France.

« Je ne sais pourquoi je vous écris.

« Je vois bien que vous aurez seulement pitié de moi, et je ne veux point de votre pitié. J'ai bien du dépit contre moi-même, quand je fais

réflexion sur tout ce que je vous ai sacrifié. J'ai perdu ma réputation ; je me suis exposée à la fureur de mes parents, à la sévérité des lois de ce pays contre les religieuses, et à votre ingratitude, qui me paraît le plus grand de tous les malheurs. Cependant je sens bien que mes remords ne sont pas véritables, que je voudrais, du meilleur de mon cœur, avoir couru pour l'amour de vous de plus grands dangers, et que j'ai un plaisir funeste d'avoir hasardé ma vie et mon honneur.

« Tout ce que j'ai de plus précieux ne devait-il pas être en votre disposition ? Et ne dois-je pas être bien aise de l'avoir employé comme j'ai fait ? Il me semble même que je ne suis guère contente, ni de mes douleurs, ni de l'excès de mon amour, quoique je ne puisse, hélas ! me flatter assez pour être contente de vous. Je vis, infidèle que je suis, et je fais autant de chose pour conserver ma vie que pour la perdre ! Ah ! j'en meurs de honte ; mon désespoir n'est donc que dans mes lettres ? Si je vous aimais autant que je vous l'ai dit mille fois, ne serais-je pas morte il y a longtemps ?

Je vous ai trompé ; c'est à vous à vous plaindre de moi.

« Hélas ! pourquoi ne vous en plaignez-vous pas ? Je vous ai vu partir, je ne puis espérer de vous voir jamais de retour ; et je respire cependant ! Je vous ai trahi, je vous en demande pardon, mais ne me l'accordez pas. Traitez-moi sévèrement ; ne trouvez point que mes sentiments soient assez violents ; soyez plus difficile à contenter ; mandez-moi que vous voulez que je meure d'amour pour vous ; et je vous conjure de me donner ce secours, afin que je surmonte la faiblesse de mon sexe, et que je finisse toutes mes irrésolutions par un véritable désespoir.

« Une fin tragique vous obligerait sans doute à penser souvent à moi, ma mémoire vous serait chère, et vous seriez peut-être sensiblement touché d'une mort extraordinaire. Ne vaut-elle pas mieux que l'état où vous m'avez réduite ? Adieu, je voudrais bien ne vous avoir jamais vu. Ah ! je sens vivement la fausseté de ce sentiment, et je connais, dans le moment que je vous écris, que j'aime bien mieux être malheureuse en vous ai-

mant, que de ne vous avoir jamais vu. Je consens donc sans murmure à ma mauvaise destinée, puisque vous n'avez pas voulu la rendre meilleure.

« Adieu, promettez-moi de me regretter tendrement, si je meurs de douleur, et qu'au moins la violence de ma passion vous donne du dégoût et de l'éloignement pour toutes choses. Cette consolation me suffira, et s'il faut que je vous abandonne pour toujours, je voudrais bien ne vous laisser pas à une autre. Ne seriez-vous pas bien cruel de vous servir de mon désespoir pour vous rendre plus aimable, et pour faire voir que vous avez donné la plus grande passion du monde ?

« Adieu encore une fois. Je vous écris des lettres trop longues : je n'ai pas assez d'égard pour vous ; je vous en demande pardon, et j'ose espérer que vous aurez quelque indulgence pour une pauvre insensée, qui ne l'était pas, comme vous savez, avant qu'elle vous aimât.

« Adieu. Il me semble que je vous parle trop souvent de l'état insupportable où je suis ; cepen-

dant je vous remercie dans le fond de mon cœur du désespoir que vous me causez, et je déteste la tranquillité où j'ai vécu avant que je vous connusse. Adieu ; ma passion augmente à chaque moment. Ah ! que j'ai de choses à vous dire ! »

LETTRE QUATRIÈME

« Votre lieutenant vient de me dire qu'une tempête vous a obligé de relâcher au royaume d'Algarve¹. Je crains que vous n'ayez beaucoup souffert sur la mer, et cette appréhension m'a tellement occupée, que je n'ai plus pensé à tous mes maux. Êtes-vous bien persuadé que votre lieutenant prenne plus de part que moi à tout ce qui vous arrive ? Pourquoi en est-il mieux informé ? Et enfin pourquoi ne m'avez-vous point écrit ? Je suis bien malheureuse si vous n'en avez trouvé aucune occasion depuis votre départ, et

¹ Province de Portugal, située au sud, dont la pointe occidentale forme le cap Saint-Vincent, et qui possède plusieurs ports : Lagos, Faro.

je la suis bien davantage si vous en avez trouvé sans m'écrire !

» Votre injustice et votre ingratitude sont extrêmes, mais je serais au désespoir si elles vous attiraient quelque malheur ; et j'aime beaucoup mieux qu'elles demeurent sans punition que si j'en étais vengée. Je résiste à toutes les apparences qui me devraient persuader que vous ne m'aimez guère, et je sens bien plus de dispositions à m'abandonner aveuglément à ma passion qu'aux raisons que vous me donnez de me plaindre de votre peu de soin.

« Que vous m'auriez épargné d'inquiétudes, si votre procédé eût été aussi languissant les premiers jours que je vous vis qu'il m'a paru depuis quelque temps ! Mais qui n'aurait été abusée comme moi par tant d'empressements, et à qui n'eussent-ils paru sincères ? Qu'on a de peine à se résoudre à soupçonner longtemps la bonne foi de ceux qu'on aime ! Je vois bien que la moindre excuse vous suffit ; et sans que vous preniez le soin de m'en faire, l'amour que j'ai pour vous vous sert si fidèlement que je ne puis consentir

à vous trouver coupable que pour jouir du sensible plaisir de vous justifier moi-même.

« Vous m'avez consommée par vos assiduités; vous m'avez enflammée par vos transports; vous m'avez charmée par vos complaisances; vous m'avez assurée par vos serments; mon inclination violente m'a séduite; et les suites de ces commencements, si agréables et si heureux, ne sont que des larmes, que des soupirs, et qu'une mort funeste, sans que je puisse y apporter aucun remède.

« Il est vrai que j'ai eu des plaisirs bien surprenants en vous aimant, mais ils me coûtent d'étranges douleurs, et tous les mouvements que vous me causez sont extrêmes. Si j'avais résisté avec opiniâtreté à votre amour; si je vous avais donné quelque sujet de chagrin et de jalousie pour vous enflammer davantage; si vous aviez remarqué quelque ménagement artificieux dans ma conduite; si j'avais enfin voulu opposer ma raison à l'inclination naturelle que j'ai pour vous, dont vous me fites bientôt apercevoir (quoique mes efforts eussent été sans doute inutiles), vous

pourriez me punir sévèrement et vous servir de votre pouvoir ; mais vous me parûtes aimable avant que vous m'eussiez dit que vous m'aimiez ; vous me témoignâtes une grande passion, j'en fus ravie, et je m'abandonnai à vous aimer éperdument. Vous n'étiez point aveuglé comme moi, pourquoi avez-vous donc souffert que je devinsse en l'état où je me trouve ?

« Qu'est-ce que vous vouliez faire de tous mes emportements, qui ne pouvaient vous être que très importuns ? Vous saviez bien que vous ne seriez pas toujours en Portugal, et pourquoi m'y avez-vous voulu choisir pour me rendre si malheureuse ? Vous eussiez trouvé sans doute en ce pays quelque femme qui eût été plus belle, avec laquelle vous eussiez eu autant de plaisir, puisque vous n'en cherchiez que de grossiers ; qui vous eût fidèlement aimé aussi longtemps qu'elle vous eût vu ; que le temps eût pu consoler de votre absence, et que vous auriez pu quitter sans perfidie et sans cruauté.

« Ce procédé est bien plus d'un tyran attaché à persécuter que d'un amant qui ne doit penser

qu'à plaire. Hélas ! pourquoi exercez-vous tant de rigueur sur un cœur qui est à vous ? Je vois bien que vous êtes aussi facile à vous laisser persuader contre moi que je l'ai été à me laisser persuader en votre faveur. J'aurais résisté, sans avoir besoin de tout mon amour et sans m'apercevoir que j'eusse rien fait d'extraordinaire, à de plus grandes raisons que ne peuvent être celles qui vous ont obligé à me quitter. Elles m'eussent paru bien faibles, et il n'y en a point qui eussent jamais pu m'arracher d'auprès de vous ; mais vous avez voulu profiter des prétextes que vous avez trouvés de retourner en France. Un vaisseau partait. Que ne le laissiez-vous partir ? Votre famille vous avait écrit. Ne savez-vous pas toutes les persécutions que j'ai souffertes de la mienne ? Votre honneur vous engageait à m'abandonner. Ai-je pris quelque soin du mien ? Vous étiez obligé d'aller servir votre roi. Si tout ce qu'on dit de lui est vrai, il n'a aucun besoin de votre secours, et il vous aurait excusé.

« J'eusse été trop heureuse si nous avions passé notre vie ensemble ; mais puisqu'il fallait

qu'une absence cruelle nous séparât, il me semble que je dois être bien aise de n'avoir pas été infidèle, et je ne voudrais pas, pour toutes les choses du monde, avoir commis une action si noire.

« Quoi ! vous avez connu le fond de mon cœur et de ma tendresse, et vous avez pu vous résoudre à me laisser pour jamais, et à m'exposer aux frayeurs que je dois avoir que vous ne vous souveniez plus de moi que pour me sacrifier à une nouvelle passion !

« Je vois bien que je vous aime comme une folle : cependant je ne me plains point de toute la violence des mouvements de mon cœur ; je m'accoutume à ses persécutions, et je ne pourrais vivre sans un plaisir que je découvre et dont je jouis en vous aimant au milieu de mille douleurs. Mais je suis sans cesse persécutée avec un extrême désagrément par la haine et par le dégoût que j'ai pour toutes choses. Ma famille, mes amis et ce couvent, me sont insupportables. Tout ce que je suis obligée de voir, et tout ce qu'il faut que je fasse de toute nécessité m'est odieux. Je

suis si jalouse de ma passion, qu'il semble que toutes mes actions et que tous mes devoirs vous regardent. Oui, je fais quelque scrupule si je n'emploie tous les mouvements de ma vie pour vous.

« Que ferais-je, hélas ! sans tant de haine et sans tant d'amour qui remplissent mon cœur ? Pourrais-je survivre à ce qui m'occupe incessamment, pour mener une vie tranquille et languissante ? Ce vide et cette insensibilité ne peuvent me convenir. Tout le monde s'est aperçu du changement entier de mon humeur, de mes manières et de ma personne. Ma mère m'en a parlé avec aigreur, et ensuite avec quelque bonté. Je ne sais ce que je lui ai répondu ; il me semble que je lui ai tout avoué.

« Les religieuses les plus sévères ont pitié de l'état où je suis, il leur donne même quelque considération et quelque ménagement pour moi. Tout le monde est touché de mon amour, et vous demeurez dans une profonde indifférence, sans m'écrire que des lettres froides, pleines de redites, la moitié du papier n'est pas rempli, et il paraît

grossièrement que vous mourez d'envie de les avoir achevées. Dona Brites me persécuta ces jours passés pour me faire sortir de ma chambre; et croyant me divertir, elle me mena promener sur le balcon d'où l'on voit Mertola¹; je la suivis, et je fus aussitôt frappée d'un souvenir cruel, qui me fit pleurer tout le reste du jour.

« Elle me ramena, et je me jetai sur mon lit, où je fis mille réflexions sur le peu d'apparence que je vois de guérir jamais. Ce qu'on fait pour me soulager aigrit ma douleur, et je trouve dans les remèdes mêmes des raisons particulières de m'affliger. Je vous ai vu souvent passer en ce lieu avec un air qui me charmait, et j'étais sur ce balcon le jour fatal que je commençai à sentir les premiers effets de ma passion malheureuse. Il me sembla que vous vouliez me plaire, quoique vous ne me connussiez pas : je me persuadai que vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui étaient avec moi. Je m'imaginai que lorsque vous vous arrêtiez, vous étiez bien aise que je vous visse mieux et j'admirasse votre adresse et votre

¹ Mertola, petite ville de la province d'Alem-Tojo.

bonne grâce lorsque vous poussiez votre cheval. J'étais surprise de quelque frayeur lorsque vous le faisiez passer dans un endroit difficile; enfin je m'intéressais secrètement à toutes vos actions. Je sentais bien que vous ne m'étiez point indifférent, et je prenais pour moi tout ce que vous faisiez. Vous ne connaissiez que trop les suites de ces commencements; et quoique je n'ai rien à ménager, je ne dois pas vous les écrire, de crainte de vous rendre plus coupable, s'il est possible, que vous ne l'êtes, et d'avoir à me reprocher tant d'efforts inutiles pour vous obliger à m'être fidèle.

« Vous ne le serez point. Puis-je espérer de mes lettres et de mes reproches ce que mon amour et mon abandonnement n'ont pu sur votre ingratitude? Je suis trop assurée de mon malheur; votre procédé injuste ne me laisse pas la moindre raison d'en douter, et je dois tout appréhender, puisque vous m'avez abandonnée. N'aurez-vous de charmes que pour moi, et ne paraîtrez-vous pas agréable à d'autres yeux? Je crois que je ne serai pas fâchée que les senti-

ments des autres justifient les miens en quelque façon ; et je voudrais que toutes les femmes de France vous trouvassent aimable, qu'aucune ne vous aimât, et qu'aucune ne vous plût. Ce projet est ridicule et impossible ; néanmoins j'ai assez éprouvé que vous n'êtes guère capable d'un grand entêtement, et que vous pourrez bien m'oublier sans aucun secours, et sans y être contraint par une nouvelle passion.

« Peut-être voudrais-je que vous eussiez quelque prétexte raisonnable. Il est vrai que je serais plus malheureuse, mais vous ne seriez pas si coupable. Je vois bien que vous demeurerez en France sans de grands plaisirs, avec une entière liberté : la fatigue d'un long voyage, quelque petite bienséance, et la crainte de ne répondre pas à mes transports vous retiennent.

« Ah ! ne m'appréhendez point. Je me contenterai ne vous voir de temps en temps et de savoir seulement que nous sommes en même lieu ; mais je me flatte peut-être, et vous serez plus touché de la rigueur et de la sévérité d'une autre que vous ne l'avez été de mes faveurs.

« Est-il possible que vous serez enflammé par de mauvais traitements ? Mais avant que de vous engager dans une grande passion, pensez bien à l'excès de mes douleurs, à l'incertitude de mes projets, à la diversité de mes mouvements, à l'extravagance de mes lettres, à mes confiances, à mes désespoirs, à mes souhaits, à ma jalousie.

« Ah ! vous allez vous rendre malheureux ; je vous conjure de profiter de l'état où je suis, et qu'au moins ce que je souffre pour vous ne vous soit pas inutile. Vous me fîtes, il y a cinq ou six mois, une fâcheuse confidence, et vous m'avouâtes de trop bonne foi que vous aviez aimé une dame en votre pays.

« Si elle vous empêche de revenir, mandez-le-moi sans ménagement, afin que je ne languisse plus. Quelque reste d'espérance me soutient encore, et je serai bien aise (si elle ne doit avoir aucune suite), de la perdre tout à fait et de me perdre moi-même. Envoyez-moi son portrait avec quelqu'une de ses lettres, et écrivez-moi tout ce qu'elle vous dit. J'y trouverais peut-être des raisons de me consoler ou de m'affliger davantage.

Je ne puis demeurer plus longtemps dans l'état où je suis, et il n'y a point de changement qui ne me soit favorable. Je voudrais aussi avoir le portrait de votre frère¹ et de votre belle-sœur.

« Tout ce qui vous est quelque chose m'est fort cher, et je suis entièrement dévouée à ce qui vous touche : je ne me suis laissée aucune disposition de moi-même. Il y a des moments où il me semble que j'aurais assez de soumission pour servir celle que vous aimez.

« Vos mauvais traitements et vos mépris m'ont tellement abattue, que je n'ose quelquefois penser seulement qu'il me semble que je pourrais être jalouse sans vous déplaire., et que je crois avoir le plus grand tort du monde de vous faire des reproches. Je suis souvent convaincue que je ne dois point vous faire voir avec fureur, comme je fais, des sentiments que vous désavouez.

« Il y a longtemps qu'un officier attend votre

1 Herard Bouton, comte de Chamilly, baron de Montagu, fils de Nicolas Bouton, créé comte de Chamilly en 1644, et de Marie de Cirey, fille d'un conseiller au parlement de Dijon, né le 13 janvier 1630.

lettre : j'avais résolu de l'écrire d'une manière à vous la faire recevoir sans dégoût, mais elle est trop extravagante, il la faut finir.

« Hélas ! il n'est pas en mon pouvoir de m'y résoudre ; il me semble que je vous parle quand je vous écris, et que vous m'êtes un peu plus présent. La première ne sera pas si longue ni si importune ; vous pourrez l'ouvrir et la lire sur l'assurance que je vous donne. Il est vrai que je ne dois point vous parler d'une passion qui vous déplaît, et je ne vous en parlerai plus. Il y aura un an dans peu de jours que je m'abandonnai toute à vous sans ménagement. Votre passion me paraissait fort ardente et fort sincère, et je n'eusse jamais pensé que mes faveurs vous eussent assez rebuté pour vous obliger à faire cinq cents lieues et à vous exposer à des naufrages pour vous en éloigner : personne ne m'était redevable d'un pareil traitement.

« Vous pouvez vous souvenir de ma pudeur, de ma confusion et de mon désordre ; mais vous ne vous souvenez pas de ce qui vous engagerait à m'aimer malgré vous.

« L'officier qui doit vous porter cette lettre me mande pour la quatrième fois qu'il veut partir. Qu'il est pressant ! il abandonne sans doute quelque malheureuse en ce pays.

« Adieu, j'ai plus de peine à finir ma lettre, que vous n'en avez eu à me quitter peut-être pour toujours.

« Adieu, je n'ose vous donner mille noms de tendresse, ni m'abandonner sans contrainte à tous mes mouvements. Je vous aime mille fois plus que ma vie, et mille fois plus que je ne pense. Que vous m'êtes cher, et que vous m'êtes cruel ! vous ne m'écrivez point : je n'ai pu m'empêcher de vous dire encore cela. Je vais recommencer, et l'officier partira. Qu'importe, qu'il parte ! J'écris plus pour moi que pour vous ; je ne cherche qu'à me soulager. Aussi bien la longueur de ma lettre vous fera peur : vous ne la lirez point.

« Qu'est-ce que j'ai fait pour être si malheureuse ? Et pourquoi avez-vous empoisonné ma vie ? Que ne suis-je née en un autre pays ! Adieu, pardonnez-moi ; je n'ose plus vous prier de

m'aimer : voyez où mon destin m'a réduite !
Adieu. »

LETTRE CINQUIÈME

« Je vous écris pour la dernière fois, et j'espère vous faire connaître, par la différence des termes et de la manière de cette lettre, que vous m'avez enfin persuadée que vous ne m'aimiez plus, et qu'ainsi je ne dois plus vous aimer. Je vous renverrai donc par la première voie tout ce qui me reste encore de vous. Ne craignez pas que je vous écrive ; je ne mettrai pas même votre nom au-dessus du paquet.

« J'ai chargé de tout ce détail dona Brites, que j'avais accoutumée à des confidences bien éloignées de celles-ci : ses soins me seront moins suspects que les miens. Elle prendra toutes les précautions nécessaires, afin de pouvoir m'assurer que vous avez reçu le portrait et les bracelets que vous m'avez donnés.

« Je veux cependant que vous sachiez que je me sens, depuis quelques jours, en état de brûler et de déchirer ces gages de votre amour, qui m'étaient si chers ; mais je vous ai fait voir tant de faiblesse, que vous n'auriez jamais cru que j'eusse pu devenir capable d'une telle extrémité. Je veux donc jouir de toute la peine que j'ai eue à m'en séparer, et vous donner au moins quelque dépit. Je vous avoue, à ma honte et à la vôtre, que je me suis trouvée plus attachée que je ne veux vous le dire à ces bagatelles, et que j'ai senti que j'avais un nouveau besoin de toutes mes réflexions pour me défaire de chacune en particulier, lors même que je me flattais de n'être plus attachée à vous ; mais on vient à bout de tout ce qu'on veut avec tant de raisons. Je les ai mises entre les mains de dona Brites. Que cette résolution m'a coûté de larmes ! Après mille mouvements et mille incertitudes que vous ne connaissez pas, et dont je ne vous rendrai pas compte assurément, je l'ai conjurée de ne m'en parler jamais, de ne me les rendre jamais, quand même je les demanderais pour les revoir encore

encore une fois, et de vous les renvoyer enfin sans m'en avertir.

« Je n'ai bien connu l'excès de mon amour que depuis que j'ai voulu faire tous mes efforts pour m'en guérir ; et je crains que je n'eusse osé l'entreprendre si j'eusse pu prévoir tant de difficultés et tant de violences.

« Je suis persuadée que j'eusse senti des mouvements moins désagréables en vous aimant, tout ingrat que vous êtes, qu'en vous quittant pour toujours. J'ai éprouvé que vous m'étiez moins cher que ma passion, et j'ai eu d'étranges peines à la combattre, après que vos procédés injurieux m'ont rendu votre personne odieuse.

« L'orgueil ordinaire de mon sexe ne m'a point aidée à prendre des résolutions contre vous. Hélas ! j'ai souffert vos mépris ; j'eusse supporté votre haine et toute la jalousie que m'eût donnée l'attachement que vous eussiez pu avoir pour une autre. J'aurais eu au moins quelque passion à combattre ; mais votre indifférence m'est insupportable. Vos impertinentes protestations d'amitié et les civilités ridicules de votre dernière let-

tre m'ont fait voir que vous aviez reçu toutes celles que je vous ai écrites ; qu'elles n'ont causé dans votre cœur aucun mouvement, et que cependant vous les avez lues.

« Ingrat ! Je suis encore assez folle pour être au désespoir de ne pouvoir me flatter qu'elles ne soient pas venues jusques à vous, et qu'on ne vous les ai pas rendues.

« Je déteste votre bonne foi. Vous avais-je prié de me mander sincèrement la vérité ? Que ne me laissiez-vous ma passion ? Vous n'aviez qu'à ne me point écrire ; je ne cherchais pas à être éclaircie. Ne suis-je pas bien malheureuse de n'avoir pu vous obliger à prendre quelque soin de me tromper, et de n'être plus en état de vous excuser ?

« Sachez que je m'aperçois que vous êtes indigne de tous mes sentiments, et que je connais toutes vos méchantes qualités. Cependant (si tout ce que j'ai fait pour vous peut mériter que vous ayez quelques petits égards pour les grâces que je vous demande) je vous conjure de ne m'écrire plus, et de m'aider à vous oublier entièrement.

« Si vous me témoigniez, faiblement même, que vous avez eu quelque peine en lisant cette lettre, je vous croirais peut-être ; et peut-être aussi votre aveu et votre consentement me donneraient du dépit et de la colère, et tout cela pourrait m'enflammer.

« Ne vous mêlez donc point de ma conduite, vous renverseriez sans doute tous mes projets, de quelque manière que vous voulussiez y entrer.

« Je ne veux point savoir le succès de cette lettre ; ne troublez pas l'état que je me prépare : il me semble que vous pouvez être content des maux que vous me causez (quelque dessein que vous eussiez fait de me rendre malheureuse). Ne m'ôtez point de mon incertitude ; j'espère que j'en ferai avec le temps quelque chose de tranquille. Je vous promets de ne vous point haïr : je me défie trop des sentiments violents pour oser l'entreprendre. Je suis persuadée que je trouverais peut-être en ce pays un amant plus fidèle et mieux fait ; mais, hélas ! qui pourra me donner de l'amour ? La passion d'un autre m'occupera-t-elle ? La mienne a-t-elle pu quelque

chose sur vous ? N'éprouvé-je pas qu'un cœur attendri n'oublie jamais ce qui l'a fait apercevoir des transports qu'il ne connaissait pas et dont il était capable ; que tous ses mouvements sont attachés à l'idole qu'il s'est faite ; que ses premières idées, et que ses premières blessures ne peuvent être ni guéries ni effacées ; que toutes les passions qui s'offrent à son secours, et qui font des efforts pour le remplir et pour le contenter, lui promettent vainement une sensibilité qu'il ne retrouve plus ; que tous les plaisirs qu'il cherche, sans aucune envie de les rencontrer, ne servent qu'à lui faire bien connaître que rien ne lui est si cher que le souvenir de ses douleurs ?

« Pourquoi m'avez-vous fait connaître l'imperfection et le désagrément d'un attachement qui ne doit pas durer éternellement, et les malheurs qui suivent un amour violent lorsqu'il n'est pas réciproque ? Et pourquoi une inclination aveugle et une cruelle destinée s'attachent-elles, d'ordinaire, à nous déterminer pour ceux qui seraient sensibles pour quelque autre ?

« Quand même je pourrais espérer quelque

amusement dans un nouvel engagement, et que je trouverais quelqu'un de bonne foi, j'ai tant de pitié de moi-même que je ferais beaucoup de scrupule de mettre le dernier homme du monde en l'état où vous m'avez réduite ; et quoique je ne sois pas obligée à vous ménager, je ne pourrais me résoudre à exercer sur vous une vengeance si cruelle, quand même elle dépendrait de moi par un changement que je ne prévois pas.

« Je cherche dans ce moment à vous excuser, et je comprends bien qu'une religieuse n'est guère aimable d'ordinaire.

« Cependant il semble que si on était capable de raisons dans les choix qu'on fait, on devrait plutôt s'attacher à elles qu'aux autres femmes.

« Rien ne les empêche de penser incessamment à leur passion : elles ne sont point détournées par mille choses qui dissipent et qui occupent dans le monde. Il me semble qu'il n'est pas fort agréable de voir celles qu'on aime, toujours distraites par mille bagatelles ; et il faut avoir bien peu de délicatesse pour souffrir (sans en être au

désespoir) qu'elles ne parlent que d'assemblées, d'ajustements et de promenades. On est sans cesse exposé à de nouvelles jalousies : elles sont obligées à des égards, à des complaisances, à des conversations. Qui peut s'assurer qu'elles n'ont aucun plaisir dans toutes ces occasions, et qu'elles souffrent toujours leurs maris avec un extrême dégoût et sans aucun consentement ?

« Ah ! qu'elles doivent se défier d'un amant qui ne leur fait pas rendre un compte bien exact là-dessus, qui croit aisément et sans inquiétude ce qu'elles lui disent, et qui les voit avec beaucoup de confiance et de tranquillité sujettes à tous ces devoirs. Mais je ne prétends pas vous prouver par de bonnes raisons que vous deviez m'aimer ; ce sont de très méchants moyens, et j'en ai employés de beaucoup meilleurs qui ne m'ont pas réussi. Je connais trop bien mon destin pour tâcher à le surmonter : je serai malheureuse toute ma vie !

« Ne l'étais-je pas en vous voyant tous les jours ? Je mourais de frayeur que vous ne me fussiez pas fidèle ; je voulais vous voir à tous moments, et cela n'était pas possible ; j'étais

troublée par le péril que vous couriez en entrant dans ce couvent ; je ne vivais pas lorsque vous étiez à l'armée ; j'étais au désespoir de n'être pas plus belle et plus digne de vous ; je murmurais contre la médiocrité de ma condition ; je croyais souvent que l'attachement que vous me paraissiez avoir pour moi vous pourrait faire quelque tort ; il me semblait que je ne vous aimais pas assez ; j'appréhendais pour vous la colère de mes parents, et j'étais enfin dans un état aussi pitoyable qu'est celui où je suis présentement.

« Si vous m'eussiez donné quelques témoignages de votre passion, depuis que vous n'êtes plus en Portugal, j'aurais fait tous mes efforts pour en sortir ; je me fusse déguisée pour vous aller trouver. Hélas ! qu'est-ce que je fusse devenue, si vous ne vous fussiez plus soucie de moi après que j'eusse été en France ? Quel désordre ! quel égarement ! quel comble de honte pour ma famille qui m'est si chère depuis que je ne vous aime plus !

« Vous voyez bien que je connais de sang froid qu'il était possible que je fusse encore plus à plaindre que je ne suis ; et je vous parle au moins

raisonnablement une fois en ma vie. Que ma modération vous plaira ! et que vous serez content de moi ! Je ne veux point le savoir ; je vous ai déjà prié de ne m'écrire plus, et je vous en conjure encore.

« N'avez-vous jamais fait quelque réflexion sur la manière dont vous m'avez traitée ? Ne pensez-vous jamais que vous m'avez plus d'obligation qu'à personne du monde ? Je vous ai aimé comme une insensée. Que de mépris j'ai eu pour toutes choses ! Votre procédé n'est point d'un honnête homme. Il faut que vous ayez eu pour moi de l'aversion naturelle, puisque vous ne m'avez pas aimée éperdument. Je me suis laissé enchanter par des qualités bien médiocres.

« Qu'avez-vous fait qui dût me plaire ? Quel sacrifice m'avez-vous fait ?

« N'avez-vous pas cherché mille autres plaisirs ? Avez-vous renoncé au jeu et à la chasse ? N'êtes-vous pas parti le premier pour aller à l'armée ? N'en êtes-vous pas revenu après tous les autres ? Vous vous y êtes exposé follement, quoique je vous eusse prié de vous ménager pour l'amour de moi. Vous n'avez point cherché les

moyens de vous établir en Portugal, où vous étiez estimé.

« Une lettre de votre frère vous en a fait partir sans hésiter un moment ; et n'ai-je pas su que, durant le voyage, vous avez été de la plus belle humeur du monde. Il faut avouer que je suis obligée à vous haïr mortellement. Ah ! je me suis attiré tous mes malheurs.

« Je vous ai d'abord accoutumé à une grande passion avec trop de bonne foi, et il faut de l'artifice pour se faire aimer ; il faut chercher avec quelque adresse les moyens d'enflammer, et l'amour tout seul ne donne point de l'amour.

« Vous vouliez que je vous aimasse ; et comme vous aviez formé ce dessein, il n'y a rien que vous n'eussiez fait pour y parvenir. Vous vous fussiez même résolu à m'aimer s'il eût été nécessaire ; mais vous avez connu que vous pouviez réussir dans votre entreprise sans passion, et que vous n'en aviez aucun besoin. Quelle perfidie !

« Croyez-vous avoir pu impunément me tromper ? Si quelque hasard vous ramenait en ce pays, je vous déclare que je vous livrerai à la vengeance de mes parents. J'ai vécu longtemps

dans un abandon et dans une idolâtrie qui me donne de l'horreur, et mon remords me persécute avec une rigueur insupportable. Je sens vivement la honte des crimes que vous m'avez fait commettre, et je n'ai plus, hélas ! la passion qui m'empêchait d'en connaître l'énormité.

« Quand est-ce que mon cœur ne sera plus déchiré ? Quand est-ce que je serai délivré de cet embarras cruel ? Cependant, je crois que je ne vous souhaite point de mal, et que je me résoudrais à consentir que vous fussiez heureux ; mais comment pourrez-vous l'être, si vous avez le cœur bien fait ?

« Je veux vous écrire une autre lettre, pour vous faire voir que je serai peut-être plus tranquille dans quelque temps.

« Que j'aurai de plaisir de pouvoir vous reprocher vos procédés injustes, après que je n'en serai plus si vivement touchée ; et lorsque je vous ferai connaître que je vous méprise, que je parle avec beaucoup d'indifférence de votre trahison, que j'ai oublié tous mes plaisirs et toutes mes douleurs, et que je ne me souviens de vous que lorsque je veux m'en souvenir ! Je demeure

d'accord que vous avez de grands avantages sur moi, et que vous m'avez donné une passion qui m'a fait perdre la raison ; mais vous devez en tirer peu de vanité.

« J'étais jeune , j'étais crédule ; on m'avait enfermée dans ce couvent depuis mon enfance ; je n'avais vu que des gens désagréables ; je n'avais jamais entendu les louanges que vous m'e donniez incessamment ; il me semblait que je vous devais les charmes et la beauté que vous me trouviez et dont vous me faisiez apercevoir ; j'entendais dire du bien de vous ; tout le monde me parlait en votre faveur : vous faisiez tout ce qu'il fallait pour me donner de l'amour.

« Mais je suis enfin revenue de cet enchantement : vous m'avez donné de grands secours, et j'avoue que j'en avais un extrême besoin.

« En vous renvoyant vos lettres, je garderai soigneusement les deux dernières que vous m'avez écrites ; et je les relirai encore plus souvent que je n'ai lu les premières, afin de ne retomber plus dans mes faiblesses.

« Ah ! qu'elles me coûtent cher, et que j'aurais

été heureuse, si vous eussiez voulu souffrir que je vous eusse toujours aimé !

« Je connais bien que je suis encore un peu trop occupée de mes reproches et de votre infidélité ; mais souvenez-vous que je me suis promise un état plus paisible et que j'y parviendrai, ou que je prendrai contre moi quelque résolution extrême, que vous apprendrez sans beaucoup de déplaisir.

« Mais je ne veux plus rien de vous ; je suis une folle de redire les mêmes choses si souvent. Il faut vous quitter et ne penser plus à vous ; je crois même que je ne vous écrirai plus.

« Suis-je donc obligée de vous rendre un compte exact de tous mes divers mouvements ? »

DEUXIÈME PARTIE

RÉPONSES AUX LETTRES

DE LA

RELIGIEUSE PORTUGAISE

LETTRE PREMIÈRE

« Adieu, Mariane, adieu !

« Je te quitte, et je te quitte avec ce déplaisir de ne te pouvoir pas persuader le désespoir où me jette la nécessité inévitable de mon départ.

« Mais je t'en convaincrai, chère Mariane, et la vie que je quitterai bientôt après t'avoir quittée, ne te permettra plus de douter de l'excès de mes douleurs.

« Sais-tu bien, ma chère âme, ce que veulent dire ces deux mots, *je te quitte* ? et crois-tu que je puisse dire que je *meurs*, en termes plus clairs et plus

intelligibles ? Oui, je meurs, puisque je t'abandonne ! Je m'éloigne de la vie en m'éloignant de toi, et je vais au tombeau en retournant à ma patrie. Je pars pourtant, me diras-tu, et je te laisse.

« Ah ! cruelle, que ces paroles sont fortes, qu'elles sont puissantes, qu'elles sont éloquentes, et que ton amour qui y paraît fait un étrange effet sur mon cœur et ébranle furieusement mes résolutions ! Quoi ? faut-il que des témoignages de la passion que tu as pour moi, sans que j'en puisse raisonnablement douter, fassent aujourd'hui un effet si contraire à celui qu'ils avaient accoutumé de faire ? Ma joie et mon repos en dépendaient, c'étaient les sources de mon bonheur et de ma félicité ; ils faisaient tous mes plaisirs, ils étouffaient mes sanglots, séchaient mes larmes, calmaient mes inquiétudes, dissipaient mes craintes : et maintenant ils ne font que causer de nouveaux troubles dans mon âme et qu'y faire naître des appréhensions. Je vois bien la raison de ce changement : je profitais de tout le bien que promettaient les premières marques de ton amour, j'en goûtais à longs traits toutes les douceurs, et j'avais la satisfaction d'y

répondre par mille paroles et par mille actions capables de persuader des personnes plus incrédules que vous de la grandeur et de la violence de ma flamme, au lieu que maintenant je vois les biens qu'elles m'offrent sans pouvoir les accepter, et je ne puis répondre à ces marques d'affection que par un voyage qui m'éloigne de vous de cinq cents lieues. Jugez par là de mon infortune et de la cruauté de mon destin, et considérez à qui de nous deux mon départ doit être le plus funeste.

« Pourquoi suis-je venu en Portugal ? Pourquoi venir si loin pour me rendre malheureux tout le reste de mes jours ? Pourquoi vous avoir vue ? Pourquoi vous ai-je aimée ? Devais-je mettre tout mon plaisir à vous voir, si je devais un jour ne vous voir pas, et ma vie devait-elle dépendre de vous, puisque je devais un jour vous quitter ? Que n'ai-je eu pour quelque dame de France ces sentiments tendres et passionnés que vous m'avez inspirés ? La cruauté d'une absence n'aurait pas entièrement renversé mes plaisirs, et l'espoir d'un prompt retour, qu'on peut toujours avoir avec raison d'une personne qui quitte son pays,

nous aurait laissé, dans nos chagrins mêmes, une merveilleuse satisfaction.

« Mais que dis-je, téméraire ! en aurais-je pu avoir une véritable sans vous ? Quelque autre eût-elle été capable de me causer des transports si doux, de me faire passer des moments si tendres que ceux que j'ai passés dans votre chambre ? Non, cela n'est pas possible ! Il fallait vos yeux, pour me donner autant d'amour que j'en ai pris à votre vue ; il fallait votre cœur, pour être le digne objet de mes soins et de mes adorations ; il vous fallait tout entière, pour me causer ces plaisirs extraordinaires, dont il est bien aisé de se ressouvenir et qu'il est impossible d'exprimer ; il fallait tout mon amour et tout le vôtre, pour causer ces transports et ces extases amoureuses !

« Ah ! que cette pensée est douce ! que cette idée est touchante ! que cette réflexion est agréable ! Puis-je la faire, et faire le dessein de partir ? Puis-je songer à les rompre par un voyage ? Votre amour, vos caresses, capables d'arrêter auprès de vous les premiers hommes du monde, d'attendrir les plus insensibles, de fléchir les

plus cruels et les plus barbares, me laisseront-elles la liberté de m'éloigner ? Mon amour tout seul consentira-t-il à cette absence ? Je vois bien que c'est moi qui voudrais partir, et que c'est moi qui ne le veut pas, ou, pour parler plus juste, qui ne le peux pas. Je ne le veux ni ne le peux ; mais il le faut. Dure nécessité ! étrange contrainte ! qui me force à vous quitter lorsque je vous aime avec le plus d'empressement.

« Je vous aime, chère vie de mon âme, et j'ose bien dire que je vous aimais moins dans certaines conjonctures, auxquelles vous croyiez que je vous aimais le plus. Je meurs d'amour pour vous, et c'est aujourd'hui que je commence à sentir certains mouvements intérieurs qui m'avaient été jusqu'à présent inconnus. Que ces sentiments impétueux viennent mal à propos ! Ils ne peuvent que me tourmenter ; dans un autre temps, ils auraient pu me rendre le plus heureux des hommes. Vous m'avez parlé souvent de la grandeur de votre amour ; vous avez plus fait, vous m'en avez donné des preuves, en me disant pourtant que ces preuves, quelque grandes qu'elles fussent, n'exprimaient pas suffisamment

vos sentiments. J'avais bien de la peine à vous croire en ce temps-là; mais que je vois bien aujourd'hui combien ces paroles pouvaient être vraies, puisque dans ce moment que je vous écris, je me sens tout à fait incapable de vous exprimer la moindre partie des mouvements qui m'agitent, qui me tourmentent sans cesse, et qui me rendent misérable. La perte de ma vie, ni celle de ma raison, ne suffiraient pas, ce me semble, à vous représenter l'inquiétude funeste de mon âme, ni le pitoyable état de mon cœur. Que ne le voyez-vous ? ce serait bien alors que vous cesseriez de m'accuser, que vous n'appelleriez plus léger le sujet qui m'oblige à retourner en France, et que vous déploreriez avec moi le malheureux état de ma condition, de ma fortune et de mon amour.

« En effet, je suis contraint à vous quitter lorsque je vous aime le plus, lorsque vous me témoignez plus d'amour que jamais, lorsque vous me soupçonnez de vous aimer le moins. Ainsi je cours le hasard de vous perdre et de vous quitter en même temps. Hélas ! quelle affliction serait la mienne, si je vous perdais lorsque je souffre le

plus pour l'amour de vous ! Vous étiez toute à moi, quand mes plaisirs aussi bien que mon inclination me rendaient tout à vous ; vous m'aimiez toujours quand je ne bougeais de votre couvent ; vous faisiez tout pour moi, quand je ne faisais ni ne souffrais rien pour vous : aujourd'hui que je commence à endurer pour vous, ne m'aimerez-vous plus ?

« Considérez qu'il est bien aisé d'aimer une personne auprès de laquelle on goûte mille contentements, et qu'on est bien plus obligé d'aimer ceux qui souffrent pour nous, que ceux qui se divertissent par nous. J'ai savouré cent plaisirs auprès de vous : vous m'aimiez. Je ressens maintenant mille maux à cause de vous : ne m'en aimez pas moins ; je vous en conjure, aimable personne ! et je finis avec cette prière. Aussi bien vient-on de m'avertir que tout est prêt, et qu'on n'attend que moi.

« Ah ! pourquoi m'attend-on ? que n'est-on impatient, et que ne me laisse-t-on en ce pays ? On ne le fera pas : il n'y a pas lieu de l'espérer. Adieu donc, Mariane, et souvenez-vous de moi ! Ayez pitié des absents, n'oubliez pas les soins

que j'ai pris à vous donner de l'amour en vous persuadant le mien ; n'oubliez pas mes promesses, mes assurances, mes protestations, ni mes serments. Oubliez encore moins les vôtres, par lesquels vous vous êtes mille fois donnée à moi pour toujours.

« Pensez quelquefois à nos plaisirs ; pensez aussi quelquefois à mon infortune. Je me vais mettre sur le plus infidèle des éléments : que n'est-il aussi le plus cruel ! et s'il est vrai que je ne vous verrai plus, et que vous m'oublierez dans cette absence (ce que je ne puis m'imaginer), que ne m'engloutit-il mille fois ! que ne fait-il échouer mon vaisseau contre un banc de sable ! que ne le rompt-il contre un écueil, et que ne fait-il en ma faveur le traitement qu'il a fait à cent personnes moins misérables que moi ! Si ce malheur m'arrive, ma douleur et mon désespoir ne laisseront pas à la mer et aux vents la charge funeste de me priver du jour ; et dans le chagrin mortel qui me saisira de me voir abandonné par une personne que j'aimais plus que ma vie, j'aurai cette dernière satisfaction de mourir, et pour vous et par vous. Ne vous faites

pas ce tort, ne me faites pas cette injustice : je crois que si vous m'ôtiez de votre souvenir, vous seriez aussi blâmable que je serais à plaindre. »

LETTRE II ¹

« C'est à tort que vous m'accusez de vous maltraiter, et de vous mettre en oubli ; je ne crois pas en vérité que vous ayez de tels sentiments de moi, ou si cela est, vous n'avez pas encore reçu ma lettre. Je m'assure que lorsque vous l'aurez reçue, vous en serez entièrement dissuadée. Je ne puis que faire présentement, sinon de vous désabuser de cette croyance, en vous témoignant toujours la forte passion que j'ai pour vous : je serais le plus perfide amant du monde, si après tant de témoignages si doux de mon amitié, et de la réciproque que vous m'avez rendue, je ne persévérais pas dans mon amour. Oui, madame, croyez que je suis et serai toujours le même. Mon éloignement ne fait que m'enflammer davantage ; il me cause un tourment si rigoureux,

¹ Cette lettre répond à la seconde de la 1^{re} partie, p. 223.

que je juge aisément par le mal que je souffre, de la violence du vôtre. Cessez donc de vous affliger davantage, oubliez ce désespoir où vous êtes, si vous ne voulez donner la mort à un misérable qui ne pense à toute heure qu'à vous, et dont vous augmentez infiniment les supplices par le surcroît de vos douleurs et des plaintes que vous me faites.

« Ah ! pourquoi vous ai-je jamais vue ? ou lorsque je vous ai vue, que n'aviez-vous moins d'amour et de beauté ? Mais, que dis-je, malheureux ! non, je ne voudrais pas, pour mille vies comme la mienne, avoir été privé du bonheur de vous voir, puisque cette première vue a fait le comble de ma félicité. J'en suis content, et si je souffre éloigné de vous, ce sont des tourments si doux, que je ne saurais m'en plaindre qu'avec injustice ; ou si je m'en plains, c'est de savoir les vôtres, et de connaître les plaintes que vous faites contre une personne qui n'a pas un moment de vie que pour vous. Ne me faites point ces reproches honteux que je vous ai abusée, cela est indigne d'un honnête homme et d'un véritable amant ; vous devez être persuadée par

la tendresse que j'ai pour vous, que mon procédé est de meilleure foi. L'excès de mon amour vous doit mettre au-dessus de tous ces soupçons ; comme vous êtes la plus agréable et la plus parfaite amante, aussi méritez-vous plus de fidélité et d'amour que l'on en trouve dans tous les amants du monde. Mais à quoi bon me dire que je vous trahis ? Est-ce là la justice que vous rendez à mon amour, et voulez-vous m'arracher la vie par des termes si rigoureux ? Que vous ai-je fait pour avoir ces sentiments de moi ? Ai-je manqué de fidélité ? Avez-vous reconnu quelque froideur en moi ? Vous ai-je rendu quelque déplaisir ? Je choisirais plutôt mille fois la mort que de vous avoir désobligée en aucune manière.

« Vous dites que vous n'avez point reçu de mes nouvelles depuis six mois, mais accusez-en l'infidélité du messager, puisque je vous ai écrit deux fois depuis ce temps-là, et non l'aveuglement que vous croyez avoir eu en m'aimant.

« Nos plaisirs ne sont point finis, ou, s'ils le sont, ce n'est que pour un temps. Vous me reverrez un jour en Portugal, et vous devez être assurée que je veux renoncer de tout mon cœur

à mes parents, à mes biens et à mon pays, pour m'attacher entièrement à vous. Si vos douleurs sont vraies, vos désirs ne seront point inutiles. J'espère jouir de vos douceurs et de vos charmes dans votre chambre plus tôt que vous ne croyez, avec toute l'ardeur et les ressentiments d'amour que vous désirez de moi, sans que nos plaisirs finissent qu'à la fin de la vie. Réjouissez-vous dans cette heureuse espérance de goûter plus que jamais les plus tendres délices de notre amour. Je sais que vous m'avez dit que je vous rendrais malheureuse, mais ce n'est que pour un temps, puisque mon éloignement fini, ma présence et la vôtre nous feront goûter à tous deux des joies excessives ; ne cherchons point d'autres remèdes à nos maux, que l'espérance de nous revoir au plus tôt. Si nous souffrons, souffrons agréablement ; vous me dites que je suis plus à plaindre que vous, mais je ne le suis pas davantage, puisque votre amour va jusqu'à l'excès ; ou, si je le suis, ce ne sont pas mes maîtresses de France qui me rendent malheureux, puisque vous êtes la seule à laquelle je me suis entièrement dévoué : je vous prie de tout mon cœur d'en

être convaincue. Si vous avez pitié de moi, que ce soit pour l'amour que je vous porte, et non point pour mon indifférence dont vous m'accusez : c'est faire injustice à ma passion. Mais c'est à bon droit que vous vous flattez que je ne puis goûter que des plaisirs imparfaits sans vous, puisque je n'en ai aucun que celui d'être incessamment occupé à vous, comme vous l'êtes à moi.

« J'ai bien de la joie de savoir que vous soyez portière de votre couvent, c'est un moyen assuré de faire réussir nos intentions ; mais je vous conjure de cacher votre amour plus que vous n'avez fait, afin que nous puissions le continuer avec plus d'assurance.

« J'avoue que je ne me sers que des mêmes termes dont vous usez pour me témoigner votre amour ; mais où en pourrais-je trouver de plus doux et de plus sincères que ceux qui partent de votre cœur ? Si je les répète, ce n'est que pour vous assurer que je ne désire pas seulement me souvenir éternellement de vous, mais encore vous posséder toute ma vie au lieu que vous souhaiterez. Je me sacrifie à vous avec le même zèle que vous me témoignez. Je vous aime et je vous

adore de toute mon âme. Ne vous imaginez point être séduite à cause de ma longue absence ; elle finira bientôt, et vous connaîtrez le contraire de ce que vous avez cru de moi.

« L'emportement de mon amour est du moins égal au vôtre. N'ayez point de déplaisir d'avoir trop divulgué votre amour, contre l'honneur du monde et de votre religion ; au contraire, comme c'est une perfection que d'aimer, vous avez cet avantage et cette consolation avec moi, que nous avons atteint au plus haut point.

« Je vous conjure de croire que ma passion est égale à la vôtre, et que je mets pareillement toute ma religion et mon bonheur à vous aimer éperdument. Vous m'affligez lorsque vous me dites que vous ne voulez pas que je me contraigne à vous écrire. Dites-moi, je vous prie, puis-je jamais m'empêcher de vous faire savoir de mes nouvelles, et de vous assurer que je vous adore comme la personne la plus parfaite et la plus accomplie ? Pourquoi dites-vous que vous prendrez plaisir à m'excuser et à me pardonner ? si je n'en fais rien, pensez-vous que je vous puisse oublier ? Je n'ai point de plus grande satisfaction

que lorsque je pense à vous, et lorsque je mets la plume à la main pour vous écrire, ni plus de déplaisir que lorsque je la quitte. Je suis infiniment obligé à ce galant homme qui a eu la bonté de vous entretenir de moi tant de temps. Assurez-vous que, puisque la paix est faite en France, je vous donnerai le consentement que vous désirez de moi, et que je vous ferai voir ce beau pays au plus tôt qu'il me sera possible.

« Adieu, consolez-vous, conservez ma santé en conservant la vôtre. Que mon portrait vous tienne lieu de ma personne, comme le vôtre me tient lieu de tout ce que j'aime le plus, jusqu'à ce qu'un heureux destin nous ait approchés les uns des autres. Adieu, je ne vous abandonnerai jamais. Je finis, croyez que je souffre toutes vos douleurs : mais je vous conjure de ne prendre point de part aux miennes, de peur d'augmenter les vôtres. »

LETTRE III ¹

« Jusques à quand dureront vos soupçons ? Ces

¹ Cette lettre répond à la deuxième de la 1^{re} partie, p. 223.

sentiments injurieux que vous avez de moi ne finiront-ils jamais de me croire coupable, quoique je ne sois que malheureux ? Hélas ! quel est l'état où je me trouve réduit ! Cruelle et funeste absence, quel désordre n'apportes-tu pas et quelles suites dangereuses n'as-tu pas ? Parce que je suis absent, est-ce une nécessité absolue que je sois lâche, que je sois ingrat, que je sois infidèle, perfide et parjure ? Ah ! Mariane, je suis au désespoir, et de ce que vous m'accusez avec tant d'injustice, et des maux que vous endurez avec tant de rigueur pour l'amour de moi. Je n'ai pas eu un seul moment de plaisir depuis mon départ, j'ai été comme enseveli dans les chagrins et dans les déplaisirs. La vie m'a été un continuel supplice. J'attendais de vos lettres quelque soulagement à mes continuelles douleurs, et cependant elles les augmentent et les rendent absolument incurables. Tous les caractères, tous les termes, toutes les lignes en sont empoisonnés. Si j'y apprends que vous vivez, j'y apprends en même temps que vous n'y vivez que pour souffrir et que vous mourez chaque jour sous des tourments étranges et inconcevables ; si j'y vois que vous

vous souvenez de moi, je vois bientôt que ce n'est que pour m'accuser et pour m'imputer tous les maux que vous endurez ; si vous m'y marquez que vous m'aimez, c'est ou pour me reprocher que je ne vous aime pas, ou pour me dire que vous mourez. Ne sauriez-vous vivre sans souffrir ? Quoi que vous disiez de mes sentiments, je juge bien facilement par moi-même que vous ne le pouvez pas. Au moins souvenez-vous de moi sans m'accuser, et aimez-moi sans mourir. Souffrez, Mariane : je n'ose pas vous dire de ne souffrir plus, parce que je ne vous veux pas conseiller de ne m'aimer plus, et que je sais que quand on aime une personne absente, il faut souffrir ou mourir.

« Je ne veux pas vous dispenser d'une nécessité de laquelle je prétends ne me dispenser jamais. Dure extrémité ! qui m'oblige à prier de souffrir une personne pour laquelle je souffrirais tous les tourments imaginables, pour laquelle je m'exposerais aux plus cruels dangers, et pour laquelle j'exposerais mille fois mille vies si je les avais. Souffrez pourtant, j'y consens ; mais ne vous imaginez pas, contre la vérité et contre

toutes les apparences, que ce soit pour un infidèle que vous souffrez. Souvenez-vous de quelle manière je vous ai aimée, et combien vous m'avez aimée. Voyez ce que j'ai fait et ce que je dois faire, et ne vous défiez ni de mon amour ni de mon devoir. Remettez-vous dans l'esprit tout ce que j'ai pu vous dire autrefois pour vous persuader que je vous adorais. Pensez à mes promesses, si souvent réitérées, de n'aimer jamais autre que vous. Souvenez-vous encore que vous m'avez cru, et que cette créance a été l'origine de ma félicité, et qu'elle vous a obligée à m'aimer et à me faire passer tant et tant de doux moments. Il est vrai que j'ai quitté ces plaisirs en quittant le Portugal, mais je n'ai pas quitté ma passion ; on ne s'en défait pas si aisément, elle m'est trop chère pour ne la pas conserver tout le reste de mes jours. C'est la seule rivale que vous avez dans mon cœur, qui ne le serait pas si elle n'était votre ouvrage.

« N'en soyez pas jalouse, c'est cette passion qui me dit incessamment de vous aimer. « Adore, me dit-elle à tous moments, adore ta chère Mariane, ne me conserve que pour l'amour d'elle ;

elle m'a donné la naissance, c'est à toi de m'entretenir : si je ne puis plus paraître dans tes yeux ni dans ta bouche, fais que je paraisse dans ton cœur et dans tes lettres. » En vérité, j'ai quelque sujet de me plaindre de vous ; et s'il est vrai que je sois bien dans votre cœur, il est encore plus vrai que je suis bien mal dans votre esprit. Vos soupçons me sont furieusement injurieux. Je ne vous aurais jamais crue capable de pareils sentiments à mon endroit. Qu'ai-je fait ? qu'est-il arrivé depuis mon départ qui ait pu vous obliger à quitter cette confiance que vous aviez auparavant en moi ? Qu'ai-je fait, méchante, depuis ce temps, que vous pleurer, que me plaindre, que vous aimer ? Ce procédé vous paraît-il d'un inconstant et d'un homme attaché à quelque beauté de France, comme vous me le reprochez ? Cependant vous m'accusez, et peu s'en faut que vous ne me condamnerez sur ce que je ne vous écris pas assez souvent. Hélas ! en aime-t-on moins pour en écrire moins ?

« Avant que notre mauvaise fortune nous eût séparés, croyez-vous que je ne vous aimasse que pendant le temps que je vous entretenais, et que

ma flamme prît fin avec ma conversation ? Je vous aimais en vous quittant, je vous aimais en me promenant, je vous aimais en retournant vous voir, et toujours aussi ardemment que je vous aimais entre mes bras. Quand je ne pouvais pas vous le dire, vous m'avez dit cent fois que vous vous le disiez à vous-même, et que vous repassiez dans votre esprit mes assurances et mes protestations. Que n'en faites-vous autant aujourd'hui ? Ah ! c'est que vous ne m'aimez plus. Je le vois bien, et la seule chose que j'appréhendais tant est enfin arrivée. C'est tout ce que je puis m'imaginer d'une personne qui ne me demande que du papier pour preuve de mon amour. Considérez la différence de vos prières et des miennes. Je vous prie de m'aimer toujours, vous me priez de vous écrire ; je vous demande l'effet de tant de promesses que vous m'avez faites de me conserver votre cœur, de ne m'oublier jamais, de penser continuellement en moi, et vous me demandez des lettres. Il est vrai que vous me demandez moi-même. Ah ! je suis un ingrat, ou plutôt un insensé. Vous m'aimez plus que je ne mérite, bien que pourtant vous ne m'aimiez pas

plus que je vous aime. Que cette dernière demande m'est avantageuse ! Elle me paraît pourtant inutile.

« Ne suis-je pas à vous ? Hélas ! je suis tant à vous, que je ne suis pas à moi. Je ne pense qu'en vous, je ne vis que pour vous, vos douleurs sont les miennes, vos afflictions me tourmentent, vos maux me tuent. Puis-je mieux être à vous ?

« Plût au ciel que la nouvelle de la paix qu'un officier français vous a donnée, fût vraie, ce serait à vos genoux que je vous irais confirmer que je vous aime : je les mouillerais de mes larmes, et je mourrais de joie de me voir rejoint à la personne dont l'absence me fait mourir de regret. Ah ! que vous n'auriez plus sujet d'appréhender un second éloignement, si ma bonne fortune me pouvait ramener une seconde fois dans votre chambre. Je sais trop bien maintenant quelles sont les cruautés de l'absence pour m'y retourner exposer. Mais, hélas ! me pourrai-je voir un jour en état d'exécuter ce que je vous promets ? Cette paix dont vous me parlez est-elle assurée ? Je le souhaite, et je n'ose pas le croire ; je suis trop malheureux pour qu'un tel bonheur

m'arrive. J'appréhende effroyablement ce que vous me dites : *Je ne vous verrai peut-être jamais*. Ce n'est pas, ma chère âme, que je vous aie abandonnée ; j'abandonnerais mes parents, mes biens, ma fortune et ma vie plutôt que vous : c'est le bonheur qui nous a abandonnés l'un et l'autre, et sans lequel il est bien difficile que nous nous revoyions. Que cette pensée est funeste ! qu'elle est contraire à notre repos ! Hélas ! c'est celle-là même qui est la cause de votre désespoir et de votre évanouissement.

« Ah ! Mariane, je suis donc la cause de l'un et de l'autre ; et je me contente de pleurer et de soupirer pour vous, au même temps que vous mourez pour moi. Ah ! cruel, que je suis barbare et impitoyable ! vos yeux perdent la lumière et leur éclat ordinaire, et les miens se contentent de répandre des larmes ! votre belle bouche se fermera, et la mienne ne s'ouvrira qu'à quelques sanglots ! tous vos sens vous abandonnent, et les miens sont encore assez à moi pour vous consoler ! Et j'ose vous assurer avec tout cela que je vous aime !

« Adieu, je meurs de honte de n'être pas mort

de désespoir et d'amour, et si les destins me sont encore assez ennemis pour me faire survivre à ma honte et pour prolonger la fureur où me jettent les sentiments que j'ai présentement, il n'est ni guerre ni danger qui m'empêche de retourner en Portugal, et d'aller sacrifier à vos pieds, et peut-être, hélas ! à votre tombeau, la vie du plus lâche de tous les amants et de celui qui méritait le moins vos faveurs. Je ne puis plus vous écrire, je suis indigne de prendre cette liberté : mes sens qui le reconnaissent se révoltent contre moi ; mon esprit refuse de me fournir des pensées, et ma main de les écrire ; à peine vous puis-je assurer que, malgré tout mon procédé, il ne laisse pas d'être très vrai que je vous aime plus que toutes choses. Adieu ! Adieu ! »

LETTRE IV ¹

« J'ai bien de la joie d'apprendre que mon lieutenant vous ait saluée de ma part et vous ai

¹ Cette lettre répond à la quatrième de la 1^{re} partie, p. 236.

dit de mes nouvelles. Je vous suis infiniment obligé du soin et de la tendresse que vous avez pour moi, je vous conjure de croire que j'en ai aussi réciproquement pour vous. N'appréhendez pas qu'il me soit arrivé de mal pendant mon voyage sur mer ; il a été heureux pour moi, car j'ai très peu souffert. Je vous aurais écrit aussi bien qu'à mon lieutenant, mais la crainte que j'avais que mes lettres ne vous fussent pas rendues, non plus que les autres, m'a obligé de différer.

« Lorsque vous m'écrivez, je meurs de déplaisir et de joie, sans pouvoir mourir : de déplaisir de vous savoir si affligée, sans recevoir de mes nouvelles ; et de joie, lorsque je reçois des vôtres par vos lettres. Je les conserve plus que ma propre personne, comme de précieux gages de votre amour, pour vous en rendre un compte fidèle, quand je serai assez heureux de vous voir. J'avoue que vous avez raison de me traiter d'ingrat, puisque vous ne recevez aucune réponse de moi, mais je suis persuadé que vous aurez des sentiments contraires quand je vous en aurai désabusée. J'ai toujours conservé la même tendresse

que j'ai eue pour vous, et que je vous ai témoignée dans votre chambre. Ma vie, mes biens et mon honneur, tout est à vous, tout dépend de vous : je vous les sacrifie. Je vous aime, je vous adore de tout mon cœur et de toute mon âme ; je vous conjure de le croire. Ne vous plaignez plus à l'avenir de mon peu de soin et de mes empressements envers vous ; je les ai de la même manière que j'ai eue auparavant. Que je suis malheureux que je ne vous puis dire ma pensée bouche à bouche ! que vous sauriez des témoignages d'amour ! Mais il n'en serait pas besoin, mes yeux languissants et ma contenance amoureuse vous feraient lire aisément dans mon cœur la passion qui m'enflamme. Épargnez toutes ces inquiétudes que vous avez pour moi, et apprenez que mon procédé est tel que celui que je vous fis paraître les premiers jours que je vous vis. Vous n'êtes point abusée ; mes soins et mes empressements ont toujours été sincères, et le seront pour vous toute ma vie. Ne soupçonnez point ma bonne foi. Je vous aime tendrement. Je ne saurais vous faire d'excuse de la négligence dont vous m'accusez, je n'en suis nullement coupable,

je vous aime trop ardemment, et vous avez raison en cette rencontre de me justifier vous-même. J'avoue que mes assiduités, mes transports, mes complaisances, mes serments, mon inclination violente, et mes commencements si agréables et si heureux, vous ont entièrement charmée et enflammée, mais vous n'êtes point séduite ; c'est en vain que vous répandez tant de larmes, puisque je persévère, et que je suis toujours le même. Si vous avez goûté beaucoup de plaisir en m'aimant, j'espère que vous en aurez encore autant et davantage à l'avenir. Finissez vos douleurs et les mouvements qui agitent votre âme. Vous me faites pitié ! je sens que je meurs de désespoir, lorsque vous m'assurez que vous souffrez pour moi. Ne me dites point que vous n'avez pas résisté avec opiniâtreté à mon amour ! je le sais. Vous ne m'avez jamais donné de chagrin ni de jalousie pour m'enflammer davantage. C'est une marque assurée de la tendresse naturelle que vous avez pour moi ; c'est aussi ce qui m'oblige à vous aimer et vous adorer éternellement.

« J'admire, et j'aime en même temps, cette naïveté sans artifice, et cette conduite amou-

reuse sans déguisement, dont vous avez usé en mon endroit. Ah ! quel bonheur pour moi d'avoir rencontré dans une maîtresse une douceur si grande, une inclination si tendre et si naturelle, un amour si parfait, et une beauté si accomplie ! Que ne vous dois-je pas pour tant de belles perfections qui se rencontrent dans vous ? Puisque vous me les sacrifiez tous les jours avec tant de tendresse et d'ardeur, je serais le plus ingrat et le plus perfide de tous les amants, si je n'en avais pas une véritable reconnaissance. Je l'ai tout entière, et si vous en avez été persuadée le peu de temps que j'ai eu l'honneur de votre conversation, vous le serez encore davantage à l'avenir.

« Que vos témoignages d'amour sont doux, quand vous me dites que je vous parus aimable auparavant que je vous eusse dit que je vous aimais, et que vous avez été ravie de m'aimer éperdument ! Quel zèle ! quelle complaisance, ou plutôt quel excès d'amour ! Et quel bonheur pour moi de me savoir aimé de la manière par une personne si accomplie ! Quels remerciements ne vous dois-je pas ? et de quelles paroles me puis-je servir présentement pour vous témoigner une

passion réciproque à la vôtre? Vous épuisez mon génie par des discours si tendres; et mon amour, quoiqu'ingénieux, n'a point de termes plus pressants, pour vous exprimer l'ardeur de mon zèle, que ceux dont vous vous êtes servie pour me déclarer votre affection. Je vous dirai seulement que mes transports amoureux sont inconcevables et que je vous aime infiniment. Quoique ces paroles disent beaucoup, je sais bien qu'elles disent peu pour vous; néanmoins vous pouvez être assurée par là que votre esprit n'a point été aveuglé, comme vous croyez, puisque je vous aime pareillement de tout mon cœur.

« Vos emportements m'ont toujours parus si doux et si agréables, que j'en ai toujours été charmé. Je crois avoir fait un digne choix en Portugal, lorsque je vous ai préférée à toute autre personne pour aimer fidèlement, et pour toutes autres sortes de perfections, puisque ça été toujours mon dessein, après mon retour, de vivre et mourir avec vous.

« N'appréhendez point que je vous abandonne, c'est une espèce de lâcheté et d'ingratitude qui m'est si odieuse qu'elle n'aura jamais de prise

sur moi. Si vous êtes persuadée que j'ai quelques charmes, ou quelque chose d'agréable en moi, je vous en fais un sacrifice. Je ne veux jamais plaire à d'autre qu'à vous. Puisque vous trouvez que j'ai quelques mérites, il me suffit. Toutes les plus belles créatures au prix de vous ne me sont rien, je n'en veux aimer aucune que vous. Pourvu que je sois toujours bien dans votre esprit, je suis au comble de mes vœux. Ne me souhaitez donc point tant l'amour des plus belles dames de France, vous connaîtrez à la fin que je ne suis point sujet au changement, et que les plus charmants objets ne me sauraient faire oublier l'amour que j'ai pour vous. Je ne cherche point de prétexte spécieux pour vous paraître coupable et vous rendre malheureuse : ce n'est point mon dessein de demeurer longtemps en France, je n'y puis y captiver ma liberté sans vous y posséder. Ni la fatigue d'un long voyage, ni les dangers les plus grands, ni le respect de mes parents, ni mes biens, ni mon honneur. ni quelque bienséance que ce puisse être, ne me peuvent détourner de vous aller rendre mes adorations. Je réponds de tout mon cœur à vos amoureux transports ;

votre passion ne saurait être plus violente que la mienne. Plût à Dieu être éternellement dans un même lieu attaché auprès de vous, pour vous contempler, vous servir, vous aimer et vous adorer ! Je ne dis point ceci pour vous flatter ; je suis tellement enchanté par vos charmes et vos faveurs, que je ne fais que languir peu à peu de de désespoir que j'ai de ne vous pouvoir pas revoir assez tôt.

» Bien loin d'être touché de la rigueur et de la sévérité d'une autre maîtresse, les plus doux traitements, les plus charmantes caresses, les faveurs les plus avantageuses, les promesses les plus belles de l'objet le plus agréable, ne me sauraient détourner un moment de votre amour. Étouffez cette crainte inutile dans votre cœur, ne pensez pas que je vous quitte pour une autre personne. Qu'avez-vous dans vous-même qui ne soit très aimable ? et qu'y a-t-il de plus charmant que votre beauté, de plus doux que votre entretien, de plus agréable que votre compagnie, de plus tendre que votre amour, de plus attrayant que vos plaisirs, de plus touchant que vos soupirs, de plus stable que vos promesses, de plus

fervent que votre zèle ? Après tant d'appas et de perfections, pouvez-vous avoir la moindre pensée que je vous puisse délaisser pour me rendre malheureux sous l'esclavage d'une autre maîtresse ? Non, madame, ne vous imaginez pas que je sois si inconstant ; j'ai trop d'amour et de respect pour en user de la manière. Il est vrai que je vous ai dit en confidence, il y a déjà quelque temps, que j'avais aimé une autre dame en France ; mais son mérite n'est rien en comparaison de ce que vous valez ; ses appas ne sont que l'ombre des vôtres, son entretien est fade, sa conversation me rebute, et, pour tout vous dire enfin, je ne la vois plus.

» Pour vous confirmer cette vérité, je vous enverrai une de ses lettres avec son portrait. Vous pourrez juger par là de sa beauté, de son esprit, de sa conduite. Je crois que vous n'en serez pas jalouse, quand vous aurez reconnu tout ce que je vous dis ; et lorsque j'aurai l'avantage de vous voir, je vous entretiendrai des discours qu'elle me tient : ce sera un sujet de divertissement pour vous consoler. Et puisque vous prenez tant de part à tout ce qui m'est cher, je

vous porterai le portrait de mon frère et de ma belle-sœur. Vous dites qu'il y a des moments où il vous semble que vous auriez assez de soumission pour servir celle que j'aime : cette pensée est fort obligeante, mais puisque vous avez tant de bonté pour moi, je vous conjure d'employer ce bon service pour vous. Vous êtes seule que je veux adorer et servir toute ma vie. Ne soyez pas persuadée que je vous fais de mauvais traitements, ni que j'aie aucun mépris pour vous ; toutes ces choses sont infiniment éloignées de mon esprit ; je sais trop bien connaître votre mérite, le respect et le zèle que j'ai pour vous. C'est à tort que vous êtes jalouse et que vous me faites ces reproches. J'approuve avec ardeur les plus doux sentiments de votre âme, et vous consacre entièrement tous les mouvements de mon cœur. Je vous conjure de m'écrire souvent de vos lettres qui me sont si chères que je les conserve avec plus de soin que tous les plus grands trésors du monde. Vous ne les sauriez faire assez longues pour moi. Votre passion me plaît si fort que je n'ai jamais plus de joie que lorsque je la vois tracée amplement sur le papier : cela vous sou-

lage et moi aussi, et mon déplaisir est que je ne suis pas présent pour donner trêve à vos maux.

« Je sais qu'il y a un an présentement que vous me donnâtes les dernières et les plus douces faveurs de votre amour. Je me souviendrai toute ma vie de ce bienheureux jour. Que d'agréables transports ! que de doux emportements ! que d'ardeur ! que de feu ! que d'amour ne me témoignâtes-vous pas ! que de douceurs inconcevables ne me fites-vous pas goûter ! Mon âme pensa s'envoler dans le comble de la joie et des plaisirs qu'elle reçut. Vos autres faveurs et la sincérité avec laquelle vous en avez usé depuis, m'ont tellement charmée que je ne vous ai quittée qu'avec un regret non pareil, pour entreprendre un long voyage qui me cause une infinité de déplaisirs. Quand je pense aux bienheureux moments que j'ai goûtés avec vous, je me souviens de cette aimable pudeur qui pour lors éclata sur votre charmant visage. S'il y parût quelque confusion, cela ne servit que pour m'enflammer davantage. Plût à Dieu que cet officier dont vous me parlez n'eût pas parti si tôt, j'aurais eu la satisfaction d'être entretenu plus longtemps des

douceurs que vous m'auriez écrites ! Adieu ! si vous avez peine à finir votre lettre, j'ai un extrême regret de mettre fin à la mienne. N'appréhendez pas que je vous quitte, j'ai trop de tendresse pour vous. Je vous remercie de tout mon cœur de l'amour que vous avez pour moi ; je vous prie de croire que j'en ai réciproquement pour vous. Que les noms de tendresse que vous me voulez donner me seraient agréables, si vous me les aviez exprimés par votre lettre !

« Mais n'importe, il me suffit que vous les ayez dans le cœur, puisque le temps ne vous a pas permis de me les écrire. Je n'en ai pas moins pour votre personne. Je me donne tout à vous ; mon corps, mon âme, mes biens, mon honneur, tout cela dépend de vous ; je vous fais un sacrifice de tout ce que j'ai de plus cher.

« Que je vous aime ! que je vous respecte ! que je vous adore ! Quels transports d'amour n'ai-je pas pour vous ! que vous m'êtes chère ! que le sort m'est cruel de m'avoir éloigné de vous ! que vous me faites de compassion ! que vous me causez de déplaisirs : de compassion pour tous les tendres sentiments que vous avez pour moi,

et de déplaisirs de ce que je ne vous puis témoigner la réciproque de l'amour que vous avez pour moi en votre présence ! Quels respects ! quelles soumissions ! quelles tendresses ne vous montrerais-je pas ? Que vous connaîtriez une âme sincère ! que vous verriez un cœur ouvert ! que de joie ! que de plaisirs ! que de satisfaction ! que de consolation ne recevriez-vous pas aussi bien que moi ? Adieu, écrivez-moi plus amplement à l'avenir ; je prends un plaisir infini à la douceur que vous me témoignez par vos lettres. Adieu, consolez-vous, j'aurai le bonheur de vous aller voir au plus tôt pour vous convaincre de la fidélité de mon amour. Adieu, vous me faites pitié. »

LETTRE V ¹

« Quel rigoureux traitement me faites-vous ! Hélas ! qui vous oblige à ne vouloir plus m'écrire ? Quel déplaisir vous ai-je rendu ? Quelle assurance avez-vous que je ne vous aime plus ? Je suis enflammé de votre amour plus que jamais ; je

¹ Cette lettre répond à la cinquième de la 1^{re} partie, p. 250.

vous respecte et je vous adore de tout mon cœur, et suis prêt d'abandonner tout ce que j'ai de plus cher, pour me soumettre à vous. Je vous conjure de me continuer votre amitié, et de conserver les gages de mon amour : ne les donnez, ni ne les montrez à personne. Ayez mon portrait devant vos yeux, considérez-le attentivement ; portez ces bracelets pour l'amour de moi, ne me les renvoyez point, et n'employez pas dona Brites, qui a été la confidente de nos plus doux secrets, à me rendre de si sensibles déplaisirs. Que le désespoir ne vous emporte pas contre moi, modérez votre haine : je suis innocent de tout ce que vous pouvez m'imputer. Ne brûlez pas ces précieux gages que vous avez de moi, ou si vous les consommez, que ce soit au feu de votre amour. Ne me poursuivez point avec tant de haine, c'est une espèce de cruauté et de faiblesse, dont votre grand cœur ne fut jamais capable. L'amour est une vertu qui vous est si chère ! Vous avez trop de générosité, pour être inconstante et pour me vouloir maltraiter. D'où vient cette rigueur ? ne vous suis-je pas soumis jusqu'au dernier soupir de ma vie ? Pourquoi vous emporter contre moi ? que vous

ai-je fait ? quelle satisfaction désirez-vous d'une personne qui ne vous a point offensée ? Quoique je sois innocent, je veux vous paraître coupable, puisque vous le souhaitez ; mais de quel crime m'accusez-vous ? Serez-vous inflexible envers moi, qui fais gloire de vous sacrifier tout ce que je suis ? Mais, hélas ! que dis-je ? le moyende vous appaiser ? Vous êtes tellement irritée contre moi, que je ne saurais que devenir. Que ferai-je ? à qui aurai-je recours ? qui fera ma paix avec vous, puisque je suis absent ? qui vous assurera de ma constance, puisque vous êtes persuadée du contraire ?

« Pour éloigner cette haine de votre cœur, je vous conjure de penser souvent aux délices de l'amour que nous avons goûtées ensemble, et aux assurances que je vous ai données de ne vous abandonner jamais. L'amour a trop bien uni nos cœurs : quoi que vous fassiez, je ne crois pas que vous puissiez vaincre une passion si forte et si agréable. C'est pour m'éprouver que vous m'écrivez de la manière, ou si c'est tout de bon, votre haine et votre rigueur sont si mal fondées, qu'elles ne peuvent pas durer longtemps. Ne m'accusez point de mépris et d'indifférence.

J'ose prendre le ciel à témoin de l'estime et de l'attachement que j'ai toujours eus pour vous.

« Si je vous ai fait des protestations d'amitié par mes lettres, ç'a été avec des respects et des soumissions véritables; si vous les aviez toutes reçues, vous seriez persuadée du contraire de ce que vous m'avez écrit. Je crois que messieurs vos parents et madame votre abbessè, à qui nos amours sont suspects, sont d'intelligence ensemble, et qu'ils vous ont donné de fausses lettres, au lieu des réponses que j'ai faites à toutes les vôtres, que j'ai reçues avec joie et lues avec plaisir. Cela m'oblige à ne vous plus écrire davantage, de peur d'accident, mais à partir dans quinze jours pour vous aller trouver en Portugal. Après cette promesse que je vous fais de vous revoir au plus tôt, je vous conjure de rentrer en vous-même, et de faire agir votre passion amoureuse au lieu de votre haine. Si vous vous êtes éclaircie, ce doit être de l'estime, du respect et de l'amour que j'ai pour vous, et non pas du contraire. Je n'ai jamais eu de plus forte passion que de vous aimer, vous servir et vous adorer. Si j'avais été assez ingrat de vouloir vous quitter,

après toutes vos faveurs, je vous en aurais donné des preuves devant mon départ, soit par paroles ou par mon refroidissement, ou j'aurais fait agir dona Brites ou quelque autre confidente pour vous obliger à ne me récrire point, ou j'aurais tâché de vous détromper en ne vous faisant point de réponses, ou, sous quelque prétexte spécieux, j'aurais feint d'être obligé à demeurer en France pour ne vous point revoir. Ai-je usé de tous ces stratagèmes ? Vous ai-je trompé par mes discours ? Avez-vous reconnu quelque froideur en moi ? Ai-je fait agir quelqu'un pour vous détourner de mon amour ? Ne m'avez-vous pas récrit ? N'ai-je pas reçu vos lettres ? Ne vous ai-je pas fait réponse ? Ai-je cherché l'occasion de demeurer en France sans vous ? Vous ai-je dit que je ne veux point retourner en Portugal ? Vous ai-je donné quelque sujet de déplaisir ? Ne vous ai-je pas découvert les véritables sentiments de mon âme ? Ai-je manqué de civilité, d'amour et de respect en votre endroit ? De quoi vous plaignez-vous ? de quoi m'accusez-vous, et que vous ai-je fait enfin, pour m'être si cruelle ? Désabusez-vous, madame, et ne me croyez pas

capable de faire une telle lâcheté que de vous abandonner. Ne m'attribuez point toutes ces méchantes qualités que vous dites, et jugez-moi digne de tous les sentiments et de toutes les douleurs que vous avez pour moi.

« N'espérez pas que je vous donne occasion de m'oublier : cette grâce que vous me demandez ne sert en même temps qu'à m'affliger et à m'enflammer davantage. Il est vrai que j'ai eu peine en lisant votre lettre ; mais c'est à cause de vos reproches, de vos menaces, de vos mépris, du mauvais traitement que vous me faites, et du désespoir où vous me jetez. Sans ces déplaisirs, que de joie ! que de contentement ! et que de satisfaction n'aurais-je pas reçu en apprenant de vos nouvelles !

« Plût à Dieu que vous pùssiez vivre heureuse et tranquille dans la certitude de mon amour ! Après m'avoir fait paraître une si grande aversion, vous me promettez de ne me point haïr : cela est très obligeant ; mais je prendrai la liberté de vous dire que vous feriez plus de justice à mon amour, si vous m'aimiez comme devant, puisque je n'ai rien fait qui vous puisse déplaire.

Je suis convaincu que vous pouvez trouver un amant qui aura plus de mérite que moi, mais je suis assuré que vous n'en trouverez jamais un qui soit plus fidèle et plus constant que je le suis. Votre passion peut tout sur mon esprit : elle m'a enflammé, elle vous a occupée et m'a occupé tout à fait et ne m'a pas laissé en liberté un moment. Vous en êtes témoin, puisque vous avouez que l'on ne saurait oublier ce qui cause des transports dont l'on est capable ; que les mouvements d'un cœur s'attachent à l'objet qu'il a aimé ; que les premières idées ne se peuvent effacer ; que les premières blessures sont incurables ; que toutes les passions, et les plus doux plaisirs que l'on cherche, sans aucune envie, sont inutiles pour détourner de ce que l'on aime le plus, et ne servent qu'à faire connaître que rien n'est plus cher que le souvenir des douleurs que l'on souffre. Que ces paroles sont douces dans la bouche d'une véritable amante ! et qu'elles ont d'appas et de charmes pour un amant qui est dans le désespoir ! Ah ! qu'elles me consolent, et qu'elles me font bien connaître que je suis encore dans votre cœur, puisqu'il est sujet à des sentiments si doux.

« Mais combien dois-je espérer d'être encore mieux auprès de vous, quand vous connaîtrez que mon attachement est très parfait, que mon amour est réciproque, que votre inclination n'a point été aveugle, et que vous vous êtes attachée à une personne qui fait gloire de vous aimer toute sa vie.

« Je sais bien, madame, que vous avez tant de douceur et de compassion, que vous ne voudriez pas mettre ni moi, ni personne en l'état pitoyable où vous êtes réduite : c'est une marque assurée de votre bon naturel. Je vous prie de croire aussi que c'est mon inclination, et que si vous souffrez, je n'y ai contribué en aucune manière.

« Ne cherchez point à m'excuser de ce côté là ; je ne suis point criminel de ce que vous m'accusez. Je suis persuadé qu'une religieuse, accomplie comme vous êtes, est infiniment aimable. Les raisons que vous apportez, pour montrer qu'on les doit aimer plus particulièrement que les femmes du monde, sont très puissantes ; mais, sans avoir égard à toutes ces belles preuves que vous mettez en avant, je vous dirai en peu de mots, que je ne vous ai considérée que pour

votre propre mérite. Le procédé des femmes du monde me déplaît ; la plupart sont sujettes au changement, elles ne sauraient aimer en un seul lieu, ou si elles aiment, ce n'est que par feinte, par complaisance et par intérêt. La rigueur dont elles usent, le mépris, la peine, la coquetterie, les dissimulations, causent aux amants cent fois plus de déplaisir que de joie. Je sais bien que vous n'alléguez pas ces raisons pour vous faire aimer : vous avez des qualités trop recommandables pour attirer les cœurs les plus fiers ; vos charmes sont si puissants que l'on n'y peut résister ; la beauté, la constance, la fidélité, la douceur vous font admirer, servir et adorer de tous ceux qui ont l'avantage de vous connaître. Les autres beautés sont peu de chose auprès de vous, et j'ose dire que c'est un crime de renfermer une personne si accomplie que vous dans un couvent. Si vous êtes malheureuse, ce n'est qu'en qualité de captive, dont vous pouvez vous délivrer quand il vous plaira.

« Vous avez appréhendé sans raison que je ne vous fusse infidèle, en ne vous voyant pas tous les jours. Ne savez-vous pas qu'il n'était point en mon pouvoir, ni au vôtre de nous entrevoir

si souvent, puisque vous étiez enfermée, et à cause du danger où je m'exposais en entrant dans votre monastère ? Si je vous ai quittée pour aller à l'armée, ce n'a été qu'après votre consentement, et votre seul mérite était capable de me retenir. Si vous m'aviez commandé de demeurer, j'aurais quitté très volontiers le service de mon Prince, pour m'attacher entièrement à vous, sans craindre la colère de vos parents et la rigueur des lois du pays. Je n'ai pas manqué à vous donner des témoignages de ma passion, depuis que je suis en Portugal. S'ils ne sont parvenus jusques à vous, je n'en suis pas coupable, mais j'aurais bien du déplaisir que vous fussiez sortie du couvent pour me venir trouver en France. Non pas que je n'eusse une joie infinie de vous embrasser en ce beau pays, mais à cause du péril où vous vous fussiez exposée, et de la fatigue que vous eussiez endurée en chemin. Je sais bien le moyen de faire réussir cette entreprise, lorsque je serai assez heureux de vous voir, si vous êtes encore dans ce dessein. J'ose bien vous parler de la manière dans mes lettres, puisque madame votre abbesse et messieurs

vos parents sont instruits de notre procédé.

« Cependant la modération de votre amour, votre froideur, votre mépris, et votre changement si prompt, me causent un si grand déplaisir, que j'en suis dans le désespoir ; mais il n'importe, je me console, car je suis si persuadé de votre douceur et de votre amour, que je m'assure que sitôt que vous aurez reçu ma lettre et que vous m'aurez vu un moment, vous changerez de résolution. Je n'ignore pas, madame, que je ne vous aie plus d'obligation qu'à personne du monde : vous m'avez aimé éperdument, vous m'avez donné votre cœur, vous m'avez sacrifié votre honneur et votre vie, au mépris de vos parents, de votre religion et de la sévérité des lois du pays. Que de reconnaissances ne vous dois-je pas pour un amour si violent ! Croyez-vous que je vous puisse oublier, et que je vous abandonne après des marques si grandes de votre amour ? Vous auriez raison, madame, de vous emporter contre moi, si j'étais assez ingrat d'en venir à ce point de ne vous avoir pas récrit, ni témoigné réciproquement que je vous aime, avec la même ardeur que vous me faites. Mon procédé ne serait

pas d'un honnête homme, je serais un traître, un méchant, et l'amant le plus ingrat du monde.

« Au contraire, Dieu m'est témoin que j'ai toujours persévéré à vous adorer et vous aimer plus que moi-même. Je n'ai jamais manqué de respect ni d'amour pour vous ; je vous ai récrit avec toute l'ardeur et la civilité possible ; je vous ai donné des preuves de la passion la plus parfaite et la plus violente qu'un homme puisse avoir pour la personne la plus aimable et la plus accomplie. Je persévère toujours dans ces sentiments. Que puis-je faire davantage ? Que désirez-vous de moi ? Je vous ai fait un sacrifice de tout ce que je suis et de tout ce qui m'appartient. Je suis prêt d'abandonner tout pour vous, et de faire un long voyage, de passer les mers et d'exposer ma vie à la merci des eaux, pour vous aller chercher jusque dans votre monastère : il ne restera plus, après tant de marques de ma passion (si je suis assez heureux de surmonter tous ces hasards) que de m'aller immoler tout de nouveau à votre colère. C'est ce que je ferai, lorsque j'aurai le bien et l'avantage de vous voir. Je veux m'exposer, quoique innocent de tout ce

que vous m'accuser, comme une victime à l'ardeur de votre courroux, sans résister à la moindre de vos volontés. Toutes ces preuves de la passion que j'ai pour vous sont bien éloignées, ce me semble, de l'aversion naturelle que vous croyez que j'ai, puisque je vous chéris infiniment, et que je vous suis entièrement soumis. Je sais bien que je n'ai aucunes qualités recommandables qui méritent votre amour, que celle d'un véritable amant, quoique vous n'en soyez plus persuadée.

« Nous ne différons qu'en trois points, savoir : que vous avez changé, et que je suis constant ; que vous avez un remords de m'avoir aimé, et que je n'en ai point de vous avoir aimée ; que vous avez honte de votre amour que vous faites passer pour un crime, et moi je n'en ai point, parce que je suis convaincu que c'est une vertu que d'aimer. Votre passion ne vous a pas empêchée d'en connaître l'énormité, puisqu'il n'y en a point : de quoi donc votre cœur est-il déchiré ? quel est ce cruel embarras qui vous gêne ? je ne suis point cause de tous vos déplaisirs ; je vous ai toujours aimée et fidèlement servie. Ainsi,

vous avez raison de ne me souhaiter point de mal, et de vous résoudre à consentir que je vive heureux ; je puis l'être facilement, si vous voulez, puisque je n'ai jamais manqué de générosité envers vous.

« J'espère que vous n'aurez point la peine de me récrire une autre lettre pour me faire voir que vous serez plus tranquille ; je serai arrivé auparavant en Portugal, où ma présence vous apportera la tranquillité que vous désirez, en vous désabusant des procédés injustes, dont vous me croyez coupable et pour lesquels vous me voulez faire des reproches. Ce sera lorsqu'au lieu de me mépriser vous me donnerez des louanges ; au lieu de m'accuser de trahison, vous reconnaîtrez ma fidélité, et qu'au lieu d'oublier vos plaisirs, vous y penserez tous les jours, et que je serai dans votre esprit et votre souvenir mieux que jamais je n'ai été. Si vous croyez que j'aie quelques avantages sur vous, pour avoir su vous enflammer, je n'en tire point de vanité ; je sais bien que je ne dois ce bonheur ni à votre jeunesse, ni à votre crédulité, ni aux louanges que je vous ai données, ni à toutes les raisons

que vous apportez, mais à votre seule bonté.

« Oubliez ces reproches que vous avez envie de me faire, et ne me traitez point d'infidèle : vous apprendrez le contraire, lorsque vous me verrez en Portugal, plutôt en vous souvenant de moi qu'en m'oubliant ; vous ne prendrez point d'autre résolution que de persévérer toujours dans vos mêmes transports, quand je vous aurai désabusée de la fausse croyance que vous avez de moi. Adieu, je vous conjure encore un coup de ne me quitter jamais, et de penser incessamment à la violente passion que j'ai pour vous. Ne m'écrivez plus aussi, peut-être que vos lettres ne me seraient pas rendues pendant mon voyage.

Adieu, je vous rendrai un compte exact de tous mes divers mouvements, et vous m'en rendrez un des vôtres tel qu'il vous plaira, quand j'aurai le bien et l'avantage de vous voir. Adieu.

à
le
:
le
nt
rs
rai
ver
up
m-
Ne
et-
ion

de
n-
nd
u.





